

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

EXPLIQUER LA VILLE CAPITALISTE :  
PRÉSUPPOSÉS MÉTAPHYSIQUES ET ÉPISTÉMOLOGIE DE L'ESPACE  
CHEZ DAVID HARVEY

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR  
DAVID CHAMPAGNE

AVRIL 2016

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.07-2011). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

« We ought therefore to be aware of how much we are paying in terms of realism when we adopt certain strategies, and in what ways the assumptions involved in a particular strategy are fundamental to the results of any analysis. We cannot avoid such questions in seeking to construct a genuine theory of the city. Ultimately, we may be able to transcend the problems inherent in our way of conceptualizing social processes and spatial form »

(David Harvey, 1973, p. 49).

À ma mère, à mon père, à mon frère.

## AVANT-PROPOS

J'écris ces lignes quelques heures avant le dépôt de ce mémoire. Lorsque je pense au chemin parcouru, j'éprouve une gratitude envers mes amis, ma famille et cette chance d'avoir pu m'intéresser à un sujet si complexe, si passionnant. Cette maîtrise a été aussi une intense période de transformation personnelle et j'imagine qu'il y a aussi un peu de cela dans ce mémoire. Surtout, d'une envie de désembrouiller certains problèmes qui m'apparaissaient insolubles en sciences sociales. Cioran (1956, p. 230) disait que « La séduction de certains problèmes vient de leur défaut de rigueur, comme des opinions discordantes qu'ils suscitent : autant de difficultés dont s'entiche l'amateur d'Insoluble ». C'est de cette manière que ce sujet de mémoire s'est présenté à moi : insoluble, et finalement un peu effrayant. Mais, n'étant pas particulièrement adepte d'insoluble, j'ai tenté la lente tâche de clarification d'un tel problème.

J'ai eu le privilège d'être magnifiquement entouré dans ce processus d'écriture. Dans le milieu universitaire, je veux d'abord remercier mon directeur Louis Jacob pour sa présence, son conseil et sa direction qui m'a appuyé à de nombreux moments clés de ce mémoire. Merci à Jean-Marc Fontan de m'avoir permis d'aiguiser mes aptitudes en recherche au CRISES. Et merci également à Michel Verdon, dont le fabuleux

séminaire d'épistémologie a éventuellement pris la forme du sujet même de ce mémoire. Merci à mes ami.e.s, Francis, Marie-Ève, Julie, Jean-Michel, Édouard, Annabelle, Romain, Charlo, Olivier, Audrey, Étienne, Simon, qui ont franchement marqué l'écriture de ce mémoire et tant de moments enchanteurs.

Surtout, je veux remercier ma famille, qui a été d'une présence irremplaçable et considérable dans mes choix, dans mes questionnements, dans mes aspirations. Ni mon retour aux études après une longue pause au baccalauréat ni mon parcours à la maîtrise n'auraient été aussi concevables sans votre appui constant. Merci pour tout.

## TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	iv
LISTE DES FIGURES.....	ix
RÉSUMÉ.....	x
INTRODUCTION.....	1
<b>CHAPITRE I</b>	
<b>UNE SCIENCE GÉOGRAPHIQUE DE L'ESPACE : CONTRE LE</b>	
<b>RAISONNEMENT NATUREL</b>	
Introduction.....	7
1.1 Faire l'épistémologie d'une explication en sciences humaines.....	8
1.2.1 Extraire le concept du naturel, une science géographique du spatial .....	17
1.2.2 Une méthode scientifique « standard » .....	21
1.3 La métaphysique : pour ou contre l'opérationnalisation de l'espace? .....	27
Conclusion.....	30
<b>CHAPITRE II</b>	
<b>L'ESPACE DE LA VILLE MODERNE : ÉLÉMENTS DE MÉTAGÉOGRAPHIE</b>	
<b>MARXISTE</b>	
Introduction.....	32
2.1 Retrouver une épistémologie naturelle de l'espace .....	33
2.2 La philosophie marxiste de l'espace est-elle structuraliste?.....	36
2.3 Fondations d'une géographie marxiste : éléments de métaphysique .....	42

2.4 Quels obstacles épistémologiques à l'explication marxiste? .....	50
Conclusion.....	51

### CHAPITRE III L'ESPACE URBAIN PERD SA PHILOSOPHIE

Introduction.....	53
3.1.1 Doute structural et ontologie improbable .....	54
3.1.2 La ville : « miroir » de la pratique sociale .....	56
3.1.3 Les cycles d'investissement dans la ville: une immanence structurale? ..	60
3.2 L'indécelable immanence de l'ontologie dialectique et la Commune de Paris .....	65
3.3 Marxisme classique, lutte des classes et expérience individuelle contemporaine .....	71
3.4 L'espace urbain à la fin de la philosophie .....	75
Conclusion.....	77

### CHAPITRE IV ENTRE MÉTATHÉORIE, CRITIQUE ET EXPLICATION : ÉLUCIDER LA RÉALITÉ DES CAS CONCRETS

Introduction.....	79
4.1 La métathéorie marxiste : un langage fondationnel pour toute théorie de l'espace .....	80
4.2 Absolu, relatif et relationnel : quelques usages explicatifs de l'espace .....	83
4.3.1 La métathéorie et la tendance réductionniste .....	87
4.3.2 Critique et dialectique, ou critique non dialectique? .....	91
4.3.3 L'impensable généralité du particulier : données ethnographiques.....	98



4.4 Le paradigme critique contre le dialogue entre théories .....	101
4.5.1 La théorie totale met-elle fin à la critique? .....	105
4.5.2 L'indépassable problématique spatiale de l'explication marxiste.....	107
Conclusion.....	107
<b>CHAPITRE V</b>	
<b>MÉTAPHYSIQUE DE L'INCERTITUDE ET TÉLÉOLOGIE DES ESPACES</b>	
<b>URBAINS POST-CAPITALISTES</b>	
Introduction.....	109
5.1 Fondements de métaphysique incertaine .....	111
5.2 Radicale ou atténuée : variations de la dialectique révolutionnaire .....	114
5.3.1 L'identité révolutionnaire marxiste se généralise, mais reste la même ..	117
5.3.2 La saisie des mouvements structurants de l'histoire devient spéculative	122
5.4 Le droit à la ville est secondaire à une émancipation « ontologique » ...	123
5.5 L'émancipation des prolétaires se perd dans l'ontologie post-capitaliste .	125
Conclusion.....	129
<b>CONCLUSION</b> .....	<b>131</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	<b>138</b>

## LISTE DES FIGURES

Figure		Page
1.1	Continuum épistémique de Gerald Holton .....	13
4.1	Une grille des pratiques spatiales .....	88
4.2	Matrice des spatialités intégrée à la théorie marxiste .....	94

## RÉSUMÉ

Ce mémoire adopte une perspective d'épistémologie des sciences afin d'élucider les limites au projet d'explication marxiste de la ville capitaliste de David Harvey. Auteur paradigmatique dans les études du fait urbain, Harvey propose une théorie marxiste présentant certaines lacunes qui limitent son projet de connaissance. Ces manquements concernent trois aspects indissociables de la théorie comprise comme : ontologie de l'espace, métathéorie et théorie révolutionnaire. Ce mémoire s'affaire à répondre au manque d'études épistémologiques en sociologie, en géographie et en études urbaines ainsi qu'à démontrer comment l'analyse des présupposés métaphysiques inhérents au processus de connaissance permet de comprendre les raisons des insuffisances d'une théorie explicative. Nous tâchons de clarifier quels éléments épistémologiques méritent d'être reconsidérés afin de mieux satisfaire aux exigences du projet marxiste. Nous évaluons deux hypothèses: le besoin d'un « langage fondationnel » et les présupposés métaphysiques dialectiques. Nous parcourons l'œuvre complète de Harvey, depuis ses inspirations positivistes jusqu'à sa philosophie marxiste. Tant dans l'ontologie de l'espace que dans la théorie générale ou révolutionnaire, nous observons que les problèmes rencontrés par l'auteur sont essentiellement provoqués par des présupposés concernant l'ontologie et l'épistémologie dialectique. Nous constatons également que l'approche critique rend difficile la construction d'une théorie générale et que la téléologie de l'histoire entrave la théorie révolutionnaire. Nous postulons qu'afin d'être cohérent avec son projet de connaissance, un dépassement dialectique des antinomies métaphysiques mérite d'être considéré. En soupesant la recherche d'un « langage fondationnel » par Harvey, nous concluons que la théorie marxiste de l'espace peut se comprendre comme le miroir inversé de son approche d'inspiration positiviste.

**MOTS CLÉS : ESPACE URBAIN, DROIT À LA VILLE, CONCEPT, MARXISME, ÉPISTÉMOLOGIE, PRÉSUPPOSÉS MÉTAPHYSIQUES, GÉOGRAPHIE SOCIALE, DAVID HARVEY**

## INTRODUCTION

Le foisonnement actuel de travaux ayant l'espace urbain, la ville comme terrain d'enquête, le croisement sur un même objet de problématiques, de concepts, de méthodes, issus de l'ethnologie classique, de l'anthropologie urbaine anglo-saxonne ou de disciplines voisines comme la sociologie, la géographie, l'histoire et l'architecture mériteraient que l'on pose des questions épistémologiques quant à la pertinence et la légitimité du bricolage théorique auquel nous sommes nombreux à procéder (Hayot, 2002, p. 102).

Ce mémoire adopte une approche d'épistémologie des sciences pour interroger les limites explicatives à une théorie générale de la ville capitaliste mobilisant le concept d'espace. La géographie marxiste de David Harvey retient notre entière attention à ce sujet. En sciences sociales, peu d'auteurs ont exercé une influence aussi péremptoire sur leur discipline que David Harvey, dont l'immensité de l'œuvre a rayonné bien au-delà de la seule discipline géographique. Ceci n'enlève pourtant pas à la difficulté avérée de construire une théorie générale de la ville. Un tel projet a une longue histoire. Déjà les premiers écrits de l'École de Chicago (Grafmeyer, 1984, p. 23-30; Grafmeyer, 2013) ont mobilisé l'espace comme objet élémentaire à une théorie générale du fait urbain. L'étude des phénomènes urbains s'est étendue à nombre d'autres disciplines, dont la géographie. Dans cette dernière, c'est notamment David Harvey, l'un des géographes les plus influents des cinquante dernières années, qui a poursuivi le travail de théorie générale (Springer, 2014; Séchet et Veschambre, 2006; Dunford et Pickvance, 2007). Sous sa plume, la géographie est devenue la dernière discipline des sciences sociales à adopter le marxisme. Or, des chercheurs comme Castree (2006) et Doel (2006) argumentent que le projet explicatif et critique de l'auteur demeure inabouti. Certes, l'objectif d'une théorie générale en sciences

sociales se heurte continuellement à des entraves, des limitations, mais il faut y ajouter des difficultés relatives au concept d'espace. D'abord, on note un désaccord général sur le sens des concepts de base de la discipline (Caillé, 2004; Boudon, 2008). En outre, comment maintenir des concepts fondamentaux, comme celui de l'espace, alors qu'ils se trouvent délaissés en faveur de concepts plus spécifiques comme ceux de logement, de criminalité, d'immigration, d'éducation, et bien d'autres (Perry et Harding, 2001)? La situation est préoccupante pour un auteur cherchant à offrir une explication générale des phénomènes urbains à partir d'une notion aussi fondamentale pour la géographie que celle d'espace.

À ce sujet, les analyses épistémologiques sont peu nombreuses (Hayot, 2002). Pourtant, l'épistémologie nous apprend qu'il est possible de clarifier les problèmes d'ordre conceptuel et théorique. Certains embarras persistants peuvent ainsi trouver leur raison d'être dans quelques caractéristiques épistémiques inconsidérées. Voilà certainement une piste de réflexion féconde, tant en géographie qu'en sociologie, d'autant plus qu'il s'agit d'explorer un auteur qui a renouvelé les théories de l'espace dès les années 1960. Bref, quelles sont les entraves épistémologiques au projet explicatif de David Harvey?

Notre épistémologie du concept d'espace implique une approche d'histoire des sciences et d'analyse du processus de connaissance autour du concept de présupposés métaphysiques, éléments souvent tacites, mais décisifs d'un cadre théorique (Berthelot, 1990; Alexander, 1982; Holton, 1973). L'épistémologie des années 1960 à 1980 (avec Popper, Kuhn, Lakatos, Hacking, Feyerabend ou encore Putnam) et son héritage en sciences humaines nous offrent des balises idéales dans cette voie (Laugier et Wagner, 2004, p. 481). Le concept de présupposé métaphysique nous

permet de comprendre comment se construit un ensemble de possibilités explicatives et de considérer comment un présupposé peut constituer un obstacle épistémologique au projet de l'auteur (Bachelard, 1934). En somme, nous nous demandons si les présupposés métaphysiques adoptés par David Harvey permettent une opérationnalisation adéquate du concept d'espace pour son projet explicatif, et surtout, de quelles manières ils constituent des obstacles. Cette question implique que nous discernions les présupposés impliqués, tout en élucidant le contexte théorique et sémantique du concept d'espace. De cette façon, cette démarche nous permet d'illustrer comment ces présupposés traversent de leurs multiples effets l'effort explicatif (Passeron, 1991).

Nous allons considérer deux hypothèses qui ne sont peut-être pas mutuellement exclusives. Nous chercherons à valider l'une ou l'autre dans leur justesse contrastée face aux difficultés théoriques de l'auteur. La première consiste à interroger un constat de Noel Castree (2007) : les principales difficultés du marxisme géographique proviennent peut-être de ce désir de construire un « langage fondationnel » pour toute théorie géographique. La seconde hypothèse interroge plus spécifiquement le marxisme : selon Marcus Doel (2006), une des plus grandes difficultés à l'explication marxiste se trouve dans les présupposés de la dialectique marxiste. Cependant, alors que Doel voit dans la théorie de la valeur un obstacle incontournable, nous élargissons ces considérations sur l'ensemble des éléments dialectiques afin d'offrir un point de vue plus global.

En sciences humaines, l'évaluation épistémologique d'un projet théorique apparaît comme un défi : inscrit dans un chevauchement de modes d'intelligibilités (Foucault, 1966; Berthelot, 1990; 2001), les théories sont généralement compréhensives

(fondées dans le sens que les acteurs attribuent aux phénomènes sociaux) et intègrent des considérations philosophiques et politiques (Passeron, 1991). Nous argumentons qu'une analyse épistémologique permet de dégager les éléments décisifs à toute réussite d'un projet explicatif, de les distinguer et de les hiérarchiser quant à leur importance épistémologique, tout en respectant la complexité propre de la perspective adoptée par l'auteur (Passeron, 1991; Berthelot, 1990; 2001). Nous le verrons, le projet de connaissance de Harvey est pluriel, réunissant des prétentions explicatives, philosophiques et politiques.

Notre méthode est issue d'une grille analytique synthétisant l'essentiel du processus de connaissance scientifique, soit le continuum épistémique de Gerald Holton (1973) tel que discuté par Jeffrey Alexander dans *Theoretical Logic in Sociology* (1982). Nous croyons décidément que les sciences humaines ont beaucoup à gagner à comprendre l'incidence des présomptions métaphysiques qu'elles adoptent afin que leurs théories soient plus cohérentes avec leur projet avoué. C'est également ce que nous tentons de démontrer dans ce mémoire.

Cette étude présente tout de même de nombreuses limites. D'abord, tenter de récapituler sur l'œuvre complète de Harvey nous a été difficile. Notamment, nous n'avons pu illustrer avec toute la finesse requise le luxe de détails et de nuances diverses qui parcourent sa théorie. Ainsi nous avons tenté d'explicitier nos raccourcis, nos simplifications, ainsi que les aspects extérieurs et méconnus de notre questionnement. Ensuite, l'analyse épistémologique exige une rigueur dont nous espérons nous être au moins rapprochés. Or en dernière instance, ce portrait demeure partiel. Et en ce sens, si nous avons pu soumettre au lecteur une ou plusieurs

hypothèses probantes en matière d'épistémologie de la théorie de la ville capitaliste, nous aurons déjà réussi à contribuer un peu à ce grand champ d'études.

Ce mémoire comprend cinq chapitres dont le premier pose le sujet des présupposés métaphysiques et de l'orientation positiviste de David Harvey. Nous tentons d'élucider la relation que le concept entretient avec l'épistémologie scientiste et de décrire les présupposés impliqués dans l'ouvrage *Explanation in Geography* (1969). Surtout, nous discutons de l'importance du langage fondationnel pour Harvey. Le second chapitre considère les acceptions marxistes de la théorie et du concept d'espace ainsi que leurs présupposés métaphysiques, inscrit dans une épistémologie non-popperienne du raisonnement « naturel » (Passeron, 1991) qui caractérise les ouvrages subséquents de Harvey. Nous explicitons des liens fondamentaux entre chacun de ces aspects afin d'entrer plus vivement au cœur du projet marxiste avec les troisième, quatrième et cinquième chapitres.

Dans le chapitre trois, il est question de la dimension ontologique de la théorie marxiste et de son objectif de manifester les réalités de la pratique. La réunion des présupposés constructiviste et dialectiques apparaît centrale. Nous discutons d'une proposition importante de l'auteur, soit la dynamique capitaliste de destruction et de reconstruction des espaces urbains (1985a; 1989c; 2003). Le quatrième chapitre porte sur la métathéorie marxiste et son objectif d'être en dialogue constant avec les réalités de la pratique. Nous discutons particulièrement des « matrices générales de l'espace » proposées par l'auteur dans *The Urban Experience* (1989c), *The Condition of Postmodernity* (1989b), *Cosmopolitanism and the Geographies of Freedom* (2009a) et *Spaces of Global Capitalism* (2006). Finalement, lors du dernier chapitre, nous nous interrogeons sur la composante révolutionnaire de la théorie et ses objectifs



explicatifs et pratiques quant aux luttes politiques. Les présupposés dialectiques et téléologiques sont particulièrement discutés. Ces trois composantes de l'ontologie, de la métathéorie et de la théorie révolutionnaire sont trois aspects essentiels de cette même philosophie marxiste. Ce mode d'exposition nous permet d'illustrer ce que chaque présupposé provoque dans le processus épistémique.

## CHAPITRE I

### UNE SCIENCE GÉOGRAPHIQUE DE L'ESPACE : CONTRE LE RAISONNEMENT NATUREL

#### Introduction

Dans ce premier chapitre, notre objectif consiste à détailler notre perspective d'analyse. Par le fait même, nous discutons de la proposition de langage fondationnel chez Harvey qui dans son approche d'inspiration positiviste prend l'aspect d'une méthode scientifique « standard ».

Nous discutons d'abord de comment un présupposé métaphysique peut constituer un obstacle à un projet de connaissance explicatif suivant l'épistémologie de Gaston Bachelard. Nous précisons également la grille de lecture inspirée par Gerald Holton qui nous permet de contextualiser l'usage du présupposé métaphysique dans les sciences humaines. Ensuite, nous tentons d'illustrer comment Harvey pense un concept d'espace de façon constructiviste : où le concept « naturel » (concept de la vie quotidienne, non scientifique) se place sur un même continuum épistémique avec le concept « artificiel », abstrait et contrôlé des procédures scientifiques. De là, nous développons sur un présupposé métaphysique dominant dans cette approche, l'espace de la géométrie euclidienne et les notions centrales d'espace absolu, relatif et relationnel chez Harvey.

Ce bref parcours nous permet d'entamer la discussion de notre première hypothèse de recherche, à propos du langage fondationnel comme composante décisive dans le processus explicatif. Chez Harvey, nous devons considérer le passage d'une approche scientifique à une approche marxiste. Sa vision en effet d'abord informée par un positivisme : « methodology [...] is rather like the power of an artificial language system. It is possible to set forth rigorously the procedures to be followed in producing an explanation » (Harvey, 1969, p. 22). Dans le cadre du matérialisme marxiste, on note un changement crucial : « the problem of the proper conceptualization of space is resolved through human practice with respect to it » (Harvey, 1973, p. 13). Nous jetons également de façon préliminaire les bases d'analyse de notre seconde hypothèse, sur les présupposés métaphysiques dialectiques, qui vont occuper l'essentiel de notre discussion par la suite.

### 1.1 Faire l'épistémologie d'une explication en sciences humaines

Tâchons d'abord de décrire comment cette idée de présupposé métaphysique peut nous servir à révéler des blocages et des limitations au sein d'un processus de connaissance en sciences humaines. D'ailleurs, ce processus de connaissance comprenant de multiples aspects, on peut à juste titre se demander pourquoi de sérieuses entraves se trouveraient spécialement dans ces présupposés métaphysiques.

Déjà, Gaston Bachelard (1934) reconnaissait que ce sont des formes et processus de pensées tacites qui forment les principaux obstacles à tout projet scientifique. Nous pouvons qualifier ces obstacles d'« épistémologiques » en ce qu'ils sont inscrits dans l'acte même de connaître. De manière très sommaire, pour Bachelard, qui s'inscrit en

cela dans une perspective scientifique (Granger, 2014), la psychologie de la connaissance scientifique doit se construire contre les inclinations naturelles de la pensée. Nombre de ces inclinations naturelles constituent des obstacles épistémologiques. C'est le cas des premières impressions qui suivent l'observation d'un phénomène, susceptibles d'impressionner le chercheur comme autant de données sûres (Bachelard, 1934, p. 20). Ou encore, la généralisation immédiate des premières impressions de l'observation peut constituer un autre obstacle épistémologique. Notons que Bachelard propose de repérer l'impact de ces obstacles dans une approche à la fois historique et de psychologie de la connaissance. Ainsi, l'esprit scientifique doit se réformer à la rencontre des obstacles qui apparaissent dans son exercice même : « on connaît contre une connaissance antérieure, en détruisant des connaissances mal faites, en surmontant ce qui, dans l'esprit même, fait obstacle à la spiritualisation » (*Ibid.*, p. 14).

Bien sûr, ces analyses brillantes de Bachelard constituent une vision limitée du processus cognitif et sont en outre peu appropriées dans le contexte des sciences humaines actuelles. Cet autre contexte épistémique n'a d'ailleurs pas de projet strictement « nomologiques » consistant à construire les lois des phénomènes. Tant en géographie humaine qu'en sociologie, nous ne sommes pas en situation où un langage des états réguliers des choses serait déjà largement établi, lequel permettrait la construction de lois sujettes à l'invalidation par de nouvelles descriptions et propositions explicatives (Passeron, 1991; Caillé, 2004; Baechler, 2004).

Malgré tout, la perspective d'analyse proposée par Bachelard n'est certainement pas à délaissier. Les développements subséquents de l'épistémologie au 20<sup>e</sup> siècle l'ont d'ailleurs énormément précisée, tout en confirmant amplement son intérêt (Granger,

2014; Bertethelot 1990). On note depuis les années 1960 une véritable éclosion d'aspects analytiques qui balisent maintenant de manière fort attentive cette perspective, incluant des dimensions du processus de connaissance allant du contexte sociologique au contexte théorique, du contexte empirique de la recherche au contexte métaphysique (Laugier et Wagner, 2004; Holton, 1973; Alexander, 1982; Berthelot, 1990). Nous précisons davantage ce que ces termes impliquent plus bas.

C'est un obstacle épistémologique précis qui retient notre attention, ce que Holton nomme « thémata » ou encore, terme que nous préférons ici, de « présupposé métaphysique » (1973, p. 10-19). Effectivement, la formation des concepts implique toujours des propositions abstraites et invérifiables (Alexander, 1982, p. 36-39). En sociologie par exemple, Vandenberg note que :

toute connaissance sociologique présuppose nécessairement et inéluctablement des présupposés d'ordre métathéorique qui ont trait à la nature ontologique de la société et à la façon dont on peut la connaître (Vandenberg, 2004, p. 376).

David Harvey est lui-même l'un des auteurs les plus consciencieux sur ce point. Il note comment toute connaissance est *ultimement* fondée sur des valeurs et des croyances par définition invérifiables. Ces « croyances », ces « valeurs » orientent directement le projet même du chercheur :

« Whatever logical argument we may produce, however, it is clear that the only grounds upon which we may ultimately dispute the objective are grounds of belief. As individuals we possess values. These values, it is true, are not independent of the society in which we live and work, and in a narrower context they are not likely to be independent of other geographers with whom we interact. These values guide us to objectives that we feel are worth while » (Harvey, 1969, p. 4).

Ces croyances et ces valeurs se font déterminantes, mais passent souvent inaperçues. Alors qu'elles sont indissociables de toute théorie et peuvent s'avérer fécondes, elles peuvent également constituer des obstacles épistémologiques dans la mesure très précise où elles entravent le projet de connaissance de l'auteur, demeurant pourtant tacites. Ainsi, on peut aisément se perdre dans quelques débats sur leurs symptômes superficiels, alors que l'impact d'un présupposé métaphysique demeure caché<sup>1</sup>.

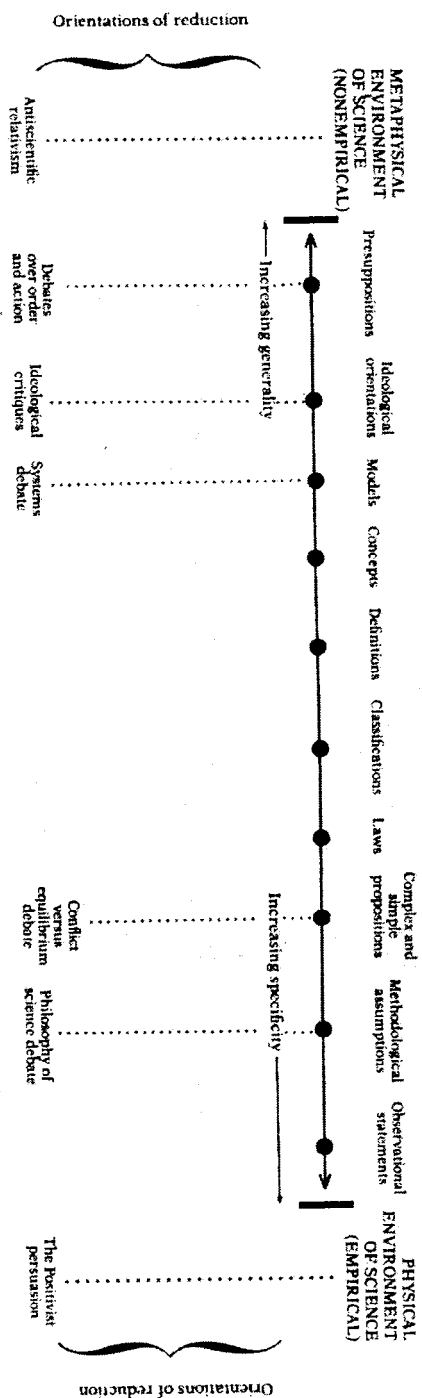
Cette manière de prendre en compte l'héritage de la pensée de Bachelard nous permet de nous adapter au contexte épistémique des sciences humaines, moins orienté par un projet scientifique unitaire tel que celui des sciences pures (Granger, 1960, p. 160-170). La notion de « métaphysique » désignant en philosophie un dépassement entier des réalités empiriques dans un ordre purement rationnel, c'est cependant en un sens atténué que nous entendons ce terme. Nous qualifions ces présupposés de « métaphysiques » en ce sens très techniques qu'ils ne peuvent dériver de, ou être invalidés par, les données d'observation (Holton, 1973, p. 10-19). Ainsi en va-t-il de deux critères centraux permettant de définir le présupposé : il doit être entièrement abstrait, c'est-à-dire qu'il ne peut dériver d'un autre niveau d'analyse, et il doit être déterminant, avoir un effet incontestable sur tous les niveaux du processus de connaissance (Alexander, 1982, p. 1-18).

Il y a effectivement divers « niveaux du processus de connaissance » au sein desquels concepts et théories ne sont que des aspects parmi tant d'autres. Suivant Gerald Holton, on peut inscrire la notion de présupposé métaphysique sur un continuum

1 C'est le cas de bien des débats ayant comme objet explicite la théorie. Par exemple, Jeffrey Alexander (1982, p. 64-65) illustre comment les éléments les plus décisifs du débat entre théories de l'équilibre et théories du conflit sont pourtant implicites à l'objet avoué de la discussion et concernent des présupposés métaphysiques. Davantage, Alexander expose comment le présupposé peut structurer jusqu'à l'opposition même des choix théoriques.

épistémique allant de l'environnement métaphysique à l'environnement empirique (Alexander, 1982, p. 1-18) ou, à préférer une autre formule, de l'environnement purement rationnel à l'environnement purement empirique. Du premier pôle au second, nous retrouvons présupposés, orientations idéologiques, modèles (et théories), concepts, hypothèses et propositions empiriques. Il faut également noter que ces niveaux de la connaissance sont dans un rapport d'influence mutuelle les uns envers les autres. Voici le tableau qu'adopte Jeffrey Alexander à partir des travaux de Holton (1973) pour discuter de ce continuum épistémique :

Figure 3  
 THE RELATION OF CONTEMPORARY THEORETICAL DEBATE IN SOCIOLOGY  
 TO THE COMPONENTS OF SCIENCE  
 The Continuum of Social Scientific Thought



Contemporary Theoretical Debates

This diagram attempts to bring together schematically the arguments in chapters 1 and 2. The upper half is simply a recapitulation of the scientific continuum presented in chapter 1, figure 2, with one exception. I have differentiated here the category which I labeled "Central presuppositions" into the two categories of "Presuppositions" and "Ideological orientations." This division is not necessary in the discussion of the natural sciences, and for this reason it would have simply complicated the discussion in chapter 1 unnecessarily.

Figure 1.1 Continuum épistémique de Gerald Holton. Source : Alexander, 1982, p. 40.



Cette polarité entre le métaphysique et l'empirique est fort classique en épistémologie, elle coïncide avec celles réunissant analytique et synthétique, *a priori* et empirique, nécessaire et contingent. Or, elle présente sous cette forme un intérêt davantage didactique que véritablement précis quant aux intrications complexes des diverses composantes. Car par exemple, les propositions empiriques sont établies dans un langage impliquant déjà une théorie qu'elle soit scientifique ou non. Le langage de la vie quotidienne est un ordre symbolique faisant sens des phénomènes et donc même les impressions qui se manifestent au chercheur dans l'observation empirique sont teintées de conceptualisations et de théories. Comme dans la première théorie logique de Carnap, même en cherchant des « énoncés de base » qui permettraient de construire un langage scientifique stable, on rencontre la même difficulté. On voit d'ailleurs chez Wittgenstein comment cette recherche de l'état ultime des choses traduit par des énoncés irréductibles et univoques, implique toujours une formalisation langagière partielle (Passeron, 1991, p. 361).

L'argument se fait aussi pour les propositions analytiques, propositions dites « vraies » considérant la seule signification de leurs termes et de lois logiques générales. Pourtant, une proposition analytique détient bien sûr certains ancrages sémantiques dans le langage de la vie quotidienne. En sciences sociales, des concepts analytiques correspondent par exemple aux notions de cause, de système, de structure, de fonction, de processus, etc. (Berthelot, 1991, p. 168). À travers ces considérations, c'est une question essentielle qui se pose. Comme le demandait Karl Popper (1959, p. 274), qu'est-ce que nous signifions en postulant qu'une assertion correspond à un ou à plusieurs « faits »? Que l'approche théorique privilégiée soit inductive ou hypothético-déductive, cette question se résout par l'élaboration de balises qui

permettent de définir à quoi correspondent les faits d'observations pertinents au projet explicatif.

Bref, quant à ce continuum épistémique, nous concevons la position de chacun de ses éléments comme fonction des deux critères utilisés par Jeffrey Alexander (1982, p. 2-9). D'abord, il s'agit de déterminer si un élément du processus de connaissance est plus orienté par l'aspect immédiat de l'observation du phénomène que par un aspect purement abstrait ou logique. Ensuite s'ajoute la spécificité ou la généralité de l'élément face aux phénomènes observés. Par exemple, la description des conflits sociaux entourant la Révolution française serait à droite du continuum; énoncer que *la nature* de l'État consiste à contraindre les libertés individuelles serait à gauche du continuum (Alexander, 1982, p. 50-55, 90-94). Mais cette dernière proposition peut s'accompagner de nombreux éléments intermédiaires, la justifiant, entre ces deux pôles.

Comme nous le voyons, notre intérêt pour les présupposés métaphysiques est donc très spécifique dans ce champ d'études de la philosophie des sciences. Mais il y a plus. Soulignons qu'en incluant des éléments non épistémiques, tels que le contexte pragmatique de la recherche ou le contexte sociologique des chercheurs, le tableau s'agrandirait bien davantage<sup>2</sup>.

2 Sur d'autres aspects épistémologiques ou sociaux des contextes scientifiques, le livre de Gerald Holton (1973) est fort utile, ainsi que nombre d'ouvrages, dont *Contre la méthode* de Paul Feyerabend (1979) ou *Scientific Reason* de Ian Hacking (2009). En sciences humaines, évoquons par exemple les travaux d'Arditi et Swidler (1994, p. 306), une « nouvelle sociologie de la connaissance » élucidant l'intrication de l'organisation sociale, d'idéologies, de paramètres scientifiques et de la vie quotidienne dans le processus de recherche.

Malgré la multiplicité des aspects influents sur tout projet de connaissance, notre hypothèse que les difficultés majeures à l'explication marxiste chez David Harvey résident en certains présupposés métaphysiques n'est pas anodine. Elle forme une proposition de base de l'histoire des sciences où le progrès scientifique s'établit contre des obstacles épistémologiques (Bachelard, 1934, p. 14, 17). Plusieurs auteurs, dont notamment Michel Verdon (1991, p. 180; 1994, p. 71; 1998, p. 22-25), ont illustré comment certains présupposés métaphysiques constituent des obstacles épistémologiques en sciences humaines. Comme Verdon l'a démontré, en revisitant certains présupposés métaphysiques qui entravent un projet explicatif, nous sommes à même de dépasser ces limitations et de dynamiser à nouveau l'effort théorique. De plus, cette approche est susceptible d'avoir un impact sur nombre d'autres théories. Effectivement, un vaste panorama de théories en apparence fort diverses est malgré tout sujet à partager certains présupposés métaphysiques fondamentaux (Alexander, 1982).

Nous avons illustré ici l'intérêt d'une grille d'analyse intégrant le concept de présupposé métaphysique. Nous proposons de considérer ces présupposés comme de potentiels obstacles au projet de connaissance explicatif de David Harvey. Dans l'optique d'une histoire des idées en géographie et en sciences humaines (effleurée dans ce mémoire il est vrai), nous pensons qu'il y a un grand intérêt à relever certaines lignes de continuités entre scientisme et marxisme. Certains présupposés métaphysiques ou conceptions de la connaissance peuvent être communs à ces perspectives malgré leurs divergences apparentes (Alexander, 1982, p. 47-55).

### 1.2.1 Extraire le concept du naturel, une science géographique du spatial

Dans *Explanation in Geography*, Harvey cherche à fonder une théorie scientifique de l'espace en géographie, et pour ce faire, il tente avant tout d'établir un langage analytique auquel s'ajoute un ensemble de procédures méthodologiques. Nous discutons d'abord de ce que signifie l'extraction du concept d'espace hors des usages quotidiens afin de produire une notion « artificielle », pour ensuite interroger pourquoi la science de l'espace doit commencer par un langage fondationnel.

Une vision constructiviste caractérise la conceptualisation de l'espace chez Harvey (Gregory, 2006). Le concept est pensé comme patiemment élaboré à partir des concepts usuels de la vie quotidienne. Cette vision est donc continuiste entre le langage naturel et le langage scientifique, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de rupture dans le processus de connaissance entre les concepts communs et ceux de la science.

En effet, dans une perspective reprenant *Le Problème de la connaissance dans la philosophie et la science des Temps modernes* de Ernst Cassirer (2004), Harvey argumente que le langage scientifique pousse à l'extrême le degré d'abstraction du langage ordinaire. Le concept se fonde dans les expériences individuelles, et c'est seulement ensuite qu'il se développe et atteint la forme achevée et formalisée du langage géométrique ou mathématique (Harvey, 1969, p. 191-229). Ce langage spécialisé constitue donc une extraction du concept hors des usages normaux pour en faire une entité entièrement contrôlée, non ambiguë et non polysémique; le signe devient purement relationnel ou ordinal. Le langage devient « artificiel » au bout d'un processus constituant une censure des sens multiples et de l'usage variable du concept « naturel » ou « primitif » :

« Concepts of space are founded in experience. In its most elementary form this experience is entirely visual and tactile. But there is a transition from such primary experience of space to the development of intuitive spatial concepts and, ultimately, to the full formalization of such spatial concepts in terms of some geometric language » (Harvey, 1969, p. 192).

« The particular strength of such artificial languages is that the symbols they use are free from ambiguity and are precisely defined by their function within language itself. Artificial languages are thus internally consistent and unambiguous although as we shall see in *Part IV* the empirical interpretation of these artificial languages is far from unambiguous or precise. It is resort of such artificial language systems which gives science much of its power of objectivity and universality » (*Ibid.*, p. 22).

Il faut noter que l'aboutissement de ce processus correspond aux langages géométriques et mathématiques selon Harvey. Ces langages ont atteint le point culminant de l'extraction hors des usages communs, ils sont devenus purement abstraits. Bien entendu, les recherches en épistémologie ne partagent pas toutes cette idée d'une ultime commensurabilité entre l'espace naturel et l'espace artificiel. On peut tout à fait penser qu'il y a au contraire discontinuité entre ce premier espace et le second, entre le langage quotidien sur l'espace et le langage géométrique sur l'espace. Dans quel cas, la définition du second se construirait en rupture avec l'inclination naturelle de l'esprit. En ce sens, certains auteurs postulent que la science « réalise » ainsi son objet (Ullmo, 1969, p. 23; Berthelot, 1990, p. 142-146) plutôt que d'abstraire ses concepts graduellement à partir de concepts naturels. Elle donne à une entité symbolique qu'elle crée, le concept, un contenu phénoménal pertinent pour son projet de connaissance, mais ce contenu du phénomène ne lui vient pas naturellement, elle le rend réel dans le dispositif scientifique en construisant sa définition conceptuelle :

l'objet ne saurait être désigné comme un « objectif » immédiat; autrement dit, une marche vers l'objet n'est pas initialement objective. Il faut donc accepter une véritable rupture entre la connaissance sensible et la connaissance scientifique (Bachelard, 1939, p. 239).

Harvey ne souscrit manifestement pas à une telle interprétation. Toutefois, il n'en demeure pas moins qu'il conçoit de manière similaire à Bachelard que le concept, pigé à même la culture environnante, encourt le risque de garder un ensemble de vices épistémiques entravant la théorie scientifique. En témoigne, *a contrario*, sa vision de ces langages aboutis que sont la mathématique et la géométrie (Harvey, 1969, p. 116-127). À ce moment, on ne pense plus langage à même la culture quotidienne, il se comprend désormais dans l'univers sémantique contrôlé du langage scientifique (*Ibid.*, p. 20-22, 179-184). C'est une vision similaire à ce qu'avance Jean Ullmo quant au raisonnement scientifique. Le concept a une définition « opératoire » qui désigne de manière fidèle une même réalité à l'exclusion de toutes autres désignations (Ullmo, 1969, p. 23-35, 56-60). La définition du concept se trouve indissociable d'une mesure constante d'un objet phénoménal.

Au nombre des aspects incontournables de l'épistémologie scientiste mobilisée par Harvey, la définition de concepts univoques se fait incontournable, en ce qu'ils permettent une explication que l'on peut soumettre à des critères de validation et de falsification. Le concept ne change pas de sens au gré des phénomènes observés. La construction d'hypothèses dites « nomologiques », propositions universelles, non singulières, sur un même ordre de phénomènes, devient possible. Dans cette vision scientiste, les propositions empiriques peuvent être ainsi soumises à vérification, pour ensuite, alliées à d'autres propositions vérifiées, former une théorie. La théorie se vérifie et se falsifie pour mener vers certains consensus; « pour le monde objectif de

la science, il y a bien équivalence entre consensus et vérification » (Ullmo, 1969, p. 222). Pour l'essentiel, la théorie selon Harvey s'apparente à cette vision.

Évidemment, une telle perspective semble étrangère au paysage actuel des sciences humaines qui assume une pluralité d'approches, de critères de validité des propositions théoriques et de significations des concepts (Caillé, 2004; Berthelot, 2001). Le contexte de la recherche en géographie dans les années 1960 était tout autre. La géographie anglo-américaine des années 1930 à 1950 s'intéressait aux différenciations spatiales et régionales, et les géographes étaient enjointes à décrire et à interpréter les caractéristiques des espaces dans une méthode d' « analyse de cas » (Paterson, 1984). L'écologie urbaine figurait comme l'une de ces approches les plus connues (Feagin, 1987). Harvey se positionne plutôt dans la mouvance d'une science géographique de l'espace déjà entamée par des recherches comme celles de Ullman (1953), Garrison (1956), Berry (1958), Haggett (1965), White (1945) et bien d'autres<sup>3</sup>. Cette science se dédie à construire des lois scientifiques, des théories et des modèles scientifiques généraux. Ce travail théorique novateur répondait à de notables manquements dans les écoles géographiques précédentes. Or, ce projet s'est heurté à certains défis imposants, dont spécialement le manque de balises conceptuelles et théoriques sur ce terrain peu exploré d'une science de l'espace :

« Scientific theory, as opposed to purely speculative statement, ensure the consistency, power, and reasonableness, of a statement by subjecting it to a number of independent tests. [...] Theory in geography is, however, not well developed. It thus becomes difficult to identify with precision the 'point of view' which characterizes geography and difficult to state the criteria of significance which that point of view defines » (Harvey, 1969, p. 75).

3 Pour davantage de précision sur les écoles et courants de pensée non marxistes de cette période, voir Patterson (1984, p. 61-66), et les contributions de l'ouvrage collectif de Castree et Gregory (2006).

On remarque en outre que *Explanation in Geography* présente une vision moniste de la science (Andler *et al.*, 2002, p. 704-707). Harvey conçoit les sciences humaines et les sciences pures comme également « scientifiques », hormis certaines considérations de méthode et de nature de l'objet étudié. Comment Harvey procède-t-il pour fonder une théorie scientifique de l'espace? Nous constatons que cette théorie commence par l'adoption d'un langage et d'une méthode scientifiques qui s'apparentent davantage à un paradigme général. À notre avis, c'est dans cette proximité avec le paradigme que se comprend l'adoption d'une méthode scientifique « standard » susceptible de fonder la science géographique de l'espace.

### 1.2.2 Une méthode scientifique « standard »

Effectivement, Harvey cherche d'abord à prendre dans l'épistémologie des sciences une « méthode standard » qui lui permet ensuite de développer un langage d'analyse. Mais pourquoi prendre spécialement une méthode qui serait un gage de scientificité? La justification de cette méthode relativement figée mérite d'être examinée attentivement. Sommairement, l'objectif de l'auteur est d'offrir un langage qui puisse relever des distributions spatiales ainsi que les lois de cette distribution. De plus, il doit permettre d'examiner l'opération de ces processus dans leurs contextes donnés (Harvey, 1969, p. 191). Pour l'essentiel, la méthode scientifique « standard » est tout à fait cohérente à cet effet.

« It will probably never be proved conclusively that history and social science should or should not adopt the norms of explanation set up in the basic model of scientific explanation. If we wish to employ the scientific model we may undoubtedly do so » (Harvey, 1969, p. 59).



Ce faisant, il offre bel et bien un *programme* d'analyse et de méthodologie. Ce dernier se base sur une lecture particulière du paradigme de Kuhn que nous élaborons dans la suite de cette section. Le paradigme désigne un ensemble de pratiques scientifiques, lois, théories, méthodologies et instruments d'analyse formant un modèle où un univers général de recherche duquel peut émerger diverses sous-traditions (Kuhn, 1962, p. 10). Pour Harvey, le travail de la géographie explicative se cantonne à cette formulation méthodologique prédéfinie qu'est la méthode scientifique « standard », seul point d'appui « objectif » et « universel ». Toutefois, l'auteur ne débat pas véritablement de son bien-fondé, son intérêt est davantage de fonder un outillage conceptuel :

« Truth, after all, is the goal of science. Why not, then, employ a form of logical reasoning in scientific explanation which requires only purely truth-preserving (deductive) inferences? Surely this would be the strongest claim one could make for valid reasoning in science » (Harvey, 1969, p. 293).

Ceci n'empêche pas cette approche unitaire de comprendre des modalités explicatives diverses. De fait, plusieurs modes explicatifs peuvent converger et font de ce vocabulaire analytique un riche outillage. Par exemple, dans la quatrième partie du livre, l'auteur développe trois modèles langagiers permettant de mener à terme une tâche explicative, soit la mathématique, la géométrie et la théorie des probabilités. La cinquième partie de l'ouvrage présente des modèles de descriptions mobilisant plusieurs langages (mesures nominales, ordinales, classifications générales ou spécifiques, représentations cartographiques ou mathématiques de données, etc.). La sixième partie décline des modes d'explication spécifiques, mode temporel, fonctionnel ou encore systémique. En cherchant un langage modèle, Harvey discerne plusieurs sous-langages explicatifs. Ce qui n'est d'ailleurs pas étonnant considérant la

variété des phénomènes traités par la géographie (humains, physiques, géologiques, etc.); la topologie, l'analyse de probabilités ou le recours à des combinaisons méthodologiques variées peuvent apparaître successivement nécessaires.

Or, ces langages explicatifs spécifiques s'insèrent toujours dans l'orientation générale de la méthode scientifique standard qui suit le modèle déductif-prédictif inspiré de Braithwaite (1960), Nagel (1961) et Hempel (1965). Ce dernier a pour objectif de définir des lois universelles des cas particuliers dans une approche « descendante ». Idéalement, Harvey suggère d'appliquer déductivement les propositions explicatives seulement lorsque la théorie se base sur suffisamment de cas étudiés et possède des propositions déjà bien établies. Autrement, appliquer des postulats *a priori* sur de nombreux cas sans les avoir préalablement sondés présente quelques dangers.

Malgré tout, l'auteur se retrouve la plupart du temps dans un raisonnement déductif. Ce dernier consiste à procéder à partir de propositions universelles *a priori*, donc d'une axiomatique, pour ensuite avancer des propositions ciblées envers quelques cas (Harvey, 1969, p. 39). C'est-à-dire qu'il y a une délibération spéculative à même de se passer de l'observation d'un cas. C'est seulement après coup qu'une hypothèse explicative pourra être confirmée ou infirmée face aux données d'observation (nous exagérons quelque peu le modèle déductif ici pour mieux illustrer sa tendance). Mais en somme, les propositions découlent de l'axiomatique choisie.

Sur ce point, la volonté de l'auteur de fonder un langage pour la science géographique apparaît centrale. À ce moment, le danger est qu'une méthodologie et une analyse purement déductive, partant des catégories pré-instituées pour analyser les phénomènes, rendent la vérification/falsification des propositions théoriques plus

ardue. Harvey l'admet lui-même : « The danger is, however, that what the methodologist says may become orthodoxy [...] curb speculation, dampen intuition, dull the geographical imagination » (Harvey, 1969, p. 482).

En fait, selon Harvey, les constructions théoriques d'une nouvelle science devraient idéalement commencer par une approche inductive où nous décrivons des phénomènes, et ensuite nous associons ces divers éléments de descriptions en leurs divers points de recoupement afin de suggérer une première loi empirique. Celle-ci ne serait pas une loi scientifique avérée, mais plutôt une étape préliminaire dans cette voie, qui pourra se confirmer par l'occurrence d'autres lois empiriques similaires. Harvey donne beaucoup de crédit à un modèle intermédiaire, nomologico-déductif, entre induction et déduction en quelque sorte, qui permet des propositions théoriques beaucoup plus situées, où un postulat théorique comprend un groupe de conditions initiales, un groupe de lois explicatives et un champ de phénomènes étudiés, ce qui permet la justesse et la fiabilité de l'explication (Harvey, 1969, p. 36-37). Force est de constater que le besoin de construire un langage fondationnel entrave ces potentialités inductives et nomologico-déductives.

Certes, l'approche déductive est aussi une avenue rapide et efficace pour établir ce langage fondationnel tant désiré pour la science de l'espace, mais il y a à notre avis un facteur plus important dans cette manière de procéder. C'est la lecture de la science normale chez Kuhn qui nous en donne la réponse. On constate que la théorie a un sens plus général qu'une théorie restreinte à un champ de phénomènes spécifiques, elle est en effet plus proche d'un « paradigme ». Dans *Explanation in Geography*, bien que les concepts mobilisés servent à valider ou à falsifier certaines propositions explicatives ciblées assurant ainsi la pertinence de l'explication, la

théorie demeure intacte. Cette position suit l'idée de science normale chez Thomas Kuhn :

« During periods of “normal” scientific activity, the scientist tackles only those problems which are assumed to have a solution within the context of these rules. The anomalies that arise are the leaven for the rise of a new paradigm » (Harvey, 1969, p. 41).

Donc, en toute cohérence logique, s'il y a changement au niveau théorique, c'est donc un changement paradigmatique. La théorie devient un système immuable et infalsifiable si nous restons dans l'incitation déductive discutée plus haut. Évidemment, le cadre théorique avancé permet un raisonnement inductif et hypothético-déductif. Seulement, Harvey ne l'a pas conçu principalement en ce sens. On le constate dans la vision liant paradigme, théorie et concept, où des réfutations théoriques (non paradigmatiques) apparaissent difficiles :

« The questions that we ask, therefore, are partly conditioned by our training. The explanations that we seek tend likewise to be conditioned by our training. Occasionally, however, this tradition is broken. A particular generation may come to regard the dialogue of question and answer that has taken place in the past as leading up blind alleys. It is a charge that all disciplines at some time or other have been liable to, that they have become enamoured of questions that have no real interpretation in terms of concrete experience, or that they have simply set up unrealistic questions and a neat mechanism for providing seemingly satisfying, if equally unreal, answers. On the other occasions it seems as if a discipline has worked out a particular vein of thought, and requires to shift the location of activity to some other plane. At these points in the history of a discipline we are likely to find an example of what Thomas Khun (1962) calls a scientific revolution, the shift from one paradigm to another » (*Ibid.*, p. 13).

À chaque renouvellement paradigmatique, nous progresserions vers une meilleure compréhension des phénomènes. Or, diverses disciplines coexistent dans l'explication des phénomènes. Puisqu'il y a commensurabilité entre tous les langages scientifiques selon la conception moniste de la science de Harvey, nombre de phénomènes peuvent ainsi se réduire à certains axiomes qui ne sont pas du ressort de la discipline géographique. Pour tel phénomène, on retrouvera tel langage inspiré par la géométrie euclidienne, pour tel autre, certains axiomes de la physique. Conséquemment, ceci fait en sorte que plusieurs langages géographiques analysent avec certaines imprécisions des phénomènes que d'autres théories saisissent en revanche très bien. Voyons-le dans un autre passage de *Explanation in Geography* où d'ailleurs la théorie générale (ce paradigme ou ce langage fondationnel) apparaît encore une fois essentielle dans le raisonnement de l'auteur.

« the problem of finding adequate empirical definition of theoretical concepts can be solved only by the provision of an adequate general theory. The development of powerful basic axiomatic statements will make possible precise definition of the idealisations on which current theory rests. This procedure may lead to the reduction of the large number of idealisations and concepts in social to special cases of more general axiomatic statements. In the natural sciences physics and to a lesser extent chemistry have spread their influences wide. Many of the concepts and idealisations used in the natural sciences may be ultimately defined by reference to the basic concepts of physics. The unification of disparate theoretical structures into one system of statements involves the *reduction* of disparate idealisations to special cases of a few basic postulates. This phenomenon of *reduction* (Nagel, 1949) may also be found in the social sciences, and the development of general theory in the social sciences may well depend on such reduction » (*Ibid.*, p. 94-95).

De cette manière, malgré la construction d'un cadre méthodologique congruent avec le projet de construire des lois scientifiques (Harvey, 1969, p. 87-99, p. 484), celles-ci ne sont pas des généralisations dans un sens strict du terme. Les lois universelles ne

se généralisent pas « universellement » pour l'auteur. Considérant que la géographie est davantage à même de produire des généralisations que des lois scientifiques, et que les concepts et les théories géographiques sont réductibles à d'autres niveaux de connaissance, dont ultimement à la physique et aux mathématiques, les propositions géographiques sont donc toujours partiellement inadéquates : des données d'autres disciplines lui manquent pour compléter ses propositions (Harvey, 1969, p. 109-113). Il faut donc atténuer les critères d'application des lois scientifiques en géographie et sur ce point, l'évaluation de cette mitigation des lois explicatives est tout à la discrétion du chercheur. Ce qui maintient une stabilité aux jugements de la science géographique, ce sont les conventions de recherche des chercheurs d'un même paradigme.

Nous concluons que la lecture kuhnienne de la « science normale » et l'implication d'une perfectibilité des concepts par la succession des paradigmes plutôt que par méthode hypothético-déductive font en sorte que Harvey se retrouve à appliquer déductivement des postulats théoriques plutôt qu'à les développer directement à partir de cas précis. Dans ce cadre, la recherche d'une méthode scientifique « standard », ce langage fondationnel, semble absolument déterminante dans le processus explicatif en géographie selon Harvey.

### 1.3 La métaphysique : pour ou contre l'opérationnalisation de l'espace?

Le langage fondationnel a un impact décisif. Quant aux présupposés métaphysiques maintenant, certes, nous pourrions isoler plusieurs présupposés dans l'approche positiviste de Harvey. Or, pour garder le fil de nos hypothèses de recherche, nous

devons malheureusement nous restreindre à un seul présupposé ici, incontournable en géographie : l'espace de la géométrie euclidienne.

Un des langages formalisés les plus anciens concernant l'espace, la géométrie euclidienne implique des propositions métaphysiques qui permettent des propositions théoriques simples, non ambiguës, et entièrement abstraites autour des notions tout aussi abstraites de point, de ligne et de surface. Ces présomptions métaphysiques sont par exemple : qu'une ligne droite peut être tracée de n'importe quel point à n'importe quel autre, qu'une ligne peut être étendue à l'infini, qu'un cercle comprend un centre et un rayon et qu'un angle droit est égal à tout autre angle droit (Harvey, 1969, p. 197-198). Les langages géométriques se sont diversifiés par la suite et amènent bien d'autres présupposés, en diverses géométries non euclidiennes, topologies et cartographies notamment.

La géométrie euclidienne s'inscrit dans la préhistoire de cette notion qui voit le jour dans la pensée philosophique de la Renaissance, l'espace (Torretti, 1998). Contrairement à la « ville », notion de notre culture commune peu destinée aux usages d'un langage artificiel, l'« espace » provient d'un langage artificiel avéré initialement associé aux sciences physiques. En voici une définition précoce chez le philosophe italien Giordano Bruno en 1591 :

« Space is a continuous three-dimensional natural quantity, in which the magnitude of bodies is contained, which is prior by nature to all bodies and subsists without them but indifferently receives them all and is free from the conditions of action and passion, unmixable, impenetrable, unshapeable, non-locatable, outside all bodies yet encompassing and incomprehensibly containing them all » (Bruno, cité dans Torretti, 1998).

Une notion dont la théorie newtonienne offrira ensuite la conception célèbre et qui désigne, en un mot, un « réceptacle » aux choses du monde (Torretti, 1998). C'est un « espace absolu », espace que Harvey associe spécialement aux réflexions approfondies de Kant (Harvey, 1969, p.206-207). Dès 1770, dans sa vision idéaliste transcendantale, Kant conçoit l'espace comme une fiction conceptuelle n'étant ni une chose ni un événement; l'espace est un cadre de référence à toute expérience, un *a priori*<sup>4</sup> de la connaissance. Une citation de Bertrand Russel ramenée par Harvey illustre bien ce que l'auteur entend explorer comme « espace absolu » :

« [space] consisted of a collection of points, each devoid of structure, and each one of the ultimate constituents of the physical world. Each point was everlasting and unchanging; change consisted in its being 'occupied' sometimes by one piece of matter, sometimes by another, and sometimes by nothing » (Russel, cité dans Harvey, 1969, p. 195).

Cette idée est la première de trois notions récurrentes adoptées par Harvey (1969, p. 72-75, 207-212), qui consistent en espaces absolu, relatif et relationnel. Dans la seconde, il s'agit de déterminer des systèmes de positionnements des éléments géographiques observés. Dans ce cadre, il n'y a pas de cas spécialement uniques contrairement à ce que présente la conception absolue. Les cas étudiés sont multiples, individuellement isolables et inscrits dans un système de coordonnées. L'espace relatif correspond à une qualité positionnelle des objets et phénomènes du monde (Harvey, 1969, p. 195-197, 207-212). La troisième acception, enfin, plutôt effleurée dans ce long ouvrage, a pour point de départ les idées de Leibniz et mène à un espace « relationnel » : un espace comme système de relations (Harvey, 1969, p. 196).

4 « Si par conséquent un jugement est pensé selon une rigoureuse universalité, c'est-à-dire de telle manière que pas la moindre exception ne soit admise comme possible, il n'est pas déduit de l'expérience, mais possède sa valeur absolument *a priori* » (Kant, 2012, p. 94).



Harvey explicite davantage cet espace dans l'approche marxiste. Passons outre pour le moment puisque cette acception est explorée de façon fort ténue dans *Explanation in Geography*.

En somme, le concept d'espace s'opérationnalise aisément dans la démarche explicative de ce positivisme géographique : ses définitions sont claires et univoques bien qu'elles se traduisent en plusieurs déclinaisons. Elles s'insèrent de surcroît dans plusieurs procédures méthodologiques assignées que nous avons évoquées précédemment. Ces composantes se montrent cohérentes avec le projet d'explication déductive. Notamment, le choix d'un postulat métaphysique comme celui de l'espace euclidien (et plusieurs autres postulats géométriques et analytiques) permet d'établir une dissociation entre considérations philosophiques et considérations méthodologiques. De tels présupposés permettent des unités de mesure entièrement abstraites et contrôlables dans la méthodologie scientifique.

## Conclusion

Nous avons constaté que Harvey se trouve pris entre deux exigences contradictoires. D'une part, il souhaite développer un langage fondationnel pour une science géographique de l'espace comprise comme une « science normale » (Kuhn, 1969). D'autre part, il conçoit idéalement la construction d'une science comme étant initialement redevable de propositions inductives. Ces dernières suggèrent déjà quelques lois scientifiques pouvant par la suite être confirmées ou falsifiées, ce qui permet l'établissement progressif d'un ensemble de lois scientifiques des phénomènes spatiaux. Idéalement, la déduction apparaîtrait surtout après cette

consolidation d'un ensemble de lois essentielles. Comment réconcilier ces deux exigences ? Nous avons tenté d'illustrer comment cette antinomie pousse Harvey à privilégier l'établissement d'un langage fondationnel avançant déjà un ensemble de propositions théoriques, la procédure inductive, tout comme l'approche hypothético-déductive d'ailleurs, se trouvent marginalisées dans l'approche explicative générale. En revanche, un présupposé métaphysique comme celui de l'espace euclidien est entièrement cohérent avec l'approche scientifique proposée par l'auteur.

Certes, quant au projet de connaissance et à la conception d'une théorie de l'espace, on peut difficilement imaginer une différence plus marquée avec ce que l'auteur va entreprendre par la suite. La théorie marxiste est conçue comme provenant directement de la culture des individus et des lois de l'histoire (Harvey, 1973, p. 286-294). Ses concepts ne sont pas artificiels selon l'auteur, mais « naturels ». Malgré l'aspect fort introductif de notre discussion de l'ouvrage *Explanation in Geography*, nous proposons au lecteur une continuité entre ces deux approches, de par la pérennité de sa vision constructiviste de l'espace et du besoin d'un langage fondationnel. Dans ce dernier, la perfectibilité de la théorie et de ses concepts essentiels est ramenée à une perfectibilité des paradigmes.

Nous voulons argumenter que la théorie marxiste constitue le miroir inversé de la théorie scientifique. Ce qui rend possible cette proposition, c'est la pérennité du besoin d'un langage fondationnel d'inspiration kuhnienne dans les deux approches. À la perfectibilité abstraite du concept d'espace dans la succession des paradigmes correspond la perfectibilité naturelle; au raffinement artificiel de l'espace correspond son raffinement ontologique.

## CHAPITRE II

### L'ESPACE DE LA VILLE MODERNE : ÉLÉMENTS DE MÉTAGÉOGRAPHIE MARXISTE

#### Introduction

En dépit des nombreux mérites de la théorie de Harvey, force est de constater que la réussite du projet de la géographie marxiste est à maints égards incertaine (Duncan et Ley, 1982; Feagin, 1987; Corbridge, 1998; Castree, 2007). Dans ce chapitre, nous établissons les balises théoriques, conceptuelles et métaphysiques qui nous permettront d'élucider les difficultés du marxisme géographique.

Notre objectif est d'abord de poser des bases d'analyse à cet effet. En premier lieu, nous discutons brièvement du contexte épistémique d'un concept pensé comme « naturel » en sciences humaines où divers schèmes d'intelligibilité coexistants sont à prendre en compte. Ensuite, à l'instar des méthodes d'analyses avancées par Alexander (1982, p. 39-46) et Verdon (1994, p. 11-18), nous explorons successivement cadre théorique, conceptualisation et présupposés métaphysiques afin de déterminer quels sont les critères d'opérationnalisation de l'espace qui traversent l'ensemble de l'œuvre marxiste de l'auteur. Ce bref portrait nous permet d'explorer avec plus de détails l'incidence des éléments métaphysiques dans les chapitres suivants. En toute fin de chapitre, nous discutons des critères de validité de l'usage du

concept d'espace et du projet de connaissance de Harvey. Si l'opérationnalisation de l'espace se fait cohérente, elle devrait satisfaire les objectifs explicatifs de l'auteur.

## 2.1 Retrouver une épistémologie naturelle de l'espace

Les sciences humaines nous conviennent à une épistémologie bien différente de la seule approche scientifique. Si l'orientation positiviste de Harvey pouvait essentiellement s'atteler à un seul schème d'intelligibilité, causal en occurrence, décrivant un lien de causalité entre divers éléments, le matérialisme dialectique quant à lui peut très bien mobiliser simultanément des schèmes dialectique, causal, fonctionnaliste et structuraliste (Balibar, 1990). Les sciences sociales sont généralement caractérisées par le chevauchement simultané de plusieurs schèmes d'intelligibilité dans l'explication de phénomènes sociaux.

La notion de schème d'intelligibilité est comprise comme « discours visant à rendre l'intelligence de son objet » (Berthelot, 1990, p. 16), elle permet de penser l'objet comme unité isolée, différenciée d'autres objets et d'autres modes de pensées. Jean-Michel Berthelot (1990) retient six schèmes d'intelligibilité: causal, fonctionnel, symbolique, agrégatif, sémiologique et dialectique. La combinaison des schèmes dans l'explication varie par ailleurs suivant les auteurs et les propositions adoptées. Ainsi, on peut noter que l'usage de la notion d'espace chez Harvey oscille entre l'adoption (souvent simultanée) des schèmes dialectique (autour notamment de transitions sociohistoriques d'un mode de production à un autre), structuraliste (où le matérialisme marxiste est une grille sous-jacente de l'organisation de phénomènes) et fonctionnaliste (où la société est soumise à sa nécessaire reproduction).

Dans une moindre mesure, l'auteur mobilise aussi le schème causal, bien que sous un mode plus allusif (Barnes, 2006). Le schème causal consiste en la mise en rapport de deux phénomènes ou éléments distincts en tant que le premier cause nécessairement des variations dans le second. Même si Harvey se rapproche maintes fois du schème causal, nous constatons qu'il est plus près du schème structural. Berthelot discute du schème structural en invoquant Lévi-Strauss. Dans ce schème, la réalité sociale est organisée par certaines structures intrinsèques, souvent postulées comme universelles. Mais ce schème ne renvoie pas nécessairement à une structure cognitive ou relative à la parenté comme chez Lévi-Strauss (1949). Par exemple, l'approche structur-marxiste mobilise le schème structural. Elle conçoit la genèse des individualités comme effet de leur position au sein de systèmes de relations structurelles, historiques et matérielles (Doel, 2006, p. 56; Zukin, 2006, p. 104; Balibar, 2005).

Autre schème impliqué dans le marxisme de l'auteur, le schème fonctionnel. Ce dernier nous ramène à une sorte d'homéostasie : il se traduit en un système où l'arrêt d'un des éléments (une institution par exemple) entraînerait l'arrêt du système complet (le capitalisme industriel par exemple) qu'il a pour fonction de reproduire. Finalement, le schème dialectique quant à lui constitue le point focal que Harvey mobilise incessamment dans ses explications. Il consiste en une réunion de deux éléments contradictoires, mais inséparables (espaces de pauvreté et espaces de richesse sous le capitalisme industriel par exemple) dont la relation réciproque produit un autre phénomène, entièrement différent, compris comme un devenir intrinsèque aux deux éléments initiaux (Berthelot, 1990).

La position du schème d'intelligibilité sur le continuum épistémique est sujette à débat. Berthelot la conçoit entre les principes métaphysiques et les constructions

conceptuelles (*Ibid.*, p. 22). On pourrait argumenter que le schème d'intelligibilité prend un sens voisin au « modèle théorique », car le schème « fournit un modèle et une matrice de relations explicatives » (*Ibid.*, p. 135) et son degré de formalisation le rapproche d'une composante analytique de la théorie. Par contre, il se mobilise aussi de manière variable et malléable dans les descriptions et explications de phénomènes, d'où l'aspect discutable de sa position dans le processus épistémique.

En outre, on peut se demander si tel présupposé implique nécessairement l'usage d'un schème spécifique. Dans l'affirmative par exemple, Alexander approfondit le problème (métaphysique) des raisons de l'action des individus où le couple du déterminisme et du volontarisme apparaît indissociable. Cette dualité est constatée sous des usages linguistiques différents d'Aristote à saint Augustin, ainsi que des économistes et sociologues du 19<sup>e</sup> siècle jusqu'à aujourd'hui (Alexander, 1982). Cet enjeu non empirique a sa raison d'être dans une métaphysique occidentale (*Ibid.*). L'auteur constate que le choix d'un présupposé métaphysique, volontarisme ou déterminisme, amène les chercheurs à privilégier soit un schème actanciel, soit un schème structural ou causal. Dans la négative, l'adoption d'un présupposé dialectique n'entraîne pas nécessairement l'usage du schème dialectique; nous illustrons cet enjeu important dans les prochains chapitres du mémoire.

Les textes marxistes de David Harvey sont exemplaires de cette habitude des sciences sociales à combiner divers schèmes d'intelligibilité (Gregory, 2006). Incidemment, l'explication ne suit pas des critères de validité épistémiques et méthodologiques unifiés. Dans ce cas, il nous faudra évaluer la validité des propositions de l'auteur en fonction de la composition spécifique de son projet de connaissance. D'abord, Harvey souscrit à l'essentiel du projet explicatif tel que défini par Jean-Michel

Berthelot. Expliquer, « c'est ramener la complexité concrète de l'objet à un système de relations prédéterminées permettant, pour un état donné, de prévoir rigoureusement l'état ultérieur » (Berthelot, 1990, p. 18). Certes, dans le cadre marxiste également le concept doit former une désignation claire et entièrement assignable à une entité ou à une relation en fonction de son projet de connaissance (Ullmo, 1962, p. 23-35). Mais enfin, il nous faut surtout expliciter son projet explicatif spécifiquement marxiste. Et à ce propos, nous devons tenir compte de cette pluralité des schèmes d'intelligibilité dans l'évaluation de l'impact épistémique d'un présupposé métaphysique.

Bref, à cette structuration de la connaissance s'ajoutent les concepts et les théories adoptés, autant d'éléments qui circonscrivent l'explication marxiste de l'espace.

## 2.2 La philosophie marxiste de l'espace est-elle structuraliste?

Ici, nous discutons principalement de comment Harvey conçoit la théorie marxiste afin de délimiter les règles de validité du concept d'espace. Passeron considère la théorie comme « une grille conceptuelle projetée sur le monde afin de tester les connaissances qu'elle peut produire dans le langage qu'organisent ses axiomes et ses définitions » (Passeron, 1994, p. 97). Certes, la théorie organise les possibilités explicatives des concepts, mais également le champ des phénomènes qui sera saillant, où nécessitant une explication, lors de l'observation empirique (Berthelot, 2001). Dans cette section nous tentons de définir la logique du concept d'espace, soit l'« ensemble de contraintes qui définissent pour une assertion le sens de ce que signifie pour elle le fait d'être vraie ou fausse » (Passeron, 1991, p. 399).

Harvey est un des ténors du renouveau de la pensée marxiste des années 1960 et 1970. Soulignons toutefois que ce renouveau eut un rayonnement limité dans le monde anglophone comparativement au monde francophone où allaient se faire connaître les Louis Althusser, Guy Debord et Henri Lefebvre (Dunford et Pickvance, 2007). Assurément, *Social Justice and the City* (1973) constitue l'amorce de l'approche marxiste de David Harvey. L'auteur considère que la science géographique de l'espace était basée sur une séparation artificielle entre méthodologie et philosophie. Il cherche donc dès le début des années 1970 à réunir ces dimensions au sein d'un même cadre théorique. Dès *Explanation in Geography*, il note que si l'espace est le concept central en géographie, l'interprétation de la nature de l'espace a, la plupart du temps, été balayée du revers de la main (Harvey, 1969, p. 209). Cet intérêt pour la nature de l'espace et son « essence », s'accompagne bien sûr d'interrogations sur le sens du concept. Mais initialement, dès *Social Justice and the City*, la manière de répondre à ces lacunes de l'approche scientifique est de prendre en considérations la nature des choses et la nature de la théorie en géographe (Harvey, 1973, p. 11-18). C'est seulement avec l'adoption de l'approche marxiste que Harvey consolide cette transformation du regard géographique :

« The question “what is space?” is therefore replaced by the questions “how is it that different human practices create and make use of distinctive conceptualization of space?” » (*Ibid.*, p. 13-14).

Toutefois, la réunion de la philosophie et de la méthodologie ne se fait pas en confrontant diverses approches philosophiques, mais plutôt en en prenant une seule qui réunit déjà philosophie et méthodologie : le marxisme. Il est plus juste d'avancer qu'on entre dans *une* philosophie de l'espace et non dans *la* philosophie de



l'espace, qui consisterait en un champ de considérations diverses et différenciées à propos de l'espace.

Dans cette philosophie marxiste, l'espace est dit « relationnel », c'est-à-dire qu'il est produit dans l'interaction sociale. Comme on vient de le voir, la définition de l'espace devient donc, dans *Social Justice and the City* et les écrits subséquents : comment émergent les différentes conceptions de l'espace et quels en sont les usages pratiques (Harvey, 1973, p. 13-14)? On pourrait difficilement imaginer contraste plus marqué avec la perspective scientifique précédente. Par exemple, dans *Explanation in Geography* (1971, p. 72-75), l'auteur propose une catégorisation tripartite du concept d'espace : espace absolu, espace relatif et espace relationnel. Ces termes sont alors pris comme des catégories, des instruments abstraits servant l'analyse et l'explication. La science marxiste, elle, établit l'espace comme objet historique à partir des lois ontologiques de sa constitution (Harvey, 1973, p. 288-290).

« If capitalism persists as the dominant mode of production, then it is with the analysis of that mode of production that we have to start. The circulation of capital is so fundamental to the ways we gain and use our collective and individual social power that we have no option except to put its class relations at the center of our analysis » (Harvey, 1985a, p. 264).

Si l'espace se définit par et dans les pratiques sociales particulières qui ont cours dans le processus historique, c'est donc en fonction de sa position sociale au sein des dynamiques capitalistes qu'un espace se fait absolu, relatif et/ou relationnel (Harvey, 1973, p. 287-296). En toute cohérence logique, Harvey avance non pas une théorie *de* l'espace sous le capitalisme, mais bien une théorie *du* capitalisme intéressée par

l'espace (Harvey, 1982, chapitre 11; 1985a, p. xvii-xix, 10-16; 1989b, p. 201-204; 2000, p. 33-36).

Cette orientation réside dans la réunion marxiste essentielle d'une méthodologie, d'une philosophie et d'un positionnement politique. Harvey propose en fait non pas une théorie « traditionnelle », mais une théorie critique (Zukin, 2006; Castree, 1996, 2006, 2007; Callinicos, 2006). C'est-à-dire, une théorie qui reconnaît sa propre inscription dans la division du travail et dans le processus historique. Elle constitue également un effort politique visant le dépassement des contradictions du capitalisme et incarné dans l'action de la classe prolétaire (Horkheimer, 1974, p. 40-46). Contre les sciences bourgeoises (dont spécialement l'économie) qui promeuvent l'atomisation idéologique des individus et reproduisent la structure de classe capitaliste, la théorie critique constitue une *pratique* en faveur de la lutte prolétarienne. Plutôt que de diviser son objet en unités d'analyse spécifiques, elle appréhende les individus dans l'ensemble organique et dynamique des éléments du social et de la nature (Harvey, 1985a, p. 1-6; 1989c, p. 229-233; 2000, p. 54-59).

Ainsi, la théorie traduit l'être du social, lequel est lui-même constitutif de la théorie. L'épistémologie marxiste se fait immanentiste (elle émerge « naturellement » du processus implicite à son existence), ce qui conforte un certain réalisme naïf : la théorie et ses concepts décrivent naturellement l'être des choses puisque représentant le processus même de l'histoire (Fine, 1984). Par contre, il n'y a pas adéquation entière entre le processus dialectique et la manifestation de quelque proposition théorique. Une raison essentielle à cette concordance incessamment possible, mais toujours incomplètement réalisée, est que la nature du capitalisme se présente sous des aspects superficiels qui masquent son essence réelle, son ontologie. C'est

justement ce que l'approche dialectique permet (prétendument) de déjouer en manifestant les aspects silencieusement déterminants du social.

On comprend comment, l'ontologie du social étant une totalité d'éléments inséparables, chez Harvey les « théories » sont toujours des visions du monde inscrites dans les rapports de reproduction des institutions dominantes. La théorie apparaît généralement à même le processus historique, souvent par bribes, disséminées dans les pratiques sociales, et quelques fois sous un aspect plus formalisé. C'est ainsi que nous pouvons comprendre les théories économiques néoclassiques dans lesquelles s'inscrivait le président Bush lors de la crise immobilière de 2008 (Harvey, 2012, p. 52-56), le discours d'institutions financières américaines de la même période (*Ibid.*, p. 90-101), ou encore certaines théories postmodernes qui ne dévoilent pas le fonctionnement essentiel du capitalisme (Harvey, 1989b, p. 113-118). C'est contre ces visions « incomplètes » du processus social que la théorie marxiste de Harvey souhaite s'ériger (Harvey, 2012, p. 115-120).

À plusieurs égards, la « méthode » prise chez Marx peut sembler bien vacillante; une méthode qui doit changer au gré des circonstances<sup>5</sup> et qui demeure au mieux imprécise quant à ses propres changements pratiques et épistémiques. Comme le mentionne l'auteur : « The problem with the spatial-form-social-process translation,

5 « one appropriate strategy for working at the interface is an interactive one in which we move from spatial form manipulation ... to the social process implications » (1973, p. 47), « positivism simply seeks to understand the world whereas Marxism seeks to change it. Put another way, positivism draws its categories and concepts from an existing reality with all of its defects while Marxist categories and concepts are formulated through the application of the dialectical method of history as it unfolds, here and now, through events and actions. » (*Ibid.*, p.130), « Since "truly conceptual thought can only differentiate itself gradually", it is important at each stage to understand the way categories relate to each other inside of the general body of knowledge [...] The evolution of theory is seen as a gradual differentiation and restructuring of knowledge » (*Ibid.*, p. 299).

however, is that there are no well-established rules for it. » (Harvey, 1973, p. 47), ou encore :

« truth lies in the dialectical process rather than in the statements derived from the process. These statements can be designated as “true” only at a given point in time and, in any case, can be contradicted by other “true” statements. This dialectical method allows us to invert analyses if necessary, to regard solutions as problem, to regard questions as solutions » (Harvey, 1973, p. 130).

Ces commentaires témoignent de l'irréductible incertitude et ambivalence de la méthode dialectique, voire de son impossible justification empirique; concept et théorie ne captent jamais complètement le processus, sauf en rejoignant l'état de processus de déformation et reconstruction théorique dans un horizon indéfini.

Cette méthode qui est aussi une « théorie » condense des dimensions différentes, elle est également ontologie (Harvey, 1973, p. 287-296), théorie structuro-marxiste (Harvey, 1973, p. 196-203, 288-289) et même quelques fois théorie aux consonances scientistes (Barnes, 2006). Quelle acception faut-il retenir? Les contributions tant de Paterson (1984, p. 105-109, 151-161), Gregory (2006, p. 7-10), Barnes (2006, p. 39-42) et Shepperd (2006, p. 36-38) nous amènent à isoler, d'une part, les prétentions dialectiques de la théorie (qui correspond au projet dominant de l'auteur) et, d'autre part, un usage structuro-marxiste de la théorie : « Marx might be surprised to find himself described as an “operational structuralist” but, the concept of totality which Marx appealed was exactly of this [...] sort as Ollman (1971) points out » (Harvey, 1973, p. 88). Si ces deux dimensions ne sont pas mutuellement exclusives, le

structuralisme marxiste plutôt que la dialectique au sens strict<sup>6</sup> est peut-être plus conforme à ce que Harvey concrétise dans les faits.

Bref, l'usage adéquat du concept d'espace correspond à une ontologie du social capable de débusquer les formes de domination capitaliste et de fonder une émancipation des classes prolétaires. Cette ontologie est aussi marquée par une théorie du reflet entre concepts et processus historique dont nous parlons plus bas. Enfin, tentons de mieux comprendre ces orientations en explorant cette fois les présupposés métaphysiques impliqués dans le marxisme de Harvey.

### 2.3 Fondations d'une géographie marxiste : éléments de métaphysique

Discuter des présupposés impliqués dans la géographie marxiste de Harvey, c'est quelque part récapituler certains aspects bien connus de Karl Marx dans son *Capital* et son *Introduction générale à critique de l'économie politique* (Paterson, 1984). En reprenant les analyses de Castree (1996) et de Doel (2006), nous ciblons six présupposés métaphysiques (*cf. supra*, p. 8-15). Cette liste se veut avant tout une grille d'analyse utile quant à notre projet d'élucidation épistémologique. Toutefois, elle ne constitue rien de définitif, et le lecteur en conviendra peut-être avec nous, nous pourrions très bien réunir plusieurs de ces présupposés en un seul. En outre, nous ne discutons pas de certaines composantes cruciales qui relèvent davantage d'un niveau

6 « The dialectical mode of thinking, at least as I contrue it, preclude closure of the argument at any particular point. The intriguing confrontations of internal and external contradictions, which I commented upon in the Introduction, force the argument to spin onwards and outwards to all manner of new terrain. The opening of new questions to be answered, new paths for enquiry to take, provoke simultaneously the re-evaluation of basic concepts – such as value – and the perpetual re-casting of the conceptual apparatus used to describe the world. » (Harvey, 1982, p. 446).

théorique ou conceptuel que du niveau métaphysique. C'est le cas notamment de la théorie de la valeur, de l'approche critique et encore du langage fondationnel, éléments sur lesquels nous reviendrons dans les chapitres suivants.

En matière de présupposés métaphysiques, nous avons dans un premier temps un présupposé constructiviste (Cosgrove, 1983) et ensuite cinq présupposés plus strictement marxistes :

- 1) l'ontologie de l'espace se résout dans la pratique sociale;
- 2) la société est un tout composé de parties devant en assurer la reproduction;
- 3) la théorie manifeste le processus historique;
- 4) la société et la théorie sont nécessairement sujettes à des dépassements dialectiques continus dans l'histoire;
- 5) la théorie marxiste des besoins humains;
- 6) l'acteur principal de l'aboutissement dialectique de l'histoire est le prolétariat (Castree, 1996; Doel, 2006).

Notre premier présupposé, soit que l'ontologie de l'espace se résout dans la pratique sociale (Harvey, 1973, p. 13), offre un constructivisme rappelant une orientation fondamentale de la géographie culturelle d'un Paul Vidal de la Blache ou d'un Carl Sauer. La culture y est une dimension constitutive de la perception de l'espace, dimension forgée à même le processus historique (Cosgrove, 1983, p. 2).

« Geographic concepts of space are founded in experience. In part that experience is common to the whole society in which the geographer works. It is thus dependent upon actual physical experience and upon the accumulated cultural experience of a particular society » (Harvey, 1969, p. 227).

La géographie culturelle et la géographie marxiste partagent une même conception de la relation entre les humains et la nature: celle-ci est produite historiquement<sup>7</sup>. *La distinction* est disputable, mais nous considérons ce présupposé comme constructiviste et distinct des présupposés matérialistes marxistes. Cet angle d'approche nous permet de relever la conception constructiviste de l'espace chez Harvey, laquelle est fondée sur un présupposé dépassant la seule approche marxiste. Par contre, nous verrons que cette acception de l'espace n'a pas une incidence épistémique dominante. Car le constructivisme de Harvey s'inscrit dans un cadre historiciste et matérialiste qui le supplante. Nous sommes loin d'un constructivisme partant entièrement de l'expérience individuelle, telle une phénoménologie de l'attitude naturelle comme chez Alfred Schütz (1987), bien qu'il y ait effectivement un aspect phénoménologique à la théorie marxiste (Harvey, 1973, p. 129).

Surtout, le constructivisme s'inscrit déjà dans un présupposé fort utilisé, manifesté par l'usage du schème fonctionnaliste. En effet, le présupposé de la société comme totalité composée de parties ayant pour fonction d'en assurer la reproduction est l'un des plus communs en sciences sociales (Berthelot, 1991, p. 65-70). Dans la vision « relationnelle » de Harvey, puisque ses éléments reçoivent la même action de la société afin d'en assurer la reproduction, ils partagent les caractéristiques mêmes de cette totalité (Harvey, 1973, p. 289). Le concept et la théorie faisant eux-mêmes partie du tout, ils peuvent contribuer à reproduire des conditions d'existence ou en suggérer

7 Dans un passage qui touche aussi à la théorie des besoins humains dont nous parlerons plus bas, notons : « Produire la vie, aussi bien la sienne propre par le travail que la vie d'autrui en procréant, nous apparaît donc dès maintenant comme un rapport double : d'une part comme un rapport naturel, d'autre part comme un rapport social, social en ce sens que l'on entend par là l'action conjuguée de plusieurs individus, peu importe dans quelles conditions, de quelle façon et dans quel but. »(Marx et Engels, 1989, p.19).

des alternatives. En l'occurrence, la reproduction du social est pensée ici en fonction d'institutions ou de formations économiques :

« we can then argue that objective conceptions of time and space are necessarily created through material practices and processes which serve to reproduce social life » (Harvey, 1989b, p. 204).

Abordons maintenant deux présupposés marxistes essentiels. Ces derniers consistent en ce que d'une part la théorie dialectique manifeste le processus historique et d'autre part la société et les théories soient nécessairement sujettes à un dépassement dialectique continu dans l'histoire. D'abord, la dialectique comme *méthode* chez l'auteur se fait similaire au schème d'intelligibilité dialectique dont discute Berthelot (1991, p. 82-83), mais comprend d'autres implications. La méthode dialectique résout naturellement et par définition (c'est ce que prétend Harvey) des dualismes de la pensée occidentale et permet de transcender des apories intellectuelles et pratiques (Harvey, 1973, p. 287). Elle résout des oppositions pratiques et idéelles en les dépassant en une unité supérieure qui les résume. Ainsi, certaines idées sont révolutionnaires, car elles impliquent un dépassement d'éléments antinomiques de la réalité sociale, alors que d'autres sont plutôt des théories du statu quo, ou des théories contre-révolutionnaires. C'est à ce moment que la méthode dialectique adoptée par l'auteur se distingue du schème d'intelligibilité à proprement parler. Dans cette logique, il ne s'agit pas de démontrer la validité d'une proposition, mais d'œuvrer dans le processus continu et inachevé de la dialectique (Harvey, 1973, p. 130).

Quant au rapport entre épistémologie et ontologie du social, la dialectique est plutôt une méthode permettant de découvrir et de manifester (avec un certain réalisme naïf tel que noté précédemment) les lois de transformation par lesquelles la société se



structure elle-même (Harvey, 1973, p. 290). Mais alors même qu'elle manifeste ces lois, elle promeut également un effet direct sur le réel. La théorie du reflet est double en quelque sorte, mais gênante en ce que la *manifestation* du réel se mêle indistinctement à la *production* du réel. D'une part, la connaissance reflète les limitations pratiques et intellectuelles du social. D'autre part, le social étant lui-même dialectique, si la théorie dépasse ses propres contradictions, ainsi en va-t-il du social : « A revolutionary theory upon which a new paradigm is based will gain general acceptance only if the nature of the social relationships embodied in the theory are actualized in the real world » (Harvey, 1973, p. 125). L'ontologie reprend la réunion classique de l'infrastructure et de la superstructure qui doit être comprise en relation dialectique : « The evolution of society as a totality must therefore be interpreted as a result of contradictions established both within and between structures. » (Harvey, 1973, p. 293).

« Knowledge can therefore be viewed as a structure body of information subject to its own internal laws of transformation. Internal contradictions (anomalies) become the foundation for new theories. Insofar as knowledge becomes a material force, the restructuring which occurs on the conceptual plane can expand throughout the totality of society and ultimately be registered in the economic basis » (Harvey, 1973, p. 299).

En somme, on comprend que l'espace soit un concept et une réalité sociale itérative, continuellement soumis à l'autocritique et *nécessairement* porté vers un dépassement dialectique. C'est là que la méthode dialectique tient sa « vérité », comme processus inhérent à l'être du social. Ceci est conforme avec une définition ontologique et épistémologique de la dialectique marxiste (Balibar et Macherey, 2014). C'est-à-dire que Harvey conçoit le processus dialectique comme correspondant à l'ontologie du

social et comme la juste méthode pour élucider et représenter le réel; entre l'être des choses et la théorie, même essence.

« Theory should be understood instead as an evolving structure of arguments sensitive to encounters with the complex ways in which social processes are materially embedded in the web of life » (*Ibid.*, p. 79).

En fait, ultimement, la direction historique de toute théorie, critique ou non, est postulée dans cette dialectique essentielle de l'histoire. En ce sens, Harvey témoigne toujours d'un certain monisme, où sciences humaines et sciences naturelles relèvent de connaissances de même nature (Andler *et al.*, 2002, p. 712-718). C'est donc en ramenant toute connaissance scientifique dans l'être dialectique du social que l'on arrivera à en faire une connaissance aboutie. La dialectique, c'est la juste grammaire de toute science. En ce sens, les approches scientiste et marxiste présentent deux développements théoriques nécessaires, de révolution scientifique en révolution scientifique. Seulement leurs visions de la théorie sont opposées : du langage artificiel au langage naturel.

« Contrary to popular opinion, therefore, it seems appropriate to conclude that the philosophy of social science is *potentially* much superior to that of natural science and that the eventual fusion of the two fields of study will come about not through attempts to "scientize" social science but instead by the socialization of natural science » (*Ibid.*, p. 128).

Enfin, nous arrivons à deux derniers présupposés, soit la théorie marxiste de la nature humaine et l'émancipation du prolétariat, acteur emblématique de la résolution des contradictions de l'histoire. Le présupposé sur la nature humaine reprend

sensiblement la même forme que dans les *Thèses sur Feuerbach* (Marx et Engels, 1989) :

« A social surplus is usually taken to represent “that quantity of material resources over and above subsistence requirements of the society in question” (Polanyi *et al.*, 1957, p. 321) [...] Cultural and social needs make it certain that no society could survive with output at this level [...] The definition of an absolute surplus requires that we identify which social and cultural functions are “necessary” for the survival of society and which are “excess” and supported by the production of surplus » (*Ibid.*, p. 216-217).

Alors que la proposition de Marx et Engels se déclinait ainsi :

les hommes [...] commencent à se distinguer des animaux dès qu'ils commencent à produire leurs moyens d'existences, pas en avant qui est la conséquence même de leur organisation corporelle. En produisant leurs moyens d'existence, les hommes produisent indirectement leur vie matérielle elle-même (Marx et Engels, 1989, p. 13).

pour vivre, il faut avant tout boire, manger, se loger, s'habiller et quelques autres choses encore. Le premier fait historique est donc la production des moyens permettant de satisfaire ces besoins, la production de la vie matérielle elle-même, et c'est même là un fait historique, une condition fondamentale de toute histoire (*Ibid.*, p. 18).

Situation romantisée de la préhistoire qui implique une solution métaphysique célèbre : la *conscience* du besoin, qui permet la survie du groupe, est elle-même un produit social (Harvey, 1973, p. 217). De cette problématique philosophique, il devient nécessaire que le groupe engendre un mode de production, sans quoi, il ne pourrait survivre. L'origine de cette idée réside sans doute en un enjeu culturel central à la modernité, laquelle, extirpant l'individu de ses liens sociaux traditionnels et le

concevant comme pur atome agissant, provoque un problème fondamental de philosophie politique : comment réunir les individus atomisés pour reconstruire la société (Vandenbergh, 2004, p. 376)? La dialectique marxiste répond à cet enjeu moderne en lui insufflant une vision historique et dynamique.

Bien entendu, nous sommes en pleins questionnements philosophiques. L'assignation de cette origine matérialiste à l'histoire pose un déterminisme insoluble : la vie matérielle organise-t-elle le mouvement de l'histoire ou alors les idées et les êtres le font-ils eux-mêmes? Un débat menant à une régression à l'infini, mais dont le choix du premier terme comme « déterminant » nous laisse pantois devant l'essentiel des sociétés humaines qui, elles, n'ont pas connu le déroulement historique présumé « naturel » (Veyne, 1971, p. 74-75). Loin d'être anodine, cette présomption se fait la justification même du développement des concepts fondamentaux de l'auteur.

« The conditions of self sufficiency and survival dictate that the group possess a mode of production and mode of social organization which are successful in obtaining, producing and distributing sufficient quantities of material goods and services. Individual actions must therefore be so coordinated and integrated with each other that enough individuals survive to guarantee the survival of the group » (Harvey, 1973, p. 196).

« This is based on the extension of man's ability to manipulate and control naturally occurring phenomena. Similarly, we can anticipate that the driving force behind paradigm formation in the social sciences is the desire to manipulate and control human activity and social phenomena in the interest of man » (*Ibid.*, p. 125).

Enfin, notre dernier présupposé est une téléologie de l'histoire. La théorie se veut la voie émancipatrice de ceux et celles qui ne contrôlent pas les moyens de production

et qui présentent aux yeux de l'auteur le potentiel de renverser l'ordre capitaliste (Harvey, 1973, p. 127).

Nonobstant d'autres particularités théoriques et métaphysiques que nous aurions pu noter, nous avons tenté d'offrir un portrait compréhensif et englobant de la théorisation marxiste, de sa conceptualisation et des présupposés métaphysiques. Nous croyons que ce survol est assez juste eu égard aux exégèses critiques de l'œuvre de Harvey (Paterson, 1984; Zukin, 2006; Doel, 2006; Castree, 1996; 2006). Toutefois, comme nous l'avons mentionné, l'acceptation de la théorie comme langage fondationnel a une incidence indéniable, peut-être plus décisive que certains des présupposés précédents.

#### 2.4 Quels obstacles épistémologiques à l'explication marxiste?

On l'aura compris, c'est un tout autre rapport qu'entretient la théorie marxiste avec le « falsificationnisme » que la théorie scientiste de l'espace. Ce propos en témoigne : « Verification is achieved through practice which means that theory is practice in a very important sense. When theory becomes practice through use then and only then is it really verified » (Harvey, 1973, p. 12). Les critères de validité des propositions portant sur l'espace témoignent de cette différence.

Les critères de validation de l'explication marxiste que nous retenons ici réunissent des aspects essentiels de la dialectique et de la théorie critique. Essentiels à la dialectique, le concept d'espace et sa théorie doivent manifester la réalité de la pratique. Ils doivent aussi se montrer conformes aux exigences itératives et

contradictoires de la dialectique de la connaissance. La théorie critique prolonge ces objectifs avec un ancrage explicitement politique cette fois (Castree, 2006) : la théorie réunit organiquement explication et évaluation de la société capitaliste, elle saisit les acteurs capables de promouvoir une transformation sociale et les mouvements protestataires en cours. Cette approche implique des usages théoriques tels que d'élucider le sens des théories non révolutionnaires et de les reformuler en réintégrant leur réalité critique (Harvey, 1973, p. 151). Comme dernier élément, enfin, la théorie marxiste de Harvey ne sera « vérifiée » que si la nature des relations sociales qu'elle traduit est actualisée dans le monde social (Harvey, 1973, p. 125).

## Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons tenté d'expliciter les balises théoriques, conceptuelles et métaphysiques du concept marxiste d'espace. D'abord, il s'est avéré que l'ontologie et l'épistémologie dialectiques risquaient d'empêcher l'appréhension de la dimension constructiviste de l'espace. Or, considérant l'assise purement processuelle de la dialectique, nous proposons l'hypothèse que Harvey est forcé de ramener sa théorie à un structuralisme.

Nous avons ensuite identifié six présupposés métaphysiques, auxquels s'ajoute l'intrigante adoption d'une *méthode* marxiste. À première vue, le nombre de présupposés métaphysiques semble complexifier notre discussion. Nous avons toutefois simplifié l'exposé autour de trois enjeux explicatifs fondamentaux. Bien sûr, nous gardons aussi un œil attentif sur des critères de validité généraux en matière d'explication (Berthelot, 1990; 2008). Par exemple, à savoir si l'espace est défini de

manière claire et univoque, s'il est impliqué dans une théorie prédictive et rigoureuse, et s'il y a possible falsification de la théorie. Mais enfin, cela ne constitue pas notre exploration principale.

Dans le prochain chapitre, nous nous questionnons sur l'écart entre le constructivisme et l'ontologie marxiste quant au projet de manifester toutes les réalités de la pratique sociale. Dans le quatrième chapitre, nous revenons avec l'idée de langage fondationnel et nous discutons du postulat d'une métathéorie de l'espace qui soit en dialogue continu avec les réalités des pratiques sociales. Nous rappelons alors les concepts d'espace absolu, d'espace relatif et d'espace relationnel, essentiels à la théorie de Harvey. Enfin, dans notre dernier chapitre, nous interrogeons comment une théorie révolutionnaire téléologique est à même d'appréhender les luttes politiques en cours.

## CHAPITRE III

### L'ESPACE URBAIN PERD SA PHILOSOPHIE

#### Introduction

Nous débattons ici de la prétention de Harvey à établir une ontologie des phénomènes de la ville qui manifesterait les réalités de la pratique. Après discussion sur la tension épistémique entre présupposés constructivistes et présupposés dialectiques, nous interrogeons si ce ne sont pas les présupposés dialectiques qui provoquent eux-mêmes les plus sérieuses lacunes à l'atteinte de cet objectif.

Harvey a implanté de façon tout à fait brillante une philosophie de l'espace en géographie. Comme nous allons le voir, une composante essentielle de ce travail a été de préciser et de raffiner une ontologie pertinente pour l'espace urbain au sein du cadre marxiste. L'espace devient un objet dynamique, inscrit dans une grammaire historiciste des tensions de classes autour du contrôle inégal des moyens de production. Bien que nous nous intéressions essentiellement aux points de tension épistémologiques de la théorie, ces tensions sont partie intégrante des défis posés par une théorisation de l'être des phénomènes sociaux. Ainsi, leur impact est toujours relatif aux réussites de la théorie marxiste de l'espace. Cette théorie a permis aux sciences sociales, et à la géographie tout spécialement, de s'attaquer à des questions d'inégalités spatiales dans le cadre d'une ontologie du social. Bref, c'est tout en reconnaissant l'ampleur du défi théorique auquel Harvey s'est attaqué que nous proposons d'en aborder les limites épistémiques.



En premier lieu, nous nous interrogeons sur le structuro-marxisme chez Harvey (*cf. supra*, p. 33). Ensuite, nous explorons son ambition à manifester les réalités de la pratique en discutant d'une conception selon laquelle l'auteur pratique une « théorisation par le bas ». Nous poursuivons cet enjeu autour d'une proposition théorique célèbre, celle des cycles d'investissements capitalistes dans la ville. Par la suite, nous abordons des propositions théoriques moins formalisées autour de l'essai sur le Paris de la Commune et des expériences individuelles de la ville globalisée. Commençons par un commentaire sur l'ontologie de Harvey; car au fond, constitue-t-elle la fin de la philosophie de la ville plutôt que son fondement?

### 3.1.1 Doute structural et ontologie improbable

Si Anne Clerval (2011) prétend que Harvey pratique une théorisation « par le bas » (Harvey, 1989c, p. 10), pour plusieurs le cadre marxiste ressemble davantage à une grille d'analyse formelle appliquée aux cas étudiés (Zukin, 2006; Paterson, 1984). Ceci donnait à penser à Duncan et Ley (1982) que c'est effectivement un structuralisme qu'adopte Harvey. Cette critique récurrente assénée à David Harvey en rappelle une autre, fort classique quant au marxisme : que les éléments de la structure du capitalisme, dont le travail, les circuits de circulation du capital et le mode de production, sont réifiés comme des entités supra-individuelles qui prédéterminent les phénomènes.

Ceci peut sembler quelque peu étonnant. Après tout, Harvey avance maintes fois que son cadre théorique manifeste *toutes* les complexités de la pratique (1989c, p. 10, 256-257; 2000, p. 115-116; 2009, p. 250-255). Effectivement, ces complexités

devraient être discernées à même le tissu organique du social (Paterson, 1984, p. 4-5, 154). Quant aux conflits sociaux, il mentionne expressément comment « the manner and form of such everyday overt conflicts are reflections of a much deeper tension with less easily identifiable manifestations » (Harvey, 1985a, p. 61), ou encore :

« Conflicts in the living space are, we can conclude, mere reflections of the underlying tensions between capital and labor [...] The surface appearance of conflicts around the built environment [...] conceals a hidden essence that is nothing more than the struggle between capital and labor » (Harvey, 1985a, p. 57).

On décèle ici un certain structuralisme. Or, c'est spécialement l'épistémologie dialectique qui semble nous ramener à une « théorisation par le bas ». En outre, le cadre théorique va naturellement manifester cette ontologie de l'espace de manière abstraite : « To consciousness, therefore, the evolution of categories appears as the actual process of production [...] whose results is the world » (Harvey, 1973, p. 297). La théorie est le miroir de la pratique suivant l'expression de Marx, elle n'est pas une application mécanique de catégories aux phénomènes. Dans l'effort de théorisation, Harvey explique comment : « elaboration of these categories step by step where they can, in Marx's words, come to "reflect daily life as in a mirror". » (Harvey, 1989c, p. 10) ou encore : « As social relationships alter so the meaning of each concept is adjusted [...] concepts bear a relationship to each other [...] which mirrors conditions in society » (Harvey, 1973, p. 301). Quant aux transformations sociales importantes, l'auteur avance que :

« The restructuring of knowledge through this transformation process mirrors the transformation process as it operates in society as a whole. Internal contradictions (anomalies) become the foundation for new theories. Insofar as

knowledge becomes a material force, the restructuring which occurs on the conceptual plane can expand throughout the totality of society and ultimately be registered in the economic basis » (Harvey, 1973, p. 299).

En revanche, malgré ces prétentions dialectiques, l'hypothèse d'un structuralisme demeure tout aussi plausible (Duncan et Ley, 1982). D'une part, si la nature dialectique du social devait toujours se manifester à l'observateur attentif, on reviendrait effectivement aux mêmes catégories marxistes essentielles. D'autre part, les catégories adoptées impliquent malgré tout un certain déterminisme de l'ontologie matérialiste, quelquefois latent, d'autres fois explicite : « I regard the channels through which surplus value circulates as the arteries through which course *all*<sup>8</sup> the relationships and interactions which define the totality of society » (Harvey, 1973, p.312). Il semble donc justifié de suspecter une tension vers un réductionnisme structuraliste. Deux présupposés métaphysiques se trouvent au cœur de cette problématique. C'est la réunion antinomique du constructivisme de l'espace et de son ontologie dialectique.

### 3.1.2 La ville : « miroir » de la pratique sociale

Dans cette section, nous traitons de l'ambivalence posée par les présupposés du constructivisme et de l'ontologie dialectique de la ville capitaliste. D'abord, il faut commencer par un constat auquel se confronte l'auteur quant au constructivisme de l'espace : celui d'un relativisme radical impropre à l'établissement d'une théorie générale (Harvey, 1973, chapitre 1; 1989c, p. 1-4; 1985a, p. xii-xv, 252-253). Sur ce point, il y a là contradiction fondamentale. L'ontologie dialectique doit prétendument

se manifester dans les pratiques sociales, mais en fait, on ne peut trouver son existence dans les constructions variées que se font les individus. Au contraire, nous rencontrons un relativisme insurmontable.

Fait des plus intéressants, l'auteur postule une incompatibilité insurmontable des deux présupposés, mais ne l'examine pas comme telle. Après tout, l'auteur aurait pu analyser les conceptions individuelles multiples de l'espace afin d'en discerner certaines formes communes pour construire une ontologie « relationnelle » du social. À cet effet, Martina Löw (2012; 2013) propose une exploration des plus fructueuses dans une approche compréhensive et phénoménologique. À partir d'une thématization du sens de l'espace dans plusieurs cas spécifiques, l'auteure analyse les relations entre différentes perceptions des lieux de la ville. Elle documente une proposition somme toute assez entendue, à savoir que les individus partagent des manières communes de concevoir l'espace urbain (Frey, 2012). Ainsi, un constructivisme de l'espace n'empêche pas nécessairement de considérer la possibilité d'une théorie générale.

Or, cette présumée impénétrable pluralité de l'objet d'étude trouve sa résolution dans le cadre marxiste qui se veut également un point de vue politique contre le capitalisme. C'est notamment dans cette dimension « politique » que la théorie marxiste se distingue d'une approche compréhensive comme celle de Löw. En fait, le langage des individus ne peut être accepté comme tel puisqu'il est impliqué dans la reproduction du capitalisme. Ainsi, il dissimule la véritable nature du processus en cours, correspondant à l'ontologie matérialiste dialectique. La théorie marxiste permet d'éviter cet embarras de la confondante apparence des phénomènes capitalistes (Harvey, 1973).

Si l'ontologie marxiste résout cette antinomie, c'est qu'elle conçoit l'apparence des phénomènes capitalistes comme dissimulant leur véritable essence. Revenons brièvement sur le raisonnement ici. Il faut d'abord considérer comment sous le régime d'échange capitaliste les objets perdent leur valeur d'usage, remplacée par la valeur d'échange. Cette dernière est insérée dans un système d'échange quantifié et uniformisé de « valeurs », extraite de l'existence quotidienne où les objets du monde ont des utilités variables. Or, à la réification des objets s'ajoute celle des sphères de la vie sociale. Comme la force de travail devient marchandise au profit des capitalistes, ses formes culturelles spécifiques se trouvent résorbées dans un ordre rationalisé où elles s'équivalent comme force de travail générique. La contradiction inhérente à la lutte des classes induit la production d'une conscience également abstraite et impersonnelle pour solidifier l'assentiment des classes dépossédées de leurs usages particuliers. Bref, on comprend comment désirant éviter une reproduction de schèmes de pensée capitaliste, Harvey ne peut accepter entièrement l'apparence des phénomènes sociaux, ni des actions et des conceptions individuelles.

Une raison centrale à l'intérêt que porte Harvey à la ville suit ce besoin critique d'élucider la nature « relationnelle » du capitalisme. Un des apports essentiels de Harvey reprend l'analyse d'Henri Lefebvre (1974a) dans *La production de l'espace*. Harvey démontre comment l'espace et l'espace urbain sont des composantes fondamentales de la domination capitaliste. Donc, afin d'appréhender les phénomènes sociaux de la ville, il faut nécessairement cerner comment le capitalisme produit une « urbanisation des consciences ». Conséquemment, tout cadre théorique doit reconnaître l'importance de l'urbanisation de la conscience, sans quoi l'on ne réussit pas à dépasser le fétichisme des productions capitalistes (Harvey, 1973, p. 230-231).

Ces éléments permettent d'expliquer comment Harvey contourne cette irréconciliable réunion du constructivisme et de l'ontologie dialectique. Or la question demeure : comment justifier le bien-fondé d'une théorie des êtres sociaux si les réalités pratiques peinent à nous y ramener? Sa justification est d'autant plus embarrassante qu'elle s'arrime à une épistémologie dialectique. Dans celle-ci, la connaissance doit toujours être nécessairement dépassée en une synthèse plus complète (Castree, 1996). Notons que c'est aussi la nature dialectique du social elle-même qui, par définition, contribue à ces dépassements. Or, en toute cohérence avec à l'acceptation immanentiste de la dialectique où l'explicitation du social irait de soi, Harvey ne considère pas de façon précise les détails de cette procédure. Ainsi en va-t-il du processus théorique, décliné sur un mode allusif :

« The inner logic of such a technique deserves to be understood in its own terms. The opposition implanted within the abstract conceptual apparatus are used to spin out new lines of argument. We reach out dialectically (rather than inwardly and deductively) to probe uncharted seas from a few seemingly secure islands of known concepts » (Harvey, 1989c, p. 11).

Il en va de même de la « vérification » dialectique qui, entre le processus des phénomènes et les propositions empiriques, suggère un :

« process of understanding which allows the interpenetration of opposites, incorporates contradictions and paradoxes, and points to the process of resolution. Insofar as it is relevant to talk of truth and falsity, truth lies in the dialectical process rather than in the statements derived from the process » (Harvey, 1973, p. 130).

La vérification du raisonnement demeure insoluble puisqu'elle réside dans le processus du réel, lui-même principe de la constitution de l'intelligibilité des

phénomènes. En ce sens, la théorie de l'espace de Harvey ne serait pas une théorie « par le bas ». Au contraire, on peut même argumenter que Harvey abolit « le bas » : il dépose dans l'empirie des entités qui se veulent l'origine et la forme même de la théorie souhaitée. Harvey a déjà défini l'essence du réel. Son principe explicatif est intrinsèque aux pratiques sociales elles-mêmes. Il n'y a plus de « bas » et il n'y a pas non plus de « théorisation »; la théorie est *dans* le phénomène observé.

Toutefois, le sens constructiviste de l'espace ne disparaît pas pour autant. Harvey est à même de le percevoir lors de descriptions réunissant d'autres langages que celui du marxisme. C'est le cas des essais sur Paris notamment. Évidemment, les concepts marxistes permettent de saisir un champ important d'expériences spatiales. Mais comme dans toute théorie, il y a forcément un tri. La théorie et ses concepts rendent saillants certains phénomènes à *expliquer* et en délaissent d'autres.

### 3.1.3 Les cycles d'investissement dans la ville: une immanence structurale?

D'abord, discutons de la manifestation de cette ontologie dialectique dans les analyses de cas. Constat crucial, pour des propositions essentielles à l'organisation du capitalisme, nous remarquons l'importance des déductions et des adaptations théoriques à partir du cadre marxiste.

L'étude des cycles d'investissements traverse l'ensemble de l'œuvre de l'auteur (Harvey, 1973; 1985a; 2000; 2012) nous place pour plusieurs sur un terrain structuro-marxiste (Zukin, 2006; Pilbeam, 2006; Duncan et Ley, 1982). Sujet de recherche majeur dès le début de la modernité, les espaces urbains sont soumis à une

destruction, reconstruction et réappropriation incessante par le capitalisme (Harvey, 1982, chapitre 8 et 10). Cette dynamique de destruction créatrice (notion inspirée de la « creative destruction » chez Schumpeter) est mue par une force intrinsèque, la dialectique de l'histoire, spécialement ancrée dans la ville sous le capitalisme.

D'abord, notons la présence des présupposés de la reproduction du social et de l'ontologie dialectique. Solidaire de la reproduction du capitalisme (Harvey, 1973, p. 203-215), la ville est une forme construite où s'accumule un surplus matériel en concordance avec le mode de production dominant. Ainsi, elle engendre sa reproduction. La ville a une acception large ici, incluant les routes, canaux, ports, usines, industries, aqueducs, établissements publics, résidences privées, entreprises et bien d'autres lieux construits (Harvey, 1982). L'urbanisme, par exemple, constitue une forme sociale insérée dans, et perpétuant, la reproduction du mode de production. Il organise le processus<sup>9</sup> matériel et social qui se déploie comme espace bâti et vécu.

De fait, la ville capitaliste implique un processus dynamique en vertu des forces intrinsèques de l'histoire. Par exemple, Harvey comprend l'expansion urbanistique en suivant certaines déductions issues de Marx : « I begin rather, with the simplest abstractions that Marx proposed and then seek to expand their meaning through consideration of them in different contexts » (Harvey, 1982, p. xv). On comprend que Harvey définit l'espace urbain à partir des rapports sociaux, mais toujours à partir du cadre ontologique marxiste. D'ailleurs, l'ouvrage central où l'auteur développe cette théorie des cycles d'investissements du capital (Harvey, 1982) est entièrement construit sur les écrits de Marx. À partir de ces écrits, Harvey propose des déductions théoriques diverses pour l'étude de la ville. Ceci n'empêche pas que la proposition

9 De l'anglais « *process* ».



théorique puisse s'appliquer à un vaste ensemble de cas et se montrer très pertinente pour saisir les dynamiques capitalistes de la ville (Merrifield et Swyngedouw, 1995; Withers, 2009; Sheppard et Barnes, 1990; Gaudreau, 2013). Par contre, nous sommes loin d'une théorisation qui partirait directement des cas étudiés.

Ainsi, suivant la dynamique des classes sociales chez Marx, Harvey propose que la suraccumulation financière et le sous-investissement dans la forme bâtie soient deux tendances intrinsèques à la classe capitaliste. Toutefois, ce postulat est bel et bien établi par l'extension des propositions de Marx à la ville capitaliste. De là, Harvey constate la justesse de sa proposition dans divers cas. Celle-ci consiste en ce que les contradictions internes du capitalisme s'exacerbent périodiquement sous forme de crises économiques. Un réinvestissement matériel dans la ville doit ensuite nécessairement résorber la contradiction entre l'excès de surplus capitaliste et l'appauvrissement de la population. Sans quoi, la reproduction du système capitaliste ne pourrait se perpétuer. L'auteur démontre ensuite que ces investissements se manifestent historiquement sous forme de cycles (Harvey, 1982, p. 388-412, 426-445; 1989b, partie 1; 2009, p. 54-67).

La proposition comporte un aspect logique et formalisé bien loin du processus dialectique immanent évoqué précédemment. Son aspect structural semble flagrant. Le raisonnement se décline comme suit. Au moment où un surplus est matérialisé dans quelques formes construites, celui-ci devient valeur d'usage et doit être employé de manière productive pour permettre un surplus de capital. C'est la période d'amortissement à laquelle sont liées des pressions inhérentes à la logique du capital. Tout nouvel investissement dans une valeur d'usage (une forme bâtie par exemple) est nécessairement une dévaluation des investissements précédents. Par contre, une

résistance à l'investissement ou au réinvestissement est également une perte de surplus capitaliste. En somme l'investissement doit éviter d'être trop lent ou trop rapide. L'investissement trop hâtif rend improductif l'investissement précédent, et il s'ensuit une dévaluation du capital. L'auteur postule une structure fondamentale à la ville capitaliste. La nécessaire suraccumulation est inscrite à même l'ontologie de la classe capitaliste, laquelle est nécessairement en contradiction dialectique avec l'appauvrissement des masses. Un réinvestissement spatial récurrent devient nécessaire afin que la logique capitaliste se perpétue.

Dans ce contexte de formalisation théorique, ses présupposés nous ramènent à la « théorie du reflet » qui oscille entre la métaphore, la métonymie et l'acception littérale : « le capital crée un espace à son image » (Harvey, 1989b, p. 204; 2003, p. 108). Mais sur ce point, il ne faut pas confondre ce *postulat* d'une ontologie du social avec le véritable *être du social*. Dans quel cas, ceci impliquerait un réalisme notoire. La question est tout de même importante quant au sens que Harvey attribue à ses propositions théoriques. Le réalisme en philosophie peut se définir en deux composantes essentielles : « (1) belief in a definite world-structure and (2) belief in the possibility of substantial epistemic access to that structure » (Fine, 1984, p. 52). L'ontologie marxiste de Harvey entretient une ambivalence à ce sujet, et ce tout spécialement dans *Social Justice and the City* (1973, p. 10-17). Notons par exemple le commentaire qui amorce la recherche d'une ontologie de l'espace au début de l'ouvrage : « The argument is ontological, seeking to resolve the question “what is space” » (Harvey, 1973, p. 13). L'ambivalence est manifeste entre une élucidation de la *nature* (une ontologie) de l'espace et une *théorie* de l'être des choses. Mais enfin, nous lisons Harvey en privilégiant plutôt la seconde proposition. La théorie du reflet

et l'intérêt pour l'espace font sens au sein de la théorie de l'être marxiste du social et non littéralement *dans* la réalité.

Quoi qu'il en soit, au sein de l'ontologie dialectique du social et du cadre d'analyse marxiste, le capital crée effectivement un espace à son image. La ville a comme dynamique essentielle la logique capitaliste. Puisque les limites aux conditions de production doivent être sans cesse dépassées par un environnement bâti toujours plus productif, l'espace est éphémère à l'image des limitations à l'accumulation capitaliste. Voici comment David Harvey le résume dans son ouvrage *Rebel Cities* :

« This means that capitalism is perpetually producing the surplus product that urbanization requires. The reverse relation also holds. Capitalism needs urbanization to absorb the surplus products it perpetually produces. In this way an inner connection emerges between the development of capitalism and urbanization. Hardly surprisingly, therefore, the logistical curves of growth of capitalist output over time are broadly paralleled by the logistical curves of urbanization of the world's population. [...] They [the capitalists] begin the day with a certain amount of money and end the day with more of it (as profit). The next day they have to decide what to do with the surplus money they gained the day before. They face a Faustian dilemma: reinvest to get even more money or consume their surplus away in pleasures. The coercive laws of competition force them to reinvest, because if one does not reinvest then another surely will. For a capitalist to remain a capitalist, some surplus must be reinvested to make even more surplus. Successful capitalists usually make more than enough both to reinvest in expansion and satisfy their lust for pleasure. But the result of perpetual reinvestment is the expansion of surplus production. Even more important, it entails expansion at a compound rate – hence all the logistical growth curves (money, capital, output, and population) that attach to the history of capital accumulation » (Harvey, 2012, p. 5).

Si les présupposés dialectiques permettent des propositions théoriques fécondes, celles-ci nous laissent dans un raisonnement tautologique tel que nous le

mentionnions dans la section précédente. L'auteur postule que la circulation du capital est centrale au déroulement des processus sociaux, nous la redécouvrons dans la description marxiste des phénomènes. Par exemple, Harvey comprend la situation affectant Paris dans la seconde partie du 19<sup>e</sup> siècle comme une crise de la suraccumulation de capital face à une force de travail appauvrie, à des infrastructures économiques, publiques et financières mésadaptées au capitalisme (Harvey, 2003, p. 108-109). Il interprète la résolution de la crise par un nécessaire réinvestissement dans la forme urbaine. Harvey comprend aussi ce cas dans un cadre historique : deux modes de production, capitaliste et d'Ancien Régime, deviennent incompatibles devant l'accélération du premier. Afin de permettre l'accumulation capitaliste, le second est amené à se transformer (Harvey, 2003, p. 109, 119, 123-128, 158-167). Nombre de propositions sont donc développées déductivement, mais aussi par adaptations conceptuelles et théoriques. Or, les logiques d'accumulation capitaliste ne sont pas remises en cause puisqu'elles correspondent à l'ontologie des phénomènes capitalistes. Et là, justement, nous retrouvons l'aspect structuraliste de la théorie, où il n'y a qu'une seule structure fondamentale opérant derrière l'apparence des phénomènes. La manifestation, par la théorie, des réalités de la pratique est ainsi à nuancer. Mais afin de poursuivre notre discussion sur le structuralisme de Harvey, penchons-nous vers les essais sur la ville de Paris. Cette fois, examinons plutôt le présupposé épistémologique de la dialectique, selon lequel l'essence des phénomènes se manifesterait naturellement à l'observateur.

### 3.2 L'indécélable immanence de l'ontologie dialectique et la Commune de Paris

Entre l'illusion idéologique du monde et la manifestation naturelle de la réalité à l'observateur, il est difficile de valider la justesse de l'ontologie et de l'épistémologie

dialectique. Dans ses essais sur le Paris du Second Empire (Harvey, 1985b; 1989a; 2003), c'est pourtant à une certaine « vérification » de l'épistémologie dialectique que Harvey nous convie : la prévalence de la dialectique matérialiste s'afficherait d'elle-même à l'observateur attentif (Harvey, 2003, p. 19).

Évidemment, que la réalité de l'espace urbain soit nécessairement résumée dans une ontologie marxiste et dialectique est déjà discutable (Duncan et Ley, 1982; Feagin, 1987; Johnston, 2001; Doel, 2006; Wright, 2006). La capacité de la dialectique à élucider les phénomènes capitalistes rencontre l'une de ses limites. Intéressée principalement par la domination économique, plus nous nous en éloignons, moins sa justesse semble acquise. Sharon Zukin fait remarquer :

« If I have a complaint about Harvey's essay, it is that there is too much material for such a short work to hold. The use of social history, moreover, raises methodological questions: How much should we know about social class formation to understand a city? To what degree does the sense of community reflect social class, and to what degree is it fostered by geographical territory? Are urban social movements – as fragmented by skill, wage and spatial divisions as Harvey shows they are, and as entranced as men and women are by spectacular shopping, entertainment and mega-events – necessarily revolutionary? But Harvey's goal is to create a detailed, in-depth panorama of a city at the crux of 'capitalist modernity' » (Zukin, 2006, p. 109).

Ce fait est d'autant plus intéressant que l'auteur souhaite offrir un portrait de Paris à la Walter Benjamin, un collage de discussions sur des thèmes variés sans élaboration théorique de quelque composante structurante que ce soit. De ce portrait, une organisation dialectique et marxiste surgirait presque d'elle-même à l'observateur. Voici un passage où Harvey exprime cette dynamique inhérente aux phénomènes (nous avons souligné deux passages pertinents) :

« The problem for the reader of Benjamin is how to understand the fragments in relation to the totality of Paris. Some, of course, would want to say it just doesn't fit together and it is best to leave it at that; to superimpose thematics (be it Benjamin's arcades or my own concern for the circulation and accumulation of capital and the pervasiveness of class relations) is to do such violence to experience that it is to be resisted at all costs. *I have much more faith in the inherent relations between processes and things than to be satisfied with that. I also have a much deeper belief in our capacities to represent and communicate what those connections and relations are about.* But I also recognize, as any theorist must, the necessary violence that comes with abstraction, and that it is always dangerous to interpret complex relations as simple causal chains or, worse still, as determined by some mechanistic process. *Resort to a dialectical and relational mode of historical-geographical inquiry should help avoid such traps* » (Harvey, 2003, p. 19).

On constate ici l'ambivalence entre la dialectique comme relation inhérente aux phénomènes et comme mode d'investigation (rappelant davantage le schème d'intelligibilité dialectique ou certaines formalisations théoriques marxistes). Ceci nous confronte à nouveau à ce fait que la traduction des faits d'observation en une théorie dialectique est peu discutée par Harvey : elle est censée aller de soi. Par ailleurs, l'auteur souligne certains dangers impliqués dans l'application d'un modèle abstrait, et pourtant, la proposition d'un ordre dialectique inhérent aux phénomènes semble effectivement plaquée sur les données recensées. Postuler une dialectique inhérente aux processus avec des concepts qui nous y ramènent ne change rien à cette aporie.

Certes, quant à l'*importance* des institutions capitalistes montantes dans ce contexte, les données historiographiques de Harvey sont justes (Pilbeam, 2006). De 1848 à 1852, le marché immobilier parisien est moribond, le coût des loyers a chuté de moitié et le taux de non-occupation correspond au sixième des logements dans les quartiers bourgeois. Le Second Empire va changer l'usage de l'immobilier en une

valeur financière<sup>10</sup>, ce qui a encouragé la montée d'une classe bourgeoise « de propriétaires » dans la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle. Le cas illustre sans ambages la mutation de nombreux espaces à valeur d'usage (lieux où dominent des normes traditionnelles et culturelles locales) en espaces à valeur d'échange (lieux compris comme objets d'échanges dans un système uniformisé de valeurs marchandes).

L'urbanisme y trouve également une explication cohérente au sein du cadre ontologique choisi. La planification urbaine de Haussmann s'arrime aux besoins de circulation du capital : infrastructures publiques, routes, voies ferroviaires, hôtels, parcs, habitations et réorganisation politique de la ville en 20 arrondissements. Selon Harvey, ces modifications du tissu urbain facilitent en dernière instance la circulation des gens et des biens. Elles réconcilient également l'accumulation capitaliste avec la distribution des richesses. L'impact de l'infrastructure capitaliste sur l'urbanisme est tout aussi indéniable (Pilbeam, 2006; Zukin, 2006).

Mais enfin, au-delà de cette importance de la donnée économique, comment, précisément, l'ontologie marxiste se manifeste-t-elle, d'inhérente aux données jusqu'à l'observateur? L'auteur aborde à peine cette question, outre l'énonciation de certains principes généraux; par exemple que le cadre marxiste permet de réunir dans une théorie, méthodologie, philosophie et position politique (Harvey, 1973, p. 19). Conséquemment, les détails précis de cette manifestation de l'ontologie du social dans l'épistémologie dialectique demeurent en suspens à travers l'œuvre de Harvey.

10 L'immobilier devient une économie spéculative. À partir d'une composition à 50 % de propriétaires artisans et de petits magasins auxquels s'ajoute 33 % d'espaces des professions libérales et autres commerces en 1840, on passe à une situation où les artisans possèdent 13.6 %, les professions libérales 8.1 % et la classe de la bourgeoisie « propriétaire » détient 50 % des propriétés.

Ce que les essais sur Paris (Harvey, 1985b, 1989a, 2003) exacerbent, c'est la partialité de l'ontologie dialectique et de son épistémologie. L'ontologie marxiste laisse de côté nombre d'éléments décisifs alors qu'elle prétend exprimer toutes les particularités de la pratique. Nombre de raisons du réinvestissement dans la forme urbaine concernaient des facteurs politiques immédiats; ne pas déplaire à la haute bourgeoisie, ne pas marginaliser la petite classe moyenne, ni pousser les classes ouvrières à la révolte (Harvey, 2003, p. 93-95). On peut très bien concevoir ces aspects comme extérieurs aux balises strictes de la circulation du capital et des dynamiques de lutte de classes. Nous pensons en outre que l'adoption d'une ontologie du social permet à Harvey de se dispenser de préciser les limites de la justesse explicative du cadre marxiste face à d'autres modes explicatifs (Pilbeam, 2006; Zukin, 2006). Bref, nous le voyons bien, cet objectif de manifester les réalités de la pratique est toujours maintenu dans un compromis avec cet autre objectif d'offrir une théorie générale qui évite le relativisme constructiviste, et qui élucide les dynamiques capitalistes essentielles. À ce moment, le premier objectif se trouve marginalisé.

« The material practices from which our concepts of space and time flow are as varied as the range of individual and collective experiences. The challenge is to put some overall interpretative frame around them that will bridge the gap between cultural change and dynamics of political economy » (Harvey, 1989b, p. 211).

En outre, maintes nuances sont évacuées dans l'identification de la ville comme théâtre essentiel des luttes politiques. Certes, pour l'auteur l'urbain est ce lieu où se réunissent les surplus capitalistes et les dépossédés de travail, de ressources, de moyens pour vivre (Harvey, 1973, p. 203-204; 1985a, p. 36-37; 2007a, p. 2-3; 2012, p. 5-7). Mais, que l'apparition de crises politiques se matérialise *spécialement* dans



les villes apparaît sous forme de généralisation *a priori*. Nous pensons que c'est l'une de ces raisons qui rend la compréhension de mouvements politiques non urbains plus difficile. Dans *Consciousness and the Urban Experience*, l'auteur souligne que la révolte rurale était présente et bien constituée en France au 19<sup>e</sup> siècle. Est-ce que la présence de plusieurs révoltes célèbres en milieu urbain suffit à fonder la centralité ontologique de la ville dans la reproduction du capitalisme?

« The history of urban-based class struggles is stunning. The successive revolutionary movements in Paris from 1789 through 1830 and 1848 to the Commune of 1871 constitute the most obvious nineteenth century example » (Harvey, 2012, p. 115).

Ces questionnements gravitent autour d'une question incontournable que posait Sharon Zukin (2006) : faut-il nécessairement rapporter tous les cas étudiés à une nature matérialiste et historiciste des phénomènes? Ne peuvent-ils pas correspondre à une ontologie différente? Et, puisque l'objectif avoué de l'auteur est de saisir l'être des pratiques sociales, ne serait-il pas pertinent que Harvey se permette de considérer ces autres ontologies?

Bref, les prétentions immanentistes de l'ontologie et de l'épistémologie dialectiques provoquent une ambivalence dans la saisie des réalités de la pratique. Évidemment, au sens puriste, l'ontologie dialectique ne manifeste pas toutes les réalités de la pratique. En revanche, elle saisit avec brio les dynamiques capitalistes essentielles. Mais pour ce faire, contrairement à ce que Harvey prétend, elle ne permet pas d'éviter un structuralisme.

### 3.3 Marxisme classique, lutte des classes et expérience individuelle contemporaine

Dans *Social Justice and the City*, Harvey avance que la nature de l'espace se manifeste dans l'expérience des individus. Dans cette section, nous voulons illustrer comment l'approche dialectique perpétue une imprécision quant aux aspects de la réalité sociale qu'elle doit saisir dans l'expérience individuelle. Tout spécialement, nous questionnons comment l'ontologie dialectique exige de maintenir une position épistémique décisive en ce qui a trait au concept fondamental de classe sociale.

Un premier aspect essentiel pour discuter l'expérience individuelle nous ramène au rapport spéculaire unissant les phénomènes sociaux. La tâche du matérialisme historique est d'élucider les manières de voir, de penser et d'agir; ces facettes de l'expérience sont comprises comme produites dans les interrelations réciproques entre individualisme, classe, communauté, État et famille. Ces interrelations : « affect the paths and qualities of capitalist urbanization that in turn feed back to alter our conceptions and our actions » (Harvey, 1985b, p. 231). L'espace, tout comme l'expérience individuelle, demeure un miroir du processus de la ville capitaliste : « The ecology of the city and the personalities of its inhabitants are mirror images of each other » (Harvey, 2003, p. 43).

« Consequently, we can interpret the relationships within the totality according to the way in which they function to preserve and reproduce it. A further consequence is that each element (rather like Leibniz's monads) reflects within itself all of the characteristics of the totality because it is the locus of a set of relationships within that totality. Concepts such as labour power and surplus have to be treated, for example, as reflections of all social relationships occurring within a given mode of production » (Harvey, 1973, p. 289).

« It is depressing to think that all of this was written in 1872, for Engels's description applies directly to contemporary urban processes in much of Asia (Delhi, Seoul, Mumbai) as well as to the contemporary gentrification of, say, Harlem and Brooklyn in New York. A process of displacement and dispossession, in short, also lies at the core of the urban process under capitalism. This is the mirror image of capital absorption through urban redevelopment » (Harvey, 2012, p. 18).

Le retour de la théorie vers l'individu est particulièrement poussé dans les textes traitant du corps individuel et de la globalisation (Harvey, 2000, chapitre 6), des consciences individuelles dans le développement géographique capitaliste (Harvey, 1985a, chapitre 5; 1989c, chapitre 8) ou encore de la « compression de l'espace-temps » sous le postmodernisme (Harvey, 1989b, chapitre 17). Autant de textes où l'on constate l'effet de ce rapport spéculaire. Quant au corps et au soi, on peut lire : « Si le corps intériorise toute chose, alors l'inverse est tout aussi vrai, donc il est entendu que le corps est la mesure de toute chose » (Harvey, 2000, p. 99). Le soi, à l'image du processus général de la société, reproduit, ou non, des représentations et des pratiques diverses.

Toutefois, l'usage du corps est en quelque sorte périphérique à l'explication structuro-marxiste essentielle. La centralité des classes sociales pour discuter des expériences individuelles en est symptomatique. Manifestement, Harvey ne transforme pas de façon dialectique les fondements métaphysiques de son ontologie. Or, si la réalité sociale n'est plus expérimentée ni organisée comme société de classe, l'ontologie marxiste ne devrait-elle pas nécessairement nous le montrer à travers les expériences individuelles? Sur ce point, on remarque que Harvey maintient le même noyau ontologique essentiel au marxisme et développe d'autres concepts qui lui

permettent de saisir les nouvelles réalités du capital, mais sans leur donner une place déterminante dans l'ontologie du social.

Enjeux criant du marxisme, pour plusieurs les classes sociales n'auraient plus d'effets structurants sur les phénomènes contemporains (Dubet, 2003; Boltanski et Chiapello, 1999; Castel, 2009; Poulantzas, 1974; Baudrillard, 1970). Nous pouvons définir les classes sociales à la fois comme un ensemble objectif, un être du social (une ontologie), et un mode de définition de la vie sociale (Dubet, 2003). On définit les rapports de classes par un conflit structurant autour de l'appropriation du mode de production (*cf. supra*, p. 58-59). Conséquemment, une société marquée par un rapport de classe s'expérimente comme telle par les individus. Or, pour plusieurs, avec les transformations post-industrielles nous ne serions plus dans une société de classe (Dubet, 2003, p. 72).

Dans son ouvrage *La montée des incertitudes* (2009), Robert Castel penche en ce sens en soulignant les mutations récentes du salariat. Alors qu'au sein des pays de l'OCDE, la société salariale des Trente Glorieuses était marquée par une généralisation du salariat et des conditions de vie de classe moyenne, la période récente est tout autre. Des années 1970 à aujourd'hui, on note plutôt la décollectivisation des milieux de travail, la défaite des syndicats, l'exode du travail manufacturier et ouvrier, la montée du chômage et l'individualisation des parcours de vie (Castel, 2009, p. 361-368). C'est sans noter l'impact de la société de consommation qui défait la validité des appartenances de classe pour les remplacer par des attributs personnels produits de manière industrielle (Baudrillard, 1970, p. 133-139). Nouveau fascisme dira Pasolini, incitant les individus à ne donner de la valeur à la vie qu'à travers les biens de

consommation (Pasolini, 1976, p. 50). Il n'y aurait plus de classe prolétaire, seulement des individus.

Voilà beaucoup d'éléments secouant la notion de classe. Malgré tout, Harvey maintient les paramètres essentiels du cadre marxiste. En revanche il développe d'autres concepts plus adaptés aux transformations récentes. Dans *Spaces of Hope*, l'auteur avance le concept de « positionnalité » des individus par rapport aux réseaux de circulation du capital et aux « styles de vie » (Harvey, 1989b, p. 141-172, 174-184). Comme dans n'importe quelle autre production capitaliste, les styles de vie sont eux aussi soumis à une contradiction dialectique : en tant qu'appels à la différenciation interpersonnelle et dispositifs de contrôle entre les mains de la classe dominante. Nous ne contestons pas la justesse de ces propositions de manière générale. Nous nous demandons plutôt si l'approche de Harvey devrait remettre en cause certains aspects de la structure marxiste afin d'améliorer son appréhension des réalités sociales.

Car après tout, la théorie de Harvey doit satisfaire une haute exigence, étant une théorie de l'être « relationnel » des choses. Hormis les transformations post-industrielles, on rappelle qu'historiquement aucune société ne s'est structurée dans une lutte de classes aussi unitaire que ce que propose le marxisme classique (Kurz, 2005). Devant de tels constats, le projet néo-marxiste de Laclau et Mouffe (1985) par exemple postule l'impossibilité d'adopter le concept marxiste de classe sociale. Ou encore, une approche comme celle de Bourdieu dans *La Distinction* (1979) présente l'intérêt notable de rompre avec la structuration strictement économique des groupes sociaux et instaure une analyse des luttes symboliques internes aux divers champs sociaux.

Malgré tout, même en ce qui concerne les perceptions individuelles de l'espace, Harvey demeure dans les balises structurales marxistes: « I regard the channels through which surplus value circulates as the arteries through which course all the relationships and interactions which define the totality of society » (Harvey 1973, p. 312) ou encore « We owe the idea that command over space is a fundamental and all-pervasive source of social power in everyday life to the persistent voice of Henri Lefebvre » (Harvey, 1989b, p. 226).

Ces observations relatives à l'extension du structuralisme marxiste jusqu'aux réalités individuelles de l'espace révèlent tout spécialement les limites qu'imposent les présupposés dialectiques. Mais revenons maintenant à une dernière thématique de ce chapitre autour. Cette ontologie dialectique, aussi englobante soit-elle, engendre l'inconsidération d'ontologies alternatives. Cet élément paraît significatif pour cette philosophie de l'espace urbain.

#### 3.4 L'espace urbain à la fin de la philosophie

Alors que Harvey prétend adopter une philosophie de l'espace urbain chez Marx et Engels, en fait cette philosophie n'en est pas une de manière tout à fait décidée. En témoigne l'équivoque des interprétations à cet effet, entre une fin de la philosophie (dans *L'Idéologie allemande*), une réalisation de la philosophie dans la pratique sociale (les *Thèses sur Feuerbach* tout spécialement) et un domaine limité de connaissance (la philosophie reçoit un domaine de connaissance au même titre que d'autres sciences - Balibar, 2001). La première acception mérite d'être notée :

La conception marxiste de l'histoire met fin à la philosophie dans le domaine de l'histoire, tout comme la conception dialectique de la nature rend aussi inutile qu'impossible toute philosophie de la nature [...] Il ne reste plus dès lors à la philosophie chassée de la nature et de l'histoire, que le domaine de la pensée pure... la doctrine des lois du processus même de la pensée, c'est-à-dire la logique et la dialectique (Engels, cité dans Balibar et Macherey, 2014).

À notre avis, l'acception retenue par Harvey est effectivement sous le signe d'une « fin de la philosophie ». D'abord, c'est une philosophie qui se réalise dans l'action pratique; étant une action, elle perd de son caractère philosophique. De plus, puisqu'elle est inscrite dans la réalité des phénomènes eux-mêmes, il n'y a plus à philosopher, mais plutôt à trouver la philosophie derrière l'apparence des phénomènes. Par ailleurs, la philosophie choisie devient la seule méthode d'investigation valide. C'est seulement en demeurant dans ses balises sanctionnées qu'il y a spéculation. Conséquence culminante de cette doctrine immanente, les autres philosophies de l'espace doivent laisser place à la seule philosophie valable.

Pourtant, plusieurs autres ontologies existent qui manifestent des aspects importants du vécu de l'espace, les théories poststructuralistes, féministes et bien d'autres qui s'apparentent à la théorie critique<sup>11</sup>. L'ontologie de Harvey n'est pas tant une théorie de ce qui existe. C'est une ontologie partielle et exclusive qui ne voit dans les autres théories que des descriptions « moins réelles » que les siennes. À notre avis, une ontologie ne peut être exclusive; en se considérant comme seule et unique ontologie adéquate, c'est elle qui devient irréaliste.

11 Pour n'en nommer que quelques-unes, nous pensons à *L'État d'exception* de Giorgio Agamben (2008), *Gouvernance : le management totalitaire* d'Alain Deneault (2013), *La montée des incertitudes* de Robert Castel (2009), *Trouble dans le genre* de Judith Butler (1990) ou *La globalisation de la surveillance* d'Armand Mattelard (2007).

Nous admettons ici de sérieuses limites à la philosophie de l'espace qui devient plutôt une « fin » de la philosophie. Voulant retrouver le naturel des phénomènes, on retrouve le langage naturalisé dans l'objet. Par ailleurs, ce naturel, aussi « relationnel » soit-il, doit se fonder sur des éléments relativement figés pour permettre une théorie générale de l'être urbain. Ceci rapproche paradoxalement la théorie marxiste des inspirations positivistes de *Explanation in Geography*. Voulant étudier les réalités de la pratique à partir de son principe immanent (un être du social), l'ontologie matérialiste glisse pratiquement vers un déterminisme scientifique. Seulement, plutôt que d'établir des lois par un protocole d'analyse « artificiel », l'auteur le fait par un protocole « naturel ».

## Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons tenté d'évaluer la position ontologique de la théorie l'espace quant à son projet de manifester les réalités de la pratique. Nous avons argumenté que les présupposés de l'ontologie et de l'épistémologie dialectiques sont les entraves les plus sérieuses à ce projet. Nous avons soutenu qu'ils confinent l'approche dialectique à un structuro-marxisme impropre au projet de l'auteur.

D'abord, Harvey n'offre pas une théorisation « par le bas » tel que le propose Anne Clerval (2011). D'une part, l'auteur empêche toute considération sur la construction sociale de l'espace par les individus en adoptant une philosophie naturalisée dans les phénomènes observés. Celle-ci est d'ailleurs problématique. Harvey se trouve face à l'incapacité de démontrer de façon convaincante la prédominance d'une dialectique marxiste classique derrière l'apparence des phénomènes. Cette situation est



symptomatique des présupposés de l'ontologie et de l'épistémologie dialectique qui impliquent une impossibilité épistémologique intrinsèque : « How, it might be asked, can categories capture significant aspects of reality and thus be epistemologically materialist and yet simultaneously be in question epistemologically » (Castree, 1996, p. 357)? D'après nos discussions, cette impossibilité pousse l'auteur à revenir incessamment à la saisie d'une nature du social, celle de l'ontologie matérialiste, adoptée comme un structuro-marxisme (Harvey, 1973, p. 17).

Maintenant que nous avons élucidé l'impact de ces deux présupposés dialectiques, cheminons vers les aspects métathéorique et fondationnel du projet explicatif. Nous y retrouvons les espaces absolus, relatifs et relationnels, concernant l'objectif d'un dialogue continu entre cadre théorique et cas étudiés.

## CHAPITRE IV

### ENTRE MÉTATHÉORIE, CRITIQUE ET EXPLICATION : ÉLUCIDER LA RÉALITÉ DES CAS CONCRETS

« The broader problem, however, is to bring the theory into contact with experience (political and practical) in a diversity of ways and circumstances » (Harvey, 1989c, p. 14).

« Of course, Harvey's writings acknowledge that Marxism has its limits, but their overall effect has been to underplay these, eschewing the messy in favor of the elegant and systematic; the totality over the partial or contingent. [...] it would be illuminating and useful if Harvey were more adventurous in the ways he worked through the Marxian methodology of theorizing *up* from the abstract to the concrete (Marx 1973a), tangling along the way with the work that people like me do with his theories. Theory construction is not a one-way street » (Katz, 2006, p. 235).

#### Introduction

Dans ce chapitre nous nous penchons sur la métathéorie de l'espace de Harvey et son objectif de dialogue constant avec les situations concrètes. Cet objectif est d'autant plus intrigant que Harvey mentionne explicitement ne pas adhérer à une distinction entre théorie et propositions particulières : « I deny that we have a choice between particularity or universality in our mode of thinking and argumentation. Within a relational dialectics one is always internalized and implicated in the other » (Harvey, 2000, p. 16). Nous tentons d'élucider comment l'élaboration d'un langage

fondationnel en géographie, marxiste cette fois, n'est pas le principal obstacle à cet objectif de la métathéorie. L'approche critique, se transformant en raisonnement par extension, est beaucoup plus décisive. Nous postulons qu'elle engendre une faillite du processus dialectique tant souhaité entre données de cas particuliers et théorie.

Nous discutons d'abord du sens de la métathéorie critique, où les notions d'espace absolu, relatif et relationnel occupent une place essentielle. Ensuite, nous nous penchons sur la propension de la théorie à expliquer, essentiellement, tout phénomène social. Nous illustrons comment l'approche critique contribue à évacuer le raisonnement dialectique en faveur d'un raisonnement par extension qui nuit au dialogue entre théories et cas concrets, nuit à la fondation d'une métathéorie qui serait la condition de possibilité de toute théorie de l'espace et, finalement, nuit à la critique du capitalisme.

#### 4.1 La métathéorie marxiste : un langage fondationnel pour toute théorie de l'espace

« I turned to the Marxian meta-theory in the early 1970s in part because I found (and still find) it the most powerful of all explanatory schemas available. It had the potentiality – largely unrealized in actual work – to get at matters as diverse as built environment formation and architectural design, street culture and micro-politics, urban economy and politics as well as the role of urbanization in a the rich and complex historical geography of capitalism » (Harvey, 1989c, p. 3).

La métathéorie constitue une condition de possibilité au développement d'un large ensemble de théories particulières. Par exemple, dans *Cosmopolitanism and the*

*Geographies of Freedom* (2009, p. 30-35), Harvey évalue comment l'éthique et le cosmopolitisme de Kant sont des conditions de possibilités à toute forme de connaissance pratique du monde, d'où leur aspect « métathéorique ». C'est ce même aspect que nous retenons ici pour qualifier la métathéorie marxiste de Harvey, c'est-à-dire un discours relevant les principes fondamentaux à un champ de connaissance. En ce sens, on peut placer la métathéorie en amont des théories particulières sur le continuum épistémique de Holton.

Bref, afin de considérer la métathéorie, il faut d'abord souligner la transformation à travers l'œuvre de Harvey d'une de ses composantes, l'approche critique. Celle-ci passe d'une explication elucidant et révélant les rouages dialectiques du social, de *Social Justice and the City* (1973) à *The Condition of Postmodernity* (1989b), à une posture critique sans explication détaillée des mécanismes capitalistes, dans les ouvrages des années 1990 et 2000 (Castree, 2006). Cette transformation se résume à un passage de la formation de théories explicatives et rigoureuses à des propositions plus philosophiques et spéculatives.

Or, la théorie demeure critique malgré tout. Elle forme nécessairement un jugement politique sur les phénomènes et une action se voulant normative (proposant une autre norme que celles instituées par le capitalisme). En outre, la théorie retient toujours une dimension évaluative et une dimension explicative (Castree, 2006). Suivant Castree (1996, 2006), on peut penser qu'en adoptant une théorie critique discernant en premier lieu certaines formations sociohistoriques datant du 19<sup>e</sup> siècle, Harvey a dû délaisser une vision trop déterministe du marxisme qui ne collait plus au déroulement historique actuel. Il se peut que la transformation de l'approche critique vienne de là.

Ce qui demeure en définitive dans ces deux acceptions de l'approche critique, c'est le besoin d'établir un langage fondationnel en géographie (Doel, 2006, p. 58-59). Ces bases fondationnelles constitueraient un cadre épistémique nécessaire pour l'action sociale transformatrice et pour l'explication de tout phénomène social. Harvey trouve ces composantes fondationnelles au sein du marxisme. Ici, nous admettons que les notions de langage fondationnel et de métathéorie sont très voisines chez l'auteur. Les deux constituent des conditions de possibilités à la construction de théories de l'espace.

Bref, Harvey adopte *une* métathéorie marxiste qui implique pour lui l'adoption d'un langage fondationnel marxiste. Déjà, cela peut sembler fort étonnant considérant l'éclectisme des orientations marxistes au 20<sup>e</sup> siècle (Kurz, 2002). Or même en demeurant près de l'œuvre de Marx comme le fait Harvey, il est difficile de concevoir où se situe cette méthode unifiée (Balibar, 2001). En outre, le contexte théorique se complique s'il « faut d'abord être "marxiste" contre Marx, faire de la dénégation de l'idéologie chez Marx le premier objet de sa critique » (*Ibid.*, p. 116).

Enfin, c'est en suivant certains textes et orientations de Marx que l'auteur adopte une métathéorie. Harvey est un marxiste classique, basant principalement sa théorie sur *Le Capital* et *l'Introduction générale à la critique de l'économie politique*. Par classique, nous entendons qu'il conçoit l'histoire et la société comme des totalités intelligibles mues par des lois historiques (Laclau et Mouffe, 1985, p. 18-29). Il adopte également l'idée d'une direction nécessaire de l'histoire. C'est dans cette lecture orthodoxe qu'il trouve *une* méthode, *une* métathéorie. Harvey étant un lecteur redoutable de Marx, il reconnaît bien sûr les contradictions inhérentes au cadre

marxiste. Toutefois, le besoin d'un langage fondationnel fait aussi en sorte que ses contradictions sont atténuées sous cette métathéorie unifiée.

Ainsi, le concept d'espace s'insère dans une métathéorie dont le but premier est de révéler la réalité de la pratique sociale de manière précise et rigoureuse (Harvey, 2006, p. 131). Cet objectif explicatif prend la forme d'un processus épistémique « continu » entre l'empirie et la formalisation théorique :

« Any theory of uneven geographical development must be simple enough to aid comprehension and complex enough to embrace the nuances and particularities that call for interpretation » (*Ibid.*, p. 75).

« The theory building does not, however, take place in abstraction but entails a continuous dialogue between experience, action, concept formation, and dialectical theorizing » (Harvey, 1985a, p. xiv).

La critique, le langage fondationnel et le dialogue constant avec la pratique sont donc réunis en un même cadre métathéorique. Nous revenons maintenant aux concepts d'espace absolu, relatif et relationnel qui, déjà abordés dans le cadre scientifique de Harvey (*cf. supra*, p. 27-28), sont maintenant compris comme produits dans l'expérience que font les individus de la ville.

#### 4.2 Absolu, relatif et relationnel : quelques usages explicatifs de l'espace

Cette triade est inspirée de penseurs ayant marqué l'histoire du concept d'espace. Elle est comprise par Harvey suivant une lecture particulière des révolutions scientifiques

chez Thomas Kuhn (1973, p. 92-94). Pour Harvey, la révolution de la pensée scientifique s'accompagne de la révolution des institutions sociales dominantes, sans nécessairement effacer complètement les formes de pensée précédentes (Harvey, 1973, p. 120-128). Tout comme l'*espace créé* (l'espace produit par le capitalisme) ne supplante jamais entièrement l'*espace effectif* (l'espace engendré par l'expérience interindividuelle au sein d'une communauté)<sup>12</sup>, chaque révolution n'anéantit pas inéluctablement les formes de pensée précédentes. Par exemple, sont associés au premier terme de l'espace absolu, Descartes, Newton et Kant, au second de l'espace relatif, Einstein et Gauss, et au troisième, l'espace relationnel, Whitehead et Leibniz. Et donc, les trois notions d'espace coexistent, souvent en simultanéité, dans la reproduction capitaliste du social. Ces dimensions contribuent à reproduire les structures sociales dominantes dans le processus dialectique de l'histoire. Rappelons brièvement ces acceptions ici, auxquelles nous ajoutons quelques exemples plus bas. Commençons par la notion d'espace absolu :

« This is the space of Newton and Descartes. Space is understood as a preexisting, immovable, continuous, unchanging framework (most easily visualized as a grid) within which distinctive objects can be clearly identified, and events and processes accurately described » (Harvey, 2009, p. 134).

Sous le capitalisme, l'espace absolu est conçu par Harvey comme un espace fixe et matériel. C'est celui de la propriété privée, des frontières politiques et administratives (Harvey, 1973, p. 13, 158, 193). L'espace relatif est quant à lui un espace de processus et de mouvement : « Space cannot be understood separately from time. History and geography cannot be separated » (*Ibid.*, p. 135). C'est celui des géométries multiples et simultanées qui caractérisent les phénomènes et des écarts

12 Termes inspirés d'Henri Lefebvre (Harvey, 1973, p. 309).

entre les diverses localisations de l'espace absolu. L'espace relationnel, quant à lui, doit être compris au sein du processus même où il s'inscrit. Les influences externes s'internalisent dans l'espace lui-même (Harvey, 1973, p. 286-296).

Cette dernière acception peut sembler insondable, alors qu'elle est seulement d'une perspective radicalement différente des deux premières. Dans l'espace absolu et relatif, des objets et processus existent *dans* l'espace et le temps : tel objet est compris comme composante singulière des phénomènes ou comme élément isolé, mais relatif à d'autres. Dans l'espace relationnel, les objets du monde ne sont pas des entités « finies », ils n'existent pas de manière isolée, car ils internalisent et externalisent continûment leurs rapports aux autres objets et processus :

« in this relational view, matter and process do not exist in space-time or even affect it (as in the case of relative space-time). Space and time are internalized within matter and process. [...] An event, process, or thing cannot be understood by appeal to what exists only at one point. It (the event, process or thing) crystallizes out of a field of flows into what Whitehead calls either "an event" or "a permanence". But in doing so "it internalizes everything going on around it within that field of flows, in past, present, and even future" » (Harvey, 2009, p. 137).

Maintenant, quelles balises théoriques ou méthodologiques permettent de saisir la présence d'un type d'espace au sein des phénomènes sociaux? C'est la nature dialectique de l'espace dans le processus historique qui nous en donne la réponse. L'espace absolu par exemple est accaparé par les institutions capitalistes comme instrument de domination. Il correspond incidemment aux frontières économiques, géographiques et politiques. Ces trois types d'espace sont différenciellement sédimentés dans les réalités sociales en fonction de leur rôle dans la reproduction du



capitalisme. Ils sont aussi simultanés : dans l'étude de milieux bancaires, les employés seraient dans un espace essentiel à la reproduction du capitalisme (espace absolu), lequel espace est toujours mis en rapport avec l'ensemble des autres espaces et processus de la ville (espace relatif). Finalement, l'espace du milieu bancaire internalise et externalise ses propres particularités et celles des divers processus de la société (espace relationnel). Par exemple, l'accumulation financière de l'institution s'internalise dans l'ensemble de pratiques des employés qui elles-mêmes s'externalisent dans le lieu immédiat, mais aussi, de façon moins immédiate, dans une variété d'autres lieux.

Bref, ces termes constituent un nouveau vocabulaire à apposer sur les phénomènes. Pourtant, ces concepts sont relégués à un statut « descriptif » dans la théorie marxiste. Car dans l'analyse de cas concrets, ce n'est pas à partir de ces concepts que l'on développe une explication. Comme nous le disions précédemment, le cadre ontologique se ramène à certains concepts fondamentaux essentiels à l'explication marxiste, face auxquels l'espace apparaît périphérique. La logique explicative se trouve donc épistémologiquement dissociée de l'espace. La métathéorie renferme donc d'un côté un vocabulaire ayant une fonction descriptive (celui de l'espace) et de l'autre un vocabulaire essentiel à l'explication (les concepts marxistes). On peut se demander ce qu'il advient du dialogue constant avec les cas étudiés que la métathéorie prétend incarner. Par ailleurs, une ambition remarquable s'y ajoute. La métathéorie propose de former la condition *sine qua non* à tout traitement critique et explicatif de l'espace urbain.

#### 4.3.1 La métathéorie et la tendance réductionniste

Les formalisations métathéoriques récurrentes de l'auteur (1989c, p. 262; 2009, p. 45) sont un excellent terrain à approfondir à ce sujet. Dans *The Condition of Postmodernity*, Harvey (1989b, p. 221) propose une grille des pratiques spatiales à partir de *La production de l'espace* du sociologue marxiste Henri Lefebvre (1974). Trois catégories de l'espace sont adoptées soient celles des « 1. Pratiques spatiales matérielles » (l'expérientiel), des « 2. Représentations de l'espace matériel » (le perceptuel) et des « 3. Espaces de représentation » (l'imaginé).

Puisque Harvey considère qu'il est difficile de concevoir leur interaction dialectique, il y ajoute quatre autres dimensions sous l'inspiration de l'habitus bourdieusien : l'accessibilité et la distanciation, l'appropriation et l'usage de l'espace, la domination et le contrôle de l'espace, et finalement la production de l'espace. En un mot, il s'agit d'offrir une grille d'analyse cohérente avec la nature dialectique et reproductive de la société. Ainsi, les concepts orientent l'appréhension des réalités en fonction des axiomes marxistes. Des questions d'appropriation, d'aliénation et de domination de l'espace deviennent des composantes centrales que la théorie se propose de distinguer dans les expériences individuelles. Voici la grille d'analyse qui en résulte :

Table 3.1 A 'grid' of spatial practices

	<i>Accessibility and distanciation</i>	<i>Appropriation and use of space</i>	<i>Domination and control of space</i>	<i>Production of space</i>
Material spatial practices (experience)	flows of goods, money, people labour power, information, etc.; transport and communications systems; market and urban hierarchies; agglomeration	land uses and built environments; social spaces and other 'turf' designations; social networks of communication and mutual aid	private property in land; state and administrative divisions of space; exclusive communities and neighbourhoods; exclusionary zoning and other forms of social control (policing and surveillance)	production of physical infrastructures (transport and communications; built environments; land clearance, etc.); territorial organization of social infrastructures (formal and informal)
Representations of space (perception)	social, psychological and physical measures of distance; map-making; theories of the 'friction of distance' (principle of least effort, social physics, range of a good, central place and other forms of location theory)	personal space; mental maps of occupied space; spatial hierarchies; symbolic representation of spaces; spatial 'discourses'	forbidden spaces; 'territorial imperatives'; community; regional culture; nationalism; geopolitics; hierarchies	new systems of mapping, visual representation, communication, etc.; new artistic and architectural 'discourses'; semiotics
Spaces of representation (imagination)	attraction/repulsion; distance/desire; access/denial; transcendence 'medium is the message'.	familiarity; hearth and home; open places; places of popular spectacle (streets, squares, markets); iconography and graffiti; advertising	unfamiliarity; spaces of fear; property and possession; monumentality and constructed spaces of ritual; symbolic barriers and symbolic capital; construction of 'tradition'; spaces of repression	utopian plans; imaginary landscapes; science fiction ontologies and space; artists' sketches; mythologies of space and place; poetics of space spaces of desire

Figure 4.1 Une grille des pratiques spatiales. Source : Harvey, 1989b, p. 221.

Cette métathéorie, cette fondation qui serait propice à toute théorie de l'espace, offre un curieux effet de trompe-l'œil. Elle demeure toujours cantonnée à l'ordre structural marxiste alors qu'elle prétend saisir toute expérience de l'espace. Les résultats d'une telle grille sont plus limités qu'il n'y paraît. Les phénomènes ont déjà une position pré-indiquée dans ce tableau puisque les catégories présument certains contenus matériels, représentationnels et expérientiels, tous fonction de la théorie marxiste. D'après cette lecture de la grille, le champ d'investigations des cas concrets s'en trouverait significativement restreint. Ce problème serait négligeable si Harvey usait de cette métathéorie dans un dialogue avec des données d'observations diverses. En fait, l'auteur penche décidément du côté d'un rapport déductif de la grille d'analyse aux cas étudiés, ce qui conforte les bases structurales marxistes. Voici comment Harvey lit cette grille autour de l'exemple du travail ouvrier :

« What happens when I start to read across the matrix, instead? The materiality of use values and concrete labors in the factory is obvious enough when we examine the laborer's social practices and sensory experiences in absolute space and time. But how should this be represented and conceived? Physical descriptions are easy to produce, but the social relations (themselves not directly visible or measurable) under which the work is performed are critical also. Within capitalism the wage laborer can be conceptualized (second column) as a producer of surplus value for the capitalist, and this can be represented as a relation of exploitation. This implies that the labor process is lived (third column) as alienation. Alienated subjects are likely to be, the argument goes, revolutionary subjects. Under different social relations – for example, those of socialism or anarchism – work could be lived as creative satisfaction and conceptualized as self realization through collective endeavors. It may not even have to change materially in order to be reconceptualized and lived in a quite different way » (Harvey, 2009, p. 152).

L'incidence réductionniste de l'ontologie dialectique dans le raisonnement ne saurait être plus claire. Cette tension vers un réductionnisme est implicite au tableau, mais

d'un autre côté ce dernier tente de se faire à la fois heuristique tout en respectant les axiomes marxistes. Ainsi, il ne cherche pas à offrir une méthode de comparaison systématique, ce qui contreviendrait à la dimension processuelle de la dialectique. Il cherche plutôt à servir de point d'entrée pour des théories ultérieures sur l'espace (Harvey, 1989b, p. 222). Pour cette même raison, il ne peut assigner explicitement un contenu prédéfini à l'expérience de l'espace. Mais on ne peut que constater une ambivalence irrésolue quant au contenu de ses catégories spatiales entre un pôle structuraliste et un pôle heuristique.

« The grid of spatial practices can tell us nothing important by itself. To suppose so would be to accept the idea that there is some universal spatial language independent of social practices. Spatial practices derive their efficacy in social life only through the structure of social relations within which they come into play » (*Ibid.*, p. 222).

« While the Marxian theory of exploitation may be formally correct, therefore, it does not always necessarily translate into alienation and revolution. Much depends on how the labor process is conceptualized. [...] Again, it is the dialectical tension among the material, the conceived, and the lived that really matters. If we treat the tension in a mechanical way, then we are lost » (Harvey, 2009, p. 153).

L'objectif de construire un cadre d'analyse qui soit un langage fondationnel pour toute théorie de l'espace est tiraillé par des exigences paradoxales. D'un côté, il faut élaborer les concepts à même les contenus de la pratique sociale. Ainsi, il s'agirait d'éviter de faire de la métathéorie un système immuable et d'éviter d'assigner un contenu prédéfini aux différents espaces. D'un autre côté, l'auteur cherche à établir une métathéorie qui soit un langage fondationnel pour justement mieux manifester les réalités de la pratique. On élabore le cadre théorique et ses concepts par l'examen des

réalités de la pratique ou alors on fonde immédiatement un langage paradigmatique en adoptant le marxisme. Vraisemblablement, le besoin d'un langage fondationnel et d'une métathéorie nuit aux objectifs de l'épistémologie dialectique.

L'ontologie dialectique et aussi les autres présomptions du cadre marxiste fragilisent la proposition d'une métathéorie. En fait, la métathéorie serait véritablement heuristique si elle délaissait les présupposés métaphysiques marxistes qui s'y trouvent impliqués. Il faut convenir que la proposition métathéorique réussit à être très englobante, mais implique certaines limitations. Elle consacre notamment l'« appropriation » de l'espace, l'« accessibilité », la « domination » et la « production » de l'espace. Des cadres théoriques comme ceux de Schütz, de Berger et Luckmann ou encore de Foucault, proposant une perspective phénoménologique pour les premiers ou une généalogie de la normativité pour le second, se trouveraient nécessairement exclus de cette métathéorie, à moins que ces contributions occupent uniquement une seule case du tableau. Le potentiel heuristique est notable, mais il s'avère difficile d'éviter complètement le réductionnisme marxiste. Après tout l'ouvrage *The Condition of Postmodernity* a pour argument central la pertinence de la perspective marxiste dans l'analyse de la postmodernité. Maintenant, poursuivons notre discussion en y ajoutant une autre dimension essentielle au travail de Harvey, celle de l'approche critique dans la métathéorie.

#### 4.3.2 Critique et dialectique, ou critique non dialectique?

« The evolution of theory is seen as a gradual differentiation and restructuring of knowledge out of which can emerge a hierarchy of concepts which relate to each other in a particular way » (Harvey, 1973, p. 299).

Harvey suggère que l'analyse d'un cas spécifique permet de faire surgir une théorie générale, de remonter, par le cas lui-même, à la théorie générale. C'est la dialectique épistémologique avancée par l'auteur (*cf. supra*, p. 47-49). Nous argumentons ici que la relecture critique des phénomènes capitalistes se fait au détriment de la dialectique souhaitée.

Certes, après les discussions du début de ce chapitre, la prétention à une construction théorique presque inductiviste semble bien chancelante. Harvey y revient par exemple dans *Spaces of Global Capitalism*, mais demeure encore une fois peu bavard quant aux modalités de cette montée en généralité (Johnston, 2008). D'ailleurs, les cas étudiés sont peu nombreux et portent sur leurs aspects généraux : le renouveau des luttes anticapitalistes, le passage du fordisme au post-fordisme, le néolibéralisme, le nouveau cosmopolitisme. Nous faisons exception de l'essai sur Paris et de l'analyse du cas de Baltimore. Toutefois, ces derniers nous amènent bel et bien de la méthode dialectique aux données analysées plutôt que l'inverse. Tout semble donc concourir à ce que Harvey construise sa théorie en l'appuyant sur des cas, ou sur des éléments spécifiques, mais seulement de ceux qui confortent la métathéorie.

L'auteur avance que le raisonnement dialectique, en identifiant les contradictions de la pratique sociale, nous permet de les dépasser en une synthèse plus compréhensive que les théories préexistantes. Au contraire, nous observons non pas une synthèse dépassant les antinomies, mais plutôt une extension de la critique à d'autres territoires, même si effectivement Harvey travaille à rendre ces aspects sociaux contemporains cohérents avec l'approche marxiste. Signe de cette discutabile synthèse dialectique, le tableau précédent se réduit à des catégories ontologiques anciennes qui ne se trouvent pas dépassées en une nouvelle synthèse. Bien entendu, pour les éléments relatifs au

mode de production capitaliste, nous ne sommes pas surpris qu'ils demeurent présents à l'image du phénomène qu'ils désignent. Or, pour bien d'autres comme les espaces absolus, relatifs et relationnels ou les classes sociales, il est difficile de voir quelles nouvelles synthèses dialectiques elles constituent.

Si la relecture critique remplace le processus dialectique souhaité, il faut tout de même noter que l'ontologie dialectique permet déjà à Harvey d'accorder le cadre marxiste à nombre d'autres notions, celle du soi, de l'individu, de l'identité politique, du corps ou de l'espace (Harvey, 2000, p. 98). On constate cette centralité de l'approche critique dans un autre exemple de métathéorie. Elle nous est donnée dans *Cosmopolitanism and the Geographies of Freedom* et dans *Spaces of Global Capitalism*. Notons ici que nous intéressent prioritairement à l'approche marxiste de Harvey, nous avons délaissé l'autre matrice des espaces proposée dans *Spaces of Global Capitalism* (2006, p. 135). Cette dernière est fort similaire, mais minimise les catégories marxistes que l'on constate dans l'autre et se veut plus générale, nous éloignant notamment du rapport entre la conception kantienne de la géographie et la métathéorie qui occupe une place importante de *Cosmopolitanism and the Geographies of Freedom* (Harvey, 2009, chapitre 1, p.133-135). Bref, nous revenons donc à la conjonction de la métathéorie et du cadre marxiste qui nous intéresse plus spécialement ici.



	<b>Material Space (experienced space)</b>	<b>Representations of Space (conceptualized space)</b>	<b>Spaces of Representation (lived space)</b>
<b>Absolute Space</b>	useful commodities, concrete labor processes, notes and coins (local monies?), private property/state boundaries, fixed capital, factories, built environments, spaces of consumption, picket lines, occupied spaces (sit-ins); storming of the Bastille or Winter Palace ...	Use Values and Concrete Labors exploitation in the labor process (Marx) vs work as creative play (Fourier); maps of private property and class exclusions; mosaics of uneven geographical developments	alienation vs creative satisfaction; isolated individualism vs social solidarities; loyalties to place, class, identity, etc.; relative deprivation; injustice; lack of dignity; anger vs contentment
<b>Relative Space (Time)</b>	market exchange; trade; circulation and flows of commodities, energy, labor power, money, credit or capital, commuting and migrating; depreciation and degradation; information flows and agitation from outside	<b>Exchange Values (Value in Motion)</b> Accumulation schemas; commodity chains; models of migration and diasporas; input-output models; the crises of spatiotemporal 'fixes'; annihilation of space through time; circulation of capital through built environments; formation of the world market, networks; geopolitical relations and revolutionary strategies	money and commodity fetish (perpetual unfulfilled desire); anxiety/exhilaration at time-space compression; instability; insecurity; intensity of action and motion vs repose; "all that is solid melts into air..."
<b>Relational Space (Time)</b>	abstract labor processes; fictitious capital; resistances movements; sudden manifestations and expressiveruptions of political movements (anti-war, 68, Seattle...); "The revolutionary spirit strikes..."	<b>Money Values</b> Value as socially necessary labor time; as congealed human labor in relation to the world market; laws of value in motion and the social power of money (globalization); revolutionary hopes and fears; strategies for change.	<b>Values</b> capitalist hegemony ("there is no alternative?); proletarian consciousness; international solidarities; universal rights; utopian dreams; multitude; empathy with others; "another world is possible"

Figure 4.2 Matrice des spatialités intégrée à la théorie marxiste. Source : Harvey, 2006, p. 143.

D'abord, il est difficile de voir un dépassement d'antinomie conceptuelle dans l'exercice même de proposer cette matrice. Après tout, l'auteur appose simplement deux ensembles de concepts sur une même grille. Celle-ci multiplie les catégories plutôt que d'offrir une nouvelle synthèse dialectique. Le besoin d'un langage fondationnel apparaît plus déterminant que la dialectique dans cette proposition de matrice des espaces, mais remarquons également comment cette dernière porte les traces de l'approche critique, de par ses catégories mêmes.

Déjà, la systématisation des concepts proposée offre un sévère défi méthodologique. Les contenus associés aux catégories peuvent changer : en fonction de leur inscription changeante dans les circuits capitalistes, en fonction des perceptions que les individus ont des phénomènes et en fonction de la compréhension du chercheur. De plus, l'ontologie des phénomènes, déjà changeante, peut être caractérisée par plusieurs types d'espaces simultanément. Le tableau apparaît méthodologiquement ardu. Harvey se confronte encore une fois à la limite posée par ses présupposés dialectiques, adverses à une formalisation systématique.

L'approche théorique que Harvey suggère continue d'être hantée par le réductionnisme. En opposant des éléments éloignés de cette matrice afin de travailler des dépassements dialectiques (Harvey, 1989b, p. 219-225), nous nous retrouvons avec des oppositions marxistes assez convenues. Pour prendre des exemples immédiats du tableau, on pourrait opposer à l'environnement bâti de la ville (en haut à gauche, l'espace matériel de l'espace absolu) les solidarités internationales (en bas à droite, l'espace des représentations de l'espace relationnel). Au capital fictif (en bas à gauche, l'espace matériel de l'espace relationnel) on pourrait opposer l'individualisme et les solidarités sociales (en haut à droite, l'espace des

représentations de l'espace absolu). Certes, l'attribution d'une catégorie de l'espace en tant qu'insérée dans la reproduction du capitalisme peut être évaluée, approuvée ou remise en question. On constate que les termes utilisés pointent en ce sens, tels la valeur d'usage et le travail concret, la valeur d'échange et la valeur monétaire dans les représentations de l'espace (colonne centrale).

« Under the social relations of capitalism, for example, the spatial practices portrayed in the grid become imbued with class meanings. To put it this way is not, however, to argue that spatial practices are derivative of capitalism. They take on their meanings under specific social relations of class, gender, community, ethnicity, or race and get 'used up' or 'worked over' in the course of social action » (Harvey, 1989b, p. 222).

Manifestement, les composantes épistémologiques dominantes ici sont le besoin d'un langage fondationnel et l'élucidation des aspects de la domination capitaliste. Nous n'avancions pas que ce sont spécialement ces composantes qui empêchent la dialectique, car comme nous l'avons vu, l'immanence de la dialectique empêche elle-même la réussite de son projet. Toutefois, nous constatons qu'elles s'y ajoutent. Elles incitent Harvey à préférer, dans les faits, une métathéorie critique non dialectique.

L'étape intermédiaire souhaitée par l'auteur, celle du façonnement graduel des concepts et des propositions explicatives face aux cas étudiés, se trouve évacuée. De fait, la formalisation avancée étant généralisée *a priori*, elle dissimule une large part d'inconnu quant à la justesse de ses concepts et procédures explicatives. Cette incertitude se trouve perpétuée sous les auspices de l'approche critique. On note que dans plusieurs ouvrages dont *The Condition of Postmodernity* et *Cosmopolitanism and the Geographies of Freedom*, la métathéorie critique englobe presque tout. Harvey travaille à une proposition critique radicalement totalisante, à même de

manifester toutes les réalités de la pratique. Celle-ci encapsule également toute forme de pensée postmoderne : « what if the table as a whole itself constitutes a structural description of the totality of political – economic and cultural – ideological relations within capitalism? » (Harvey, 1989b, p. 339) ou encore « If there is a meta-theory with which to embrace all these gyrations of the postmodern thinking and cultural production, then why should we not deploy it? » (Harvey, 1989b, p. 337).

« The geographical theory I am here advocating permits a critical examination of how notions of space-time, place, and socio-ecological relations play out in all fields of endeavor. It explicates what happens, for example, to economic theory, to Nussbaum's cosmopolitanism, to communist internationalism, and to neoliberalism, as well as to abstract theories of bio-politics, feminism, and the various forms of identity politics, when the full force of geographical theory is explicitly applied to examine their hidden geographical presuppositions » (Harvey, 2009, p. 251).

Le besoin d'un langage fondationnel sous les auspices de cette métathéorie marxiste nous rappelle nos discussions de notre premier chapitre. Un peu comme la recherche d'un langage fondationnel scientiste dans *Explanation in Geography* rendait plus difficile l'exploration de l'approche inductive, le langage fondationnel marxiste entrave le dialogue continu avec la pratique. Conséquemment, alors que le principe explicatif marxiste s'étend *a priori* à toute réalité sociale, il perd sa justification. De plus, cette généralisation déductive de la théorie ne fait que multiplier les aspects du réel à décrire en préservant une seule et même explication des phénomènes.

Dans ce contexte, il est d'autant plus intéressant de consulter des langages moins chargés d'un point de vue métaphysique afin de constater ce que la métathéorie évacue dans l'investigation empirique. L'approche ethnographique est

particulièrement intéressante à cet effet, les ethnologues travaillant généralement avec un langage exclusivement destiné à illustrer comment les individus conçoivent leurs pratiques quotidiennes (Bonte et Izard, 1991).

#### 4.3.3 L'impensable généralité du particulier : données ethnographiques

En effet, maintes données ethnographiques (Herzfeld, 1993; Bourgois, 1995; Small et Newman, 2001) nous suggèrent beaucoup plus de modalités d'usages de l'espace que ce que la grille d'analyse et son arrière-plan marxiste permettent de saisir :

« Indeed, thanks to Jameson and Harvey, the term postmodern is now often equated with the late-capitalist or “post-fordist” historical period and its putatively hegemonic regime of flexible accumulation. While rendering contemporary cultural and political changes comprehensible within an essentialist, structural Marxist framework, these ways of reading the postmodern ignore a growing body of ethnographic studies which describe the ways that the everyday practices of ordinary people, their feelings and understandings of their conditions of existence, often modify those very conditions and thereby shape rather than merely reflect new modes of urban culture » (Smith, 1992, p. 493).

Comme nous en discutons plus haut (*cf. supra*, p. 86-87), si l'ontologie du capitalisme implique les cycles d'accumulation de capital, les réinvestissements périodiques dans l'espace et les dynamiques de classe, l'espace expérimenté par l'individu est presque relégué au stade d'épiphénomène.

Exemple notoire, les travailleurs (placés dans la seconde colonne du tableau) produisent une valeur accaparée par le capitaliste. Cette relation se représente comme

une situation d'exploitation (seconde colonne), et implique une expérience individuelle (troisième colonne) d'aliénation (Harvey, 2009, p. 152). Délaissons la définition « légale » de ce terme (Harvey, 2014, p. 196-197) et voyons son contenu expérientiel. L'aliénation comme « relation sociale », implique que la confiance ou la loyauté change d'une institution à une autre. Prise comme « état émotif passif », elle se traduit en mélancolie, impuissance, frustration face à la politique; comme « condition active », elle se traduit par une hostilité et une colère face à la dépossession subie (Harvey, 2014, p. 196-197). Cette conception de l'« aliénation » pose la question criante de savoir si les contextes vécus témoignent de cette oppression. Dans la négative, nous nous retrouvons devant un paradoxe où l'organisation capitaliste du travail devrait provoquer aliénation, mais où l'expérience individuelle de cette aliénation n'advient pas.

Certains phénomènes achoppent quelque peu. Tel que le mentionne l'auteur (Harvey, 2009, p. 154), que penser de ces espaces contemporains de travail excessif conçus comme glorification du travail et de la responsabilisation individuelle (Martuccelli, 2005; Ehrenberg, 2010)? Ces derniers peuvent être vécus de façon tout autre qu'une aliénation. Sur ce point, on peut déplorer que Harvey ne puisse accorder autant d'attention aux contextes particuliers qu'il n'en accorde aux structures capitalistes générales. Car nombre de données de terrain révèlent une situation plus complexe que ce que la métathéorie suggère. Hayot (2002), Wright (2006) et Zukin (2006) argumentent en ce sens.

Dans *In Search of Respect* (Bourgois, 1995), nous découvrons comment le sens de l'expérience de nombre d'individus à East Harlem n'est pas celle d'une aliénation. Pourtant, suivant la théorie de Harvey nous pourrions pourtant avancer le contraire

d'un point de vue juridique, économique et politique. En outre, il serait difficile de postuler une prééminence fondamentale à l'économie dans la domination subie par cette communauté. L'économie a une incidence, mais les politiques d'immigration et le racisme institutionnalisés apparaissent beaucoup plus importants dans l'expérience de l'espace. Faut-il donc faire taire ces éléments du contexte? Ils pourront apparaître dans le tableau, mais seront infléchis afin que les aspects relevant du capitalisme s'imposent; les trois « valeurs » de la colonne centrale du tableau notamment (*cf. supra*, p. 95).

Ces problématiques sont tout aussi présentes si nous allons vers des milieux emblématiques du capitalisme. Michael Herzfeld (1992) en discute finement dans son ethnographie de la bureaucratie moderne en Grèce. Comment, par exemple, le langage rationnel de la bureaucratie moderne peut-il être ramené à la nécessaire préséance des dynamiques économiques? Le sens de ces espaces de la bureaucratie, pensés comme lieux de ritualisation de rapports humains « indifférents » et de l'intemporalité de l'État moderne, n'a-t-il pas une réalité redevable tout spécialement de l'institution étatique? Cette même institution perpétue un quadrillage systématique des êtres sous les auspices d'une sécurité de masse (Foucault, 1975; Mattelard, 2007), autant d'aspects qui se retrouvent dans l'expérience de ces espaces.

C'est donc tout un champ d'expériences de l'espace qui se trouve enfoui derrière la généralisation *a priori* de la métathéorie de Harvey. Évidemment, la théorie marxiste empêche de saisir la perception des individus comme telle; ce n'est pas son projet. Bref, après ces discussions sur le rapport aux cas étudiés, nous devons noter un autre problème décisif de la métathéorie posé tout spécialement par l'approche critique. Comment la théorie générale de Harvey peut-elle entrer en dialogue avec d'autres

théories, alors même qu'elle répond à une exigence de *relecture* et de *reformulation* critiques?

#### 4.4 Le paradigme critique contre le dialogue entre théories

Effectivement, la relecture critique d'autres théories est à même de provoquer bien des doutes pour la fondation d'une métathéorie. À notre avis, l'approche critique telle que pratiquée par Harvey va par principe empêcher un dépassement dialectique d'autres cadres théoriques.

Notons un premier exemple de relecture critique d'une théorie, celle de Michel Foucault. Harvey relate dans *Spaces of Hope* : « Foucault's exclusive concentration on the spaces of organized repression (prisons, the 'panopticon', hospitals, and other institutions of social control) weakens the generality of his argument » (Harvey, 2000, p. 184). En occurrence, la « généralité » manquante à l'argument de Foucault se trouve dans l'approche marxiste adoptée par Harvey. Un autre exemple tiré du même ouvrage interroge la théorie des biens symboliques et des champs de pratique culturelle Bourdieu. Celui-ci est critiqué pour ne pas être un penseur « dynamique » et intéressé par les contradictions du capital.

Cette manière de procéder est bien sûr conforme à l'objectif critique. Toutefois, ces perspectives de Foucault et de Bourdieu discernent déjà des formes de domination impliquées dans, ou à tout le moins coexistantes avec, le capitalisme. Elles saisissent d'ailleurs des aspects fort importants des vécus individuels. En dépit des apports de ces théories, la relecture critique implique une dévaluation de toutes dominations



alternatives à celle discernée par le marxisme. En ce sens, la métathéorie de David Harvey met en péril le projet critique d'explicitier les formes de dominations capitalistes puisqu'elle exclut d'autres formes de dominations.

Par ailleurs, Harvey s'expose aux mêmes critiques que celles qu'il oppose à Foucault ou à Bourdieu; basées sur des présomptions invérifiables ou sur des choix de sujets d'étude alternatifs. On pourrait par exemple prendre la perspective phénoménologique d'un Alfred Schütz (1987) et discréditer le marxisme géographique en promouvant des positions métaphysiques husserliennes comme « véritable » réalité du social. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. La métathéorie critique de David Harvey implique que l'ontologie la plus juste a été trouvée.

On peut s'interroger sur le bien-fondé de la relecture de données sociologiques, géographiques, historiques et scientifiques diverses. Exemple qui nous a semblé marquant, Harvey peut ainsi relire de façon critique des études primatologiques et paléontologiques sur la nature humaine (Harvey, 2000, p. 208-212). Après cette reformulation critique, celle-ci est résumée en un tableau d'éléments « relationnels » cohérents avec le marxisme géographique<sup>13</sup>. Oubliez le dépassement dialectique d'antinomies ici; ce tableau constitue plutôt un aplanissement de distinctions déterminantes d'un point de vue scientifique et leur dissolution en un autre langage,

13 Ce dernier consiste en six capacités dites universelles et évolutives que je traduis ici : la compétition et la lutte pour l'existence (et la production d'homogénéité et de hiérarchie), l'adaptation et la diversification (la production de la diversité à travers diverses innovations), la collaboration et la coopération (la production d'organisations sociale, politique et communicationnelle), la transformation de l'environnement (l'humanisation de la nature à nos propres fins), l'organisation de l'espace (mobilité, migrations et production de l'espace à diverses fins), puis l'organisation de la temporalité (ajustement d'horloges biologiques, sociales et culturelles en fonction de l'organisation des temporalités du groupe social) (Harvey, 2000, p. 208-212).

sans commune mesure avec les théories synthétisées<sup>14</sup>. Ce tableau a ensuite un objectif explicatif, Harvey va tenter de voir comment ces aspects de la « nature humaine » se combinent dans les phénomènes sociaux.

Ce problème fondamental de l'effacement des spécificités des cadres théoriques alternatifs et de leurs enseignements propres se trouve dissimulé sous la proposition métathéorique. Car la métathéorie permet (prétendument) de « réconcilier » des approches théoriques distinctes (Harvey, 2006, p. 71). Au contraire, cette théorie ne réconcilie visiblement pas les théories divergentes. Car suivant l'approche critique, il y a impossibilité de confronter le cadre géographique marxiste à des propositions théoriques provenant d'autres axiologies, voire d'autres perspectives d'analyse, sans en défaire les enseignements propres. Surtout, la théorie de Harvey ne concrétise pas une synthèse dialectique à partir d'oppositions préexistantes.

Ceci est cohérent avec la façon dont Harvey adopte le marxisme comme un « paradigme » dans *Social Justice and the City*. Mais ce paradigme est relu à l'aune du marxisme lui-même et prend une autre acception que chez Kuhn :

« Contrary to popular opinion, therefore, it seems appropriate to conclude that the philosophy of social science is potentially much superior to that of natural science and that the eventual fusion of the two fields of study will come about not through attempts to "scientize" social science but instead by the socialization of natural science [...] This may mean the replacement of manipulation and control with the realization of human potential as the basic criterion for paradigm acceptance » (Harvey, 1973, p. 128).

14 Voir à cet effet la grande synthèse de Bernard Chapais (2008) intitulée *Primeval Kinship* sur les approches contemporaines en psychologie évolutionniste, anthropologie darwinienne, primatologie et paléontologie.

Effectivement, l'auteur s'interroge sur l'institution d'une révolution de la pensée scientifique en géographie. Harvey (*Ibid.*, p. 128-129) conclut que la meilleure perspective à adopter est celle qui réunit les approches géographiques préexistantes : soit le marxisme. La manière dont Harvey comprend le paradigme de Kuhn lui permet de relire d'autres théories comme si elles pouvaient être comparées en fonction d'un barème unifié de la valeur de leurs propositions. Or, ce barème n'existe pas en sciences sociales, en vertu du langage « naturel » et non-popperien qui y est utilisé. Souvent « compréhensives », les approches développent concepts et théories à partir du sens que les acteurs attribuent aux phénomènes sociaux. La protocolarisation de différentes approches théoriques ne change pas ce fait de l'incommensurabilité de nombre d'entre elles : « il n'y a pas lieu de désigner la meilleure, sinon elle se serait imposée comme paradigme dominant dans la cité scientifique » (Passeron, 1991, p. 393). La présence simultanée de plusieurs d'approches en géographie montre *a contrario* l'impossibilité d'un paradigme « marxiste ». Toutefois, ceci n'empêche pas Harvey de maintenir un aspect paradigmatique à son marxisme qui transparait dans sa relecture d'autres théories.

En somme, la tentative d'offrir une méthode dialectique et une métathéorie est trahie par la présence plus assurée d'une relecture critique de phénomènes. Cette dernière rappelle un raisonnement par extension (Bernard, 1984, p. 303-312; Bachelard, 1934, p. 55-60, 86-89) qui applique *a priori* à tout phénomène la même ontologie explicative, la même substance partagée. Le raisonnement par extension empêche définitivement une théorie générale bâtie à partir d'une dialectique des cas spécifiques.

#### 4.5.1 La théorie totale met-elle fin à la critique?

Est-ce nécessairement s'égarer que de déceler des aspects de la réalité qui finalement ne sont pas essentiels à la reproduction du capitalisme? Nous pensons que l'approche critique perd de sa pertinence et de sa rigueur en devenant un raisonnement par extension. Le point culminant du raisonnement est de constituer un système philosophique totalisant plutôt qu'une théorie rigoureuse : « le systématique [...] ne doute jamais de son point de départ, auquel il veut tout ramener; il [...] n'accepte pas la contradiction, puisqu'il n'admet pas que son point de départ puisse changer » (Bernard, 1984, p. 85).

En épistémologie, on constate une tendance naturelle de l'esprit qui consiste à ce que les théories soient considérées comme allant de soi et ne puissent être reconsidérées. Elles deviennent ainsi des systèmes immuables (Holton, 1975; Feyerabend, 1988, p. 41-46; Granger, 2014). C'est une des séductions naturelles du processus de connaissance que d'accepter tacitement les idées préexistantes et de chercher leur confirmation dans les phénomènes (Bachelard, 1934, p. 30-35, 304-312). La théorie devient à ce moment immuable et irréfutable. Elle est seulement utilisée comme *a priori* pour des déductions et analyses ultérieures (Bernard, 1984, p. 84-87). Les concepts eux-mêmes sont orientés vers la validation du système philosophique.

« When everything must be recognized, evaluated and accounted for, there is little scope for estrangement, otherness and alterity. One is left with the impression that for all of its openness and attentiveness, historical geographical materialism will never be caught off guard by surprise » (Doel, 2006, p. 70).

Ce problème de la théorie générale n'est pas rare en sciences humaines. Boudon (2008) recense plusieurs théories sociologiques qui postulent une seule logique

explicative. Ces théories traduisent un pan important de phénomènes, mais en les naturalisant dans le général, elles ne peuvent résister à un postulat alternatif, lequel sera tout aussi partiellement vrai que les postulats des théories initiales. De fait, un ensemble de concepts sur lesquels se sont fondées ces grandes théories ne peuvent être considérés comme justifiés aux yeux de la critique; les cas spécifiques étudiés se montrent toujours plus multiformes que ce que le concept cherche à englober. C'est précisément ce qui caractérise la métathéorie de Harvey. D'ailleurs, on comprend aisément comment une théorie présentant un seul principe explicatif est continuellement adéquate en général, mais ne cesse d'être imprécise dans l'analyse des variabilités particulières. Dans sa psychanalyse des obstacles à l'esprit scientifique, Bachelard notait comment :

l'unité est un principe toujours désiré, toujours réalisé à bon marché. Il n'y faut qu'une majuscule. Les diverses activités naturelles deviennent ainsi des manifestations variées d'une seule et même Nature. On ne peut concevoir que l'expérience se contredise ou même qu'elle se compartimente. Ce qui est vrai du grand doit être vrai du petit et vice-versa (Bachelard, 1934, p. 86).

Dans le cas de Harvey, ceci renvoie à la théorie du reflet entre concepts et entités phénoménales, ainsi qu'entre les divers champs d'investigation, individuels, locaux, nationaux, globaux, historiques, etc. Malheureusement, cette inclination naturelle de l'esprit induit des résultats embarrassants. Tout spécialement, une large part des données de cas concrets ne font pas théorie. Nous nous retrouvons dans une situation où la métathéorie de Harvey nous confine à une connaissance générale qui malheureusement, est « presque fatalement une connaissance vague » (*Ibid.*, 1934, p. 72).

#### 4.5.2 L'indépassable problématique spatiale de l'explication marxiste

Or, s'il y a entrave à l'explication des réalités de la pratique, c'est aussi que l'ontologie dialectique de l'histoire ne permet qu'une seule problématique pour la géographie marxiste. De surcroît, cette problématique a déjà trouvé sa réponse dans l'explication marxiste. Conséquemment, la métathéorie risque de cristalliser un champ de questionnements bien limité, consistant à documenter les diverses facettes de cette unique problématique du dépassement de la domination capitaliste.

Car, puisque Harvey reste fidèle à l'acceptation épistémologique et ontologique de la dialectique, il ne peut produire par lui-même une autre problématique. Celle-ci doit provenir de la réalité des phénomènes eux-mêmes. Une théorie de l'espace ne peut être abstraite des contextes sociaux que dans la mesure où elle constitue une intervention critique dans le réel ou un dépassement des antinomies sociales en présence. C'est seulement dans ce cadre que se font des propositions théoriques (tels les cycles d'investissements dans l'espace urbain) distinctes des propositions métathéoriques. Il n'y a qu'une forme de domination à comprendre, à expliquer, à détailler, dans toutes ses facettes.

#### Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons conclu que l'objectif d'un dialogue dialectique continu avec les réalités de la pratique comme constitutif d'une métathéorie des espaces se rétrécit considérablement. D'abord, nous avons tenté d'illustrer comment les concepts d'espace absolu, relatif et relationnel sont relégués à une fonction descriptive dans la théorie marxiste. Conséquemment, en dépit d'une description d'un ensemble de

réalités spatiales, les propositions des matrices générales des espaces sont toujours sujettes à un réductionnisme et intégrées à l'explication marxiste essentielle. Surtout, on note que le besoin d'un langage fondationnel et d'une métathéorie en géographie contribue à évacuer la construction dialectique de la théorie de l'espace. D'ailleurs, le processus de généralisation de la théorie est fait déductivement et ne considère pas les particularités des expériences de l'espace. Ce faisant, alors même que la métathéorie s'étend à tous les phénomènes sociaux, elle dissimule l'ampleur de ce que ses concepts et postulats théoriques ne peuvent saisir.

Mais l'élucidation critique des aspects de la domination capitaliste encourage également cet échec de la dialectique. Dans la relecture d'autres théories, l'approche critique de Harvey dissout les particularités axiologiques, disciplinaires et théoriques pour les reformuler dans un cadre marxiste. Il n'y a pas de dépassement dialectique en une synthèse plus complète des éléments antinomiques. Nous avons argumenté que cette généralisation *a priori* de l'explication marxiste s'élabore sur le mode d'un raisonnement par extension qui fait perdre à l'approche critique de sa rigueur et de sa précision explicative. Décidément, si l'efficacité explicative se fait le critère central de la théorie marxiste (Harvey 1989c, p. 10), le besoin d'un langage fondationnel et l'approche critique appellent à être reconsidérés.

## CHAPITRE V

### MÉTAPHYSIQUE DE L'INCERTITUDE ET TÉLÉOLOGIE DES ESPACES URBAINS POST-CAPITALISTES

Rien, absolument rien, ne permet de croire à une quelconque vertu d'autodépassement du capitalisme. Cette propriété imaginaire est le strict pendant de la croyance libérale dans les vertus d'autorégulation du marché. Elles datent toutes les deux d'une époque où l'on croyait que les lois de la nature, de l'histoire, ou de l'histoire naturelle, arrangeraient les choses d'elles-mêmes à condition que les hommes en soient avertis et n'agissent pas, ou pas trop, à leur encontre (Dardot *et al.*, 2007, p. 6).

« Two questions spring to mind. First, can the dialectical articulation of historical-geographical materialism provide a solid and secure foundation for radical thought and action? Second, does the articulation of force require a solid ground? I want to suggest that the answer to both questions is a resounding no » (Doel, 2006, p. 59).

#### Introduction

Nous revenons à la dialectique pour explorer sa téléologie et sa conception de la nature humaine. Certes, les précédentes citations sèment le doute quant à l'adoption du matérialisme historique comme instance canonique à toute transformation révolutionnaire. Nous avançons ici que l'approche marxiste mérite de reconsidérer ses présupposés afin de se rapprocher de ses objectifs révolutionnaires. En revanche, notre lecture ne suggère pas que Harvey abandonne le marxisme. Il serait entièrement



cohérent avec l'approche critique en reconsidérant certains de ses présupposés, notamment ceux qui impliquent une composante idéologique. Il y a là décidément l'une des grandes forces du cadre marxiste de Harvey : il admet ses propres contradictions et se propose de les dépasser.

La révolution comme direction naturelle de l'histoire est un axiome central chez Harvey (1973; 2000; 2009) qui la conçoit à plusieurs reprises comme réappropriation généralisée du droit à la ville (Harvey, 2012). À cet effet, l'approche dialectique est proposée comme condition *sine qua non* à une telle transformation. En outre, les complexités spatiales sont conçues comme composantes essentielles dans cette direction (Harvey, 1989, p. 218). Malgré tout, il s'avère que la réponse à la question théorique et pratique du « que faire » est relativement pauvre (Garnier, 2014). Nous cherchons à élucider cette situation dans la discussion de ce chapitre.

Nous examinons trois objectifs de la théorie révolutionnaire de Harvey. D'abord, la théorie prétend discerner les acteurs capables de promouvoir une transformation sociale, ensuite saisir les courants protestataires en cours et enfin s'actualiser comme pratique dans le monde social (Harvey, 1973, p. 125). Nous commençons par revenir sur le processus dialectique de la réalité sociale pour ensuite explorer le sens du dépassement du capitalisme. Suivant ce bref portrait, nous approuvons et élargissons le point de vue de Marcus Doel (2006). Effectivement, les présupposés de l'ontologie et de l'épistémologie dialectiques constituent de sévères entraves à l'explicitation des processus révolutionnaires en cours. En toute fin, nous discutons de l'incertitude des propositions d'espaces post-capitalistes. Celles-ci renvoient aux présupposés de la nature humaine et de la téléologie dialectique. La théorie révolutionnaire se fonde

décidément sur une métaphysique de l'incertitude que le marxisme géographique gagnerait à reconsidérer.

### 5.1 Fondements de métaphysique incertaine

Nous postulons que la métaphysique de la théorie révolutionnaire génère surtout de l'incertitude dans l'analyse des luttes politiques. Il faut d'abord noter que le capitalisme est lui-même un processus révolutionnaire compte tenu de la présomption dialectique de l'histoire. Les dépassements incessants des limitations du capital en font état. Il s'ensuit que concepts et réalités sociales sont soumis au même processus général de « révolution » :

« Since capitalism has been (and continues to be) a revolutionary mode of production in which the material practices and processes of social reproduction are always changing, it follows that the objective qualities as well as the meaning of space and time also change » (Harvey, 1989b, p. 204).

C'est donc à une pratique révolutionnaire non capitaliste que nous convie l'approche critique. Et à cet effet, la théorisation est une dimension incontournable : elle permet d'exposer des logiques d'oppression capitaliste et de matérialiser une voie d'émancipation véritablement alternative (Harvey, 2000, p. 182-189 | 2009, p. 280-283). Ceci requiert en retour que la théorie critique soit exempte des logiques de domination capitaliste. Sans quoi, la théorie ne serait pas « révolutionnaire » au sens critique du terme. Conséquemment, son autre qualité essentielle est sa capacité à révéler les dimensions actuelles de la domination capitaliste (Harvey, 2012, p. xvi, 147) et celles inscrites à même sa théorie.

En somme, qu'une théorie soit la nécessaire condition de possibilité de la révolution (Harvey, 2009, p. 250) est tout à fait cohérent avec la vision marxiste du social. Le capitalisme se prémunit d'idéations qu'il matérialise en des espaces absolus, la révolution souhaitée doit aussi s'entourer d'idéations à concrétiser dans les pratiques spatiales. Celles-ci seront « relationnelles » cette fois conformément à la « vraie » ontologie qu'adopte Harvey.

Mais cette pratique dialectique révolutionnaire a aussi une portée plus actuelle et immédiate que cet ultime dépassement du capitalisme. Compte tenu de la nature dialectique du social, tout effort révolutionnaire ne peut être compris qu'en tant que moment d'une suite temporelle continue de la dialectique de l'histoire. Le travail de pensée critique ne peut donc jamais être achevé, puisqu'il est intégré dans les manières de faire des individus. Le processus est constant et n'a pas de destination déterminée, bien qu'il ait tout de même une direction. Enfin, pour les objectifs révolutionnaires, cette perspective implique un horizon par définition inachevé (Harvey, 2009, épilogue).

Déjà, nous entrevoyons les conséquences des balises métaphysiques de la dialectique. Si les outils méthodologiques manquent dans l'analyse précise de l'effort révolutionnaire, c'est en raison de l'aspect processuel et inabouti de l'histoire et de la théorie. Ultimement, la méthode doit incarner le processus ontologique qu'elle décrit et veut rendre réel. Sans contredit, cet arrangement métaphysique nous ramène à une analyse assez vague des phénomènes révolutionnaires. Alors même qu'elle prétend dévoiler les éléments structurants du réel, la théorie explicite le mouvement révolutionnaire de façon curieusement incertaine. Du moins, elle prétend avancer un certain cadre général de l'action révolutionnaire :

« The problem, on all sides, is to find practices that define a language of class and territorial alliances from which more global oppositional strategies to flexible accumulation can arise. Even that kind of critical theory cannot contain the answers. But it can at least pose the questions and in so doing reveal something of the material realities with which any transition has to cope » (Harvey, 1985a, p. 278).

Nous notons ici une aporie essentielle quant à l'identification des tendances historiques de la société chez Harvey. Nous rencontrons d'un côté la propension à cerner les structures des transformations sociales, de l'autre, une indétermination avouée concernant la direction historique que prend la société. Cette ambivalence s'explique notamment par l'épistémologie et l'ontologie dialectiques, capables de cerner de façon générale les mouvements révolutionnaires, mais incapables de le faire de façon précise. Ne devant trop s'éloigner de la réalité des processus, on comprend aisément pourquoi le cadre théorique révolutionnaire oscille entre des cas particuliers de lutte anticapitaliste et leurs incidences générales. L'explication se fait plus assurée, mais toujours aussi générale, en ayant recours à un structuro-marxisme ou à un réductionnisme explicatif, comme discuté dans les chapitres précédents.

Bref, la dialectique, son ontologie et son épistémologie, semblent être des éléments métaphysiques gênants à ce propos, sans compter que s'y ajoute la téléologie marxiste. À notre avis, ces composantes métaphysiques permettent de mieux saisir les limites de l'analyse des situations révolutionnaires.

## 5.2 Radicale ou atténuée : variations de la dialectique révolutionnaire

Ici, nous tentons d'illustrer comment l'oscillation entre certaines acceptions de la dialectique révolutionnaire nous laisse dans une même incertitude théorique. Cette oscillation se manifeste entre la dialectique comme révolution permanente des espaces (une proposition que nous qualifions de « radicale »), et comme espaces où sont défaits certains modes dominations capitalistes (proposition « atténuée »). Elle se manifeste aussi entre un dépassement dialectique nécessaire du capitalisme (proposition historique radicale) et un dépassement dialectique au sein de pratiques révolutionnaires situées, sans incidence nécessairement globale.

L'analyse des modes de circulation du capital permet à Harvey de discerner des moments révolutionnaires historiques au sein du capitalisme. Nous constatons au moins trois périodes de dépassement dialectique dans son œuvre, soit celui des débuts du capitalisme (1985a; 1989a; 2003), de la transition postmoderne (1989b) et du néolibéralisme (2006; 2007a; 2007b). En ce qui a trait aux transformations des structures *générales* du capitalisme, Harvey offre un point de vue relativement précis. Sur ce point, nous avons toutes les raisons de penser que l'auteur est à même de discerner un changement de mode de production qui nous ferait sortir du capitalisme. C'est une capacité théorique et méthodologique fondamentale de la théorie marxiste. Celle-ci permet de saisir un dépassement de l'infrastructure de la société, ou du moins une transformation significative. Cette idée de révolution correspond à une « grande révolution » dans les études sociohistoriques (Goldstone, 1982). Ce sont par exemple les révolutions russes et françaises qui ont transformé les institutions sociopolitiques de la société, alors que d'autres révoltes populaires ne se rendent pas là (Goldstone, 1982, p. 189).

Toutefois, un problème incontournable dans la saisie des transformations sociales actuelles revient nous hanter. C'est celui de la partialité de ce langage fondationnel. C'est là que l'explication des luttes en cours est moins aisée. On le constate dans ce que la théorie et ses concepts rendent visible pour l'analyse marxiste. Suivant les prémisses métaphysiques d'un nécessaire dépassement du capitalisme, Harvey est incessamment ramené à chercher une réunion des luttes politiques. L'exploration d'autres phénomènes politiques actuels se trouve marginalisée. L'objectif révolutionnaire consiste à abolir l'organisation de classe et les logiques de production qui la sous-tendent (Harvey, 2012, p. 121). Donc, les mouvements politiques devraient incidemment s'unir en requérant un plus grand contrôle démocratique du mode de production.

En contrepartie, si nous quittons cette acception historique radicale de la dialectique, nous retrouvons les « petites » révolutions, ayant une identité variable sur le spectre des pratiques non capitalistes. L'acception « radicale » et essentielle de la dialectique révolutionnaire est que ces espaces nécessitent une permanente révolution géographique et historique (Harvey, 2000, p. 252). À maintes reprises, l'espace relationnel est présenté comme s'il devait se passer de toute forme d'institutionnalisation. La pratique révolutionnaire se doit d'être *radicalement* révolutionnaire si l'on peut dire, elle doit défaire toute possibilité de réification de son propre système. Pour cette même raison, la dialectique doit refuser le développement de concepts pouvant mesurer et préciser le détail des situations révolutionnaires. Pour revenir à la triade des espaces absolu, relatif et relationnel, ceci constituerait une manière de nier la nature relationnelle de l'espace en privilégiant la conceptualisation absolue.

Or, ce principe maintes fois réitéré n'aide pas beaucoup l'explicitation des processus en cours. Le problème est qu'aucun cas abordé par Harvey ne témoigne d'un tel espace relationnel dans son sens pleinement révolutionnaire. En revanche, de nombreux cas d'institutionnalisation d'économies alternatives s'en rapprochent. Ils constituent des logiques non capitalistes, mais ils ne sont pas pour autant en révolution permanente de leurs formes instituées. Bref, cette ontologie révolutionnaire, maintenue en théorie, mais délaissée par les faits, est-elle bien une proposition cohérente pour expliciter et engendrer des espaces révolutionnaires? Nous pensons que non. D'ailleurs, face aux cas examinés Harvey préfère illustrer de façon critique des modes d'organisation extraits de la domination capitaliste. Harvey explicite généralement une dynamique historique essentielle au capitalisme à travers les cas particuliers, mais à ce moment, ces cas ne sont pas en révolution « permanente ».

On le constate pour la Commune de Paris (Harvey, 1985a; 1989c; 2003) ou encore pour les luttes politiques boliviennes avant l'élection de Morales en 2005 (Harvey, 2012, p. 140). La ville bolivienne d'El Alto par exemple a subi des réformes néolibérales agressives dès les années 1980. Celles-ci ont engendré la désorganisation complète des organismes locaux. La population a réagi en recréant un ensemble d'organisations locales et en instituant un réseau de protestation solidaire des années 1990 à 2000. La ville est devenue un point de passage pour un ensemble d'habitants ruraux cherchant un refuge de la fermeture de mines. Cette pression du néolibéralisme engendre des luttes politiques locales. Harvey le constate en de nombreuses villes dont Sheffield, Pittsburgh et Baltimore. Ultiment, par la création d'espaces communautaires, d'organismes et d'entreprises locales, un autre

espace est produit. Or, s'il n'est plus instrumentalisé au sein des dynamiques du capital, il n'est pas pour autant en révolution permanente.

Certes, cette acception radicale de la dialectique révolutionnaire permet de contourner *théoriquement* une aporie classique du marxisme : où la dictature du prolétariat impliquée dans la révolution communiste mène à son tour à une contre-révolution asservissant à nouveau le prolétariat. Or, si au niveau pratique Harvey revient à des propositions atténuées de la dialectique, ce n'est pas uniquement par l'indétermination de l'ontologie et de l'épistémologie dialectiques. Certaines idéalités héritées du marxisme classique compliquent la réconciliation entre théorie et pratiques sociales.

### 5.3.1 L'identité révolutionnaire marxiste se généralise, mais reste la même

Malgré les variations du sens de la pratique révolutionnaire, l'identité associée au dépassement du capitalisme demeure sensiblement la même que chez les marxistes orthodoxes.

D'abord, il est pratiquement impossible, partant de Marx, de concevoir les luttes politiques autrement qu'à partir du travail salarié. Harvey adopte cette perspective, mais le travail s'y trouve reformulé : il englobe maintenant toute la production et la reproduction de la vie urbaine. Après tout, nous dit Harvey, les précaires, les sans-emplois ou encore les travailleurs informels ont eux aussi formé nombre de luttes politiques dans l'histoire. Ceci étend la notion de classe à un ensemble plus vaste que ce que peut permettre l'association stricte à l'emploi salarié (Harvey, 2012, p. 130).



Si auparavant l'exploitation capitaliste se situait sur les lieux de travail, la situation contemporaine est plutôt celle d'une exploitation dans l'ensemble des activités sociales selon l'auteur. Il comprend les productions de biens non plus strictement matériels, mais également les savoirs, affects et modes de vie.

En somme, le capital étend ses tentacules à pratiquement toute la réalité sociale. Mais au fond, Harvey maintient une identité révolutionnaire classique au sein du marxisme (*Ibid.*, p. 15). Celle-ci est structurée par la théorie de la valeur et partie intégrante de la téléologie marxiste. Or, justement, d'où vient ce mouvement de l'histoire auquel cette identité révolutionnaire prend part?

D'abord, c'est un excès, extérieur au système de production qui lui donne sa dynamique. Cet excès, c'est la plus-value (*surplus value*). Le produit du travail ouvrier est approprié par le capitaliste et devient une plus-value qui, elle, permet de sortir de l'homéostasie du système. Comme nous l'avons vu au chapitre trois, cette dynamique affecte tout spécialement la ville pour Harvey. Chaque suraccumulation provoque un excès d'oppression envers la population menant à une crise. Celle-ci est ensuite dépassée par un réinvestissement dans la ville et par des innovations du capital afin de poursuivre l'accumulation d'un surplus (Doel, 2006).

Or, cette dynamique historique présente un caractère étrangement idéal. Elle postule qu'il y ait une contradiction et une opposition inhérentes entre la valeur d'usage et la valeur d'échange, entre le travail et le surplus capitaliste. Contrairement à la prétention du marxisme de Harvey, ces postulats ne sont pas donnés dans la réalité matérielle (Doel, 2006, p. 74-76). L'adoption de la théorie marxiste masque cette incohérence qui permet ensuite de définir l'identité révolutionnaire. Ce que la théorie

incorpore et cherche dorénavant dans les phénomènes, c'est la dynamique économique qui asservit nécessairement les masses au profit de l'élite bourgeoise jusqu'à ce que l'injustice matérielle provoque une révolution. L'identité révolutionnaire requiert une massification de l'opposition prolétaire. Bref, cette composante de la téléologie qu'est la théorie de la valeur induit un rétrécissement notoire des développements révolutionnaires que Harvey est susceptible de retenir.

En fait, ceci touche au rôle essentiel et *nécessaire* de la contradiction pour le marxisme de Harvey. Car c'est aussi cette nécessité qui est sous-jacente à l'identité révolutionnaire classique. La « contradiction interne du mode de production » ne provient pas de l'essence de phénomènes, mais plutôt d'un point de vue rétrospectif, finaliste et téléologique qui naturalise dans le passé une insuffisance encapsulant sa résolution ultérieure (Fischbach, 2005, p. 604-605). Or, cette contradiction téléologique n'est pas nécessaire pour élucider rigoureusement le mode de domination capitaliste et les luttes politiques. On peut très bien user des notions de mode de production, d'idéologie, d'aliénation et de révolution sans présumer de déroulement nécessaire entre la structure du passé et la structure à venir.

Conséquemment, cette métaphysique de la valeur et de la naturalisation de la contradiction limite également les propositions révolutionnaires pratiques de l'auteur. Par exemple, Harvey avance qu'un premier pas vers le dépassement du capitalisme serait de répondre à la dépossession subie lors d'une crise économique et de demander plus de droits collectifs. Dans *Spaces of Global Capitalism* (2006), Harvey conçoit deux voies révolutionnaires en ce sens. La première est l'unification des mouvements mondiaux contre le néolibéralisme, et l'autre est l'élaboration d'analyses critiques menant à des alternatives au néolibéralisme (Johnston, 2008).

Cette métaphysique bien connue a subi de nombreuses critiques. En outre, la théorie de Harvey présente de nombreux points de recoupement avec le marxisme orthodoxe des débuts du 20<sup>e</sup> siècle (chez Kautsky et Plekhanov notamment). Dans celui-ci, la théorie forme une pièce essentielle de la reconstitution révolutionnaire de la classe ouvrière (Laclau et Mouffe, 1985, p. 19). Cette filiation marque l'héritage d'une antinomie fondamentale à toute approche orthodoxe. D'une part, l'infrastructure économique n'arrive pas à assurer l'unité des classes sociales, de l'autre, toute tentative d'action politique (incluant la théorie révolutionnaire elle-même) ne peut garantir cette unité (*Ibid.*, p. 37).

Par ailleurs, historiquement la théorie marxiste de la révolution a généralement cherché une libération simultanée du contrôle de l'État et de l'économie (Love, 1987, p.72). Pour revenir sur un point déjà abordé aux chapitre 3 et 4, la domination peut tout à fait dépasser la dimension économique comme le rappelle Adorno dans *Negative Dialectics* (1973). Et donc, la prétention marxiste de Harvey à embrasser le dépassement du capitalisme comme voie royale à l'émancipation peut très bien se retourner contre lui : sous-évaluant d'autres modes d'oppression, fondés sur la race par exemple (Bourgeois, 1995), ou en encore, sous-évaluant le devenir du capitalisme en une autre forme de domination que celle de l'économie.

Malencontreusement, si Harvey admet ces limites, il n'offre pas de solution. L'auteur concède que les grands mouvements ouvriers du 20<sup>e</sup> siècle n'ont pas porté fruit. Ces tentatives se sont trouvées à mimer les dynamiques de domination qu'elles critiquaient nous dit l'auteur (Harvey, 2012, p. 121). Harvey est prévenant à propos de tels dangers, mais maintient les balises, métaphysiques notamment, qui génèrent ces mêmes dangers. Par ailleurs, il continue d'agréer aux modalités révolutionnaires

classiques. Par exemple, l'auteur avance qu'ultimement, une abolition de la structure de classe capitaliste doit se faire par l'abolition de la loi de la valeur qui génère l'apparition des inégalités de classe, et par le développement d'une logique alternative d'échange (*Ibid.*, p. 123). Pourtant, une antinomie essentielle du marxisme demeure entre l'infrastructure et l'action politique, qui n'assure pas l'unité de la classe prolétaire.

Alors que l'on constate le maintien de problèmes épistémologiques entravant les objectifs révolutionnaires, l'usage sélectif de la dialectique entre acception radicale et acception atténuée permet d'échapper à toute invalidation par les faits. La première proposition est essentiellement métaphysique, désintéressée par les pratiques concrètes. La seconde, quant à elle, est tellement heuristique qu'on pourrait difficilement la rejeter complètement. On ne s'étonne pas que l'indétermination perdure quant aux propositions d'un dépassement ultime du capitalisme :

« We do not have to wait upon the grand revolution to constitute such spaces. Lefebvre's theory of a revolutionary movement is the other way round: the spontaneous coming together in a moment of « irruption »; when disparate heterotopic groups suddenly see, if only for a fleeting moment, the possibilities of collective action to create something radically different » (*Ibid.*, p. xvii).

Entre la conception idéelle de son fonctionnement et l'ambivalence de la dialectique, l'identité révolutionnaire demeure incertaine. Surtout, on constate que Harvey est poussé par ces présupposés métaphysiques à rechercher dans les phénomènes actuels des développements assez convenus du capitalisme. L'atteinte des objectifs révolutionnaires est affectée par de sérieuses lacunes.

### 5.3.2 La saisie des mouvements structurants de l'histoire devient spéculative

Ces contraintes épistémologiques sont des plus apparentes lorsque vient le moment de spéculer sur le dépassement du capitalisme. Considérant la nécessaire imprécision de l'approche dialectique, comme celle de la théorie de la valeur et de l'identité révolutionnaire, nous ne sommes pas surpris que l'affirmation d'un moment de dépassement du capitalisme paraisse toujours démentie par l'histoire récente :

« We have reached an evolutionary condition in which conscious choices can and need to be not only about our own evolutionary paths but also about those of other species. Even genetic evolution, says Wilson (1998, 270), 'is about to become conscious and volitional, and usher in a new epoch in the history of life' » (Harvey, 2000, p. 213).

« There is a time and place in the ceaseless human endeavor to change the world, when alternative visions, no matter how fantastic, provide the grist for shaping powerful political forces for change. I believe we are precisely at such a moment » (*Ibid.*, p. 95).

« Capital has now arrived at an inflection point (which is different from an impasse) in its long history, where this immanent impossibility is beginning to be realized » (Harvey, 2012, p. 128).

Manifestement, ces spéculations ne rendent pas justice à la pluralité et au morcellement des modes de vie et des mouvements politiques en cours. À cela s'ajoutent aussi les développements potentiels de la société actuelle en situations plus terribles que le capitalisme. Nous pensons notamment aux incidences de la crise écologique. Voilà du moins une démonstration claire de l'impact de la téléologie dialectique sur les propositions révolutionnaires de l'auteur. Symptomatique de cette

métaphysique de l'incertitude, Harvey reconnaît que la société à venir pourrait être aussi barbare, sinon plus, que les formations sociales précédentes, même si à plusieurs reprises il avance un dénouement marxiste « idéal ». Mais à ce moment, quel mérite le marxisme de Harvey a-t-il à maintenir cette téléologie? Elle nous semble au contraire nuisible au projet révolutionnaire.

#### 5.4 Le droit à la ville est secondaire à une émancipation « ontologique »

Force est de le constater, le droit à la ville apparaît secondaire au projet révolutionnaire de Harvey. On le remarque en effet, c'est plutôt la fondation d'une autre ontologie qui se trouve au centre de la théorie révolutionnaire.

D'abord, alors même que Harvey observe une déterritorialisation et une décentralisation des processus capitalistes et étatiques, on peut à juste titre mettre en doute cette recherche d'une réunion générale des luttes urbaines comme identité révolutionnaire par excellence. Bien sûr, la ville demeure toujours un lieu propice à la protestation politique en raison de sa centralité politique et économique (Harvey, 2012, p. 118). Selon la conception héritée de Spinoza et adaptée à la ville, si les individus produisent la ville, ils peuvent tout aussi bien produire une autre ville (*Ibid.*, p. 126, 137).

« To claim the right to the city in the sense I mean it here is to claim some kind of shaping power over the processes of urbanization, over the ways in which our cities are made and remade, and to do so in a fundamental and radical way » (*Ibid.*, p. 5).

« Lefebvre was far too well aware of the strength and power of the dominant practices not to recognize that the ultimate task is to eradicate those practices through a much broader revolutionary movement. The whole capitalist system of perpetual accumulation, along with its associated structures of exploitative class and state power, has to be overthrown and replaced. Claiming the right to the city is a way-station on the road to that goal. It can never be an end in itself, even if it increasingly looks to be one of the most propitious paths to take » (*Ibid.*, p. xviii).

Or, si le capital s'est globalisé et s'est infiltré dans les espaces quotidiens jusqu'à produire des formes de vie, l'espace que doit produire toute lutte politique cherchant à dépasser le capitalisme est peut-être davantage *hors lieu* que typiquement urbain. Certains proposent à juste titre que « L'important est de comprendre que ce "lieu nouveau" est non pas *spatial*, mais d'abord et avant tout *ontologique*. » (Dardot *et al.*, 2007, p. 19). On peut donc opposer à Harvey qu'il ne faut pas matérialiser un *espace* relationnel, mais plutôt un nouveau mode de vie, une nouvelle ontologie humaine. Ceci est d'ailleurs tout à fait apparent dans la manière dont Harvey conçoit la révolution comme révolution permanente (*cf. supra*, p. 120).

Or, cette ontologie pose à elle seule nombre d'autres défis pour la théorie révolutionnaire. Ces défis nous amènent sur le terrain de la téléologie de l'histoire et de la conception marxiste de la nature humaine qui posent des enjeux essentiels quant à notre manière de penser une transition hors du capitalisme. L'enjeu principal est célèbre, il porte sur la discontinuité entre la période capitaliste et la période post-capitaliste.

### 5.5 L'émancipation des prolétaires se perd dans l'ontologie post-capitaliste

Bien des images des espaces post-capitalistes donnés par Harvey suggèrent une discontinuité radicale entre capitalisme et état futur, au point où l'on peut se demander si l'auteur y conçoit une émancipation totale hors contraintes politiques. Cette proposition coexiste avec plusieurs autres, moins ambitieuses, proposant l'instauration d'un autre régime d'échange économique. Mais c'est la première proposition qui nous intéresse ici, relevant d'un matérialisme historique classique. Car celle-ci est non seulement embarrassante pour les objectifs révolutionnaires, elle manifeste l'incidence de certains présupposés que plusieurs proposent soit d'abandonner ou du moins de refondre (Laclau et Mouffe, 1985; Dardot *et al.*, 2007).

L'imaginaire d'un droit à la ville généralisé semble un effet combiné de deux présupposés métaphysiques. Avec le premier, la direction dialectique de l'histoire (la téléologie) fondée sur une conception marxiste de la nature humaine, on reviendrait à un égalitarisme originaire tout en gardant les marques de l'histoire. Avec le deuxième présupposé, on trouve l'idée, reprise de Marx par Harvey, d'une capacité humaine générale à produire l'espace et à produire les conditions matérielles d'existence.

Ceci nous ramène à une prémisse essentielle que Marx reprend de Spinoza. Elle nous permet de mieux saisir le sens du présupposé marxiste de la nature humaine. Selon cette prémisse, l'être humain est un être de la nature, inscrit dans l'ordre naturel général (Fischbach, 2005, p. 593). Le principe de son action dans le monde commence par le fait d'être affecté par la nature. Suivant l'acception spinoziste, il est un être « fini », il est une chose dans le monde. Conséquemment, il subit l'effet des autres êtres naturels, dont les passions, les sensations, les impératifs de survie



matérielle et également les rapports sociaux. Les rapports sociaux sont originellement des rapports subis, non choisis. En vertu de cette soumission à ces facteurs extérieurs, les potentialités de l'action humaine se trouvent limitées, notamment en ce que ces rapports sociaux sont adoptés comme conditions « naturelles » des activités sociales. Ce que propose le communisme chez Marx, c'est d'émanciper l'Homme de ses conditions sociohistoriques. Marx enlève à ces conditions leur caractère naturel et les restitue comme conditions produites par les individus. Ainsi, elles peuvent être comprises comme des conditions que les individus sont à même de maîtriser plutôt que de les subir. En ce sens, la théorie révolutionnaire de Harvey n'est pas seulement située en relation au capitalisme, elle porte sur une condition existentielle.

« Mankind...inevitably sets itself only such tasks as it is able to solve, since closer examination will always show that the problem itself arises only when the material conditions for its solution are already present or at least in the course of formation » (Marx, cité dans Harvey, 2003, p. 287).

Nous plongeons également dans une antinomie essentielle de la pensée moderne : tiraillée entre le statut universel de citoyen (statut politique officiel) et les différences anthropologiques concrètes (Balibar, 2012, p. 19-20). Alors que Harvey reconnaît entièrement l'inscription anthropologique des individus dans le monde social, il renie cette dernière pour postuler un devenir post-capitaliste. La conception « civique bourgeoise » des individus égaux, universellement capables de remodeler la société, donne au droit à la ville généralisé un aspect atteignable, possible. Bien que cette idée soit cohérente lorsque ramenée au sein des balises spinozistes de la nature humaine, elle a toutes les apparences d'une idéologie. D'où une sérieuse incohérence pour matérialiser l'effort révolutionnaire dans le présent; comment penser les luttes concrètes à partir d'une conception qui dénie leurs différenciations? Déjà, tant par les

forces de l'histoire que par l'action politique, le mouvement révolutionnaire est improbable dans son « unité », mais Harvey avance malgré tout cette unité sous le couvert d'un universalisme en évacuant les différences anthropologiques :

si les différences anthropologiques sont constitutives de l'humain, si leur définition est non seulement instable, mais d'une certaine façon impossible, alors le *porteur de l'universel* devient lui-même incertain (Balibar, 2012, p. 22-23).

Ainsi, le postulat fort d'une émancipation du prolétariat hors de toute domination capitaliste est incohérent au sein du marxisme puisqu'il naturalise une destination idéologique moderne dans la nature humaine. Paradoxalement, cette direction de l'histoire est tout aussi inatteignable que, chez les économistes néoclassiques, l'équilibre naturel du marché capitaliste (Dardot *et al.*, 2007, p. 5-6).

De plus, la direction de l'histoire n'est pas simplement un retour à l'ontologie fondatrice, c'est aussi un apprentissage dépassant les formes anciennes. Les balises spinozistes du marxisme sont flagrantes ici, elles amènent Harvey à délaisser les fondements structurants de la société qu'il a élucidés dans nombre d'ouvrages pour une vision essentiellement métaphysique de l'avenir des sociétés. À l'incertitude dans l'analyse de l'incidence des luttes actuelles répond une proposition post-capitaliste bien vacillante. Cette conception de la direction historique de la société témoigne de cette ontologie humaine que nous avons brièvement élucidée autour de Spinoza et de l'identité civique bourgeoise. Elle témoigne à notre avis de présupposés qui doivent être repensés afin de favoriser l'atteinte des objectifs de la théorie révolutionnaire.

« Harvey sketches out his dream world in the year 2020, following a stock market crash in 2013, eight years after global warming had created

environmental havoc. In this scenario, the « revolution » began when « the wretched of the earth spontaneously and collectively rose up » (p. 261) nonviolently, winning over the military. They were then disarmed by the women's movement (« The Mothers of Those Yet to be Born »), who were a « catalyst that turned the world away from centralized hierarchies of power to a politics of egalitarian mass force connecting localities, individuals, and all manner of social groups into an intricate and interactive network of global exchange » (p. 263). The spatial form and social process within that network are outlined in which, it seems, « the will to power, the excitement of performance, the pursuit of passions, [and] the adventurous curiosity of individuals and groups » have not been put under wraps but “channeled down different paths” » (Havey, cité dans Johnston, 2001, p. 451).

Défaite complète du pouvoir centralisé, politique égalitaire mondiale, « créativité » florissante des individus et des groupes, autant d'éléments dirigés « autrement » dans l'harmonie vertueuse des leçons de l'histoire. À cela, on ajoute une politique contre toute règle autoritaire; l'émancipation est une capacité égale à faire et à défaire des règles (Harvey, 2000, p. 209). Cette vision est conforme à la condition existentielle de l'être humain dans le cadre marxiste (Fischbach, 2005, p. 595). Le point culminant de l'histoire, c'est la réappropriation des forces matérielles et idéelles qui aliènent l'être humain. La vision du monde devient alors conforme avec l'essence des choses. Malheureusement, la théorie révolutionnaire ne réussit à engendrer l'émancipation du prolétariat urbain qu'*en théorie*, car elle évacue toutes les objections notées précédemment qui entravent pourtant son projet.

« It is for this reason that the right to the city has to be construed not as a right to that which already exists, but as a right to rebuild and re-create the city as a socialist body politic in a completely different image one that eradicates poverty and social inequality, and one that heals the wounds of disastrous environmental degradation. For this to happen, the production of the destructive forms of urbanization that facilitate perpetual capital accumulation has to be stopped » (Harvey, 2012, p. 138).

Bref, les présomptions métaphysiques de la téléologie et de la nature humaine contreviennent au principe même d'une théorie critique. Même si la théorie de la valeur était juste quant à l'essence des phénomènes capitalistes, et que le processus dialectique (ontologique et épistémologique) l'était également, il n'en demeure pas moins que la nature humaine maintient une composante idéologique. Surtout, elle ne représente pas une possible identité révolutionnaire des classes prolétaires.

### Conclusion

Nous avons tenté d'illustrer les limitations posées par certains présupposés marxistes. D'abord, nous avons souligné comment l'ontologie et l'épistémologie dialectiques suscitent une incertitude continuelle quant à la valeur des propositions révolutionnaires. L'acceptation radicale de l'effort révolutionnaire, impliquant d'un point de vue « essentiel » une révolution permanente des espaces et d'un point de vue historique un dépassement du capitalisme, cède le pas à une acceptation atténuée; l'exercice révolutionnaire est ramené à l'institutionnalisation située de modalités d'échange non capitaliste. Il s'avère que la théorie de Harvey hérite de l'identité du sujet révolutionnaire classique, l'union des forces prolétaires. Mais cette identité classique s'accompagne d'une aporie tout aussi classique : ni le processus de l'histoire ni l'action politique ne réussissent à faire cette unité de la lutte politique. Enfin, cette ambivalence de l'acceptation radicale aux cas étudiés témoigne de deux composantes métaphysiques, la téléologie et la conception de la nature humaine.

En considérant ces deux présupposés, on comprend mieux la tension qui anime le projet révolutionnaire. Pièce importante de la téléologie marxiste, la théorie de la

valeur contribue fortement à réduire le vaste potentiel des développements du capitalisme. En somme, elle pose deux issues : la poursuite ou l'arrêt du capitalisme. Or, l'évaluation de l'incidence de luttes politiques particulières sur le capitalisme demeure irréductiblement incertaine. Ensuite, nous avons discuté du présupposé marxiste de la nature humaine. Nous avons argumenté que la théorie révolutionnaire doit rompre avec la présomption selon laquelle « l'humanité ne se pose jamais que des problèmes qu'elle peut résoudre » (Dardot *et al.*, 2007, p. 5). En outre, cette nature humaine se traduit en une identité citoyenne universalisée que Balibar qualifie de « civique-bourgeoise » tout à fait intégrée à l'idéologie moderne. Adoptant cet universalisme pour penser les espaces post-capitalistes, Harvey évacue les différences anthropologiques et propose ainsi une identité révolutionnaire inatteignable.

À notre avis, nous avons tout intérêt à reconnaître cette métaphysique « de l'incertitude » pour permettre à la théorie révolutionnaire de Harvey d'être plus cohérentes avec ses objectifs. Ceci nous ramène à une composante essentielle de la théorie dialectique chez Harvey, que le structuro-marxisme et la métathéorie ont sans doute amoindrie : la théorie marxiste dépasse, par définition, ses propres limitations.

## CONCLUSION

« The science of Marxism, powerful and insightful though it undoubtedly is, cannot claim to omniscience nor is it lacking in uncertainties. There is, furthermore, the problem of whose imagination is to prevail in the construction of any alternative » (Harvey, 2009, p. 40).

Le but de ce mémoire a été d'illustrer l'incidence des présupposés métaphysiques dans l'explication marxiste de la ville capitaliste chez David Harvey. Nous avons pour hypothèses que nombre des difficultés du projet explicatif étaient dues, soit au langage fondationnel, soit aux présupposés dialectiques. Cette étude nous a amenés à privilégier notre seconde hypothèse, tout en attribuant à la première un rôle structurant entre l'approche d'inspiration positiviste et l'approche marxiste.

Nous avons d'abord démontré comment entre l'espace « artificiel » et « naturel », l'explication de la ville capitaliste est structurée par les présupposés métaphysiques, mais aussi par la conception de la théorie. La grille d'analyse épistémologique héritée de Gerald Holton (Alexander, 1982) nous a permis de peser l'incidence des éléments essentiels du processus de connaissance, mais cette approche comporte ses limites. Avant tout, certains éléments de la théorisation de l'espace peuvent se transformer à travers l'œuvre de l'auteur. C'est le cas de l'approche critique qui subit un glissement, oscillant entre l'élucidation explicative des structures du capitalisme et une philosophie des phénomènes. La dialectique oscille également entre des acceptions ontologiques, épistémologiques et téléologiques « fortes » (lorsqu'elle constitue l'être des phénomènes en évolution *nécessaire* et constante) et des acceptions plus atténuées (comme composante *importante* du processus en cours et méthode pertinente à adopter).

Certes, alors que Harvey propose un langage qui puisse fonder une science de l'espace dans *Explanation in Geography*, il propose également un langage fondationnel dans son marxisme géographique. Les présupposés impliqués permettent-ils une opérationnalisation du concept d'espace satisfaisant aux objectifs de l'explication marxiste? Pour l'essentiel, oui, et Harvey présente avec brio un cadre théorique conjuguant des aspects marxistes et non marxistes de la réalité sociale, ce qui en soi est une réussite remarquable. Or, notre discussion a révélé plusieurs problèmes auxquels se confronte l'auteur.

La première facette de sa théorie de l'espace est une ontologie qui cherche à manifester toutes les particularités des pratiques sociales. Dans celle-ci, la réconciliation des présupposés du constructivisme et de la dialectique (son ontologie et son épistémologie) apparaît antinomique. Nous avons postulé que le désir d'élucider, par ses concepts, toutes les particularités de la pratique est ultimement irréconciliable avec l'ontologie dialectique. L'ontologie est naturalisée dans les cas observés et amène l'auteur à proposer toujours le même noyau structurant aux phénomènes sociaux. Paradoxalement, que l'ontologie soit un processus immanent ne devant pas être formalisé dans une forme théorique figée, encourage également le retour au postulat d'une structure fondamentale et presque permanente du réel.

De surcroît, le présupposé épistémologique de la dialectique génère un paradoxe insurmontable. D'une part, la réalité de la pratique ne se manifeste pas de manière aussi évidente à l'observateur et, d'autre part, Harvey n'arrive pas à démontrer que cette dialectique est véritablement un dépassement incessant des antinomies théoriques et pratiques. La dialectique de l'espace est confinée à un structuro-marxisme où elle constitue une grille d'organisation sous-jacente aux phénomènes.

En occurrence, la théorisation est tout sauf une théorisation « par le bas » comme le prétend l'auteur. En fait, elle dépose dans les phénomènes une ontologie qu'elle retrouve par la suite. Ainsi, la philosophie avancée par Harvey est paradoxalement une fin de philosophie. Puisqu'elle est immanente aux phénomènes et à la pratique, elle enlève le besoin de philosopher, il n'y a plus qu'à trouver la philosophie à même les phénomènes.

Après cette discussion sur la dimension ontologique de la théorie, nous avons retrouvé une seconde dimension, tout aussi essentielle : que la théorie générale des espaces soit patiemment construite en un aller-retour incessant de la pratique à la théorie. Dans notre quatrième chapitre, nous avons avancé que les propositions issues d'une matrice des espaces, en tant que métathéorie et langage fondationnel pour toute théorie de l'espace, sont sérieusement entravées par les présupposés de l'ontologie et de l'épistémologie dialectiques. Ces dernières rendent difficilement lisibles les potentielles relations entre les éléments de la matrice. Ensuite, nous avons constaté une réduction des catégories spatiales aux composantes marxistes essentielles. Pour ces raisons, nous pensons que les présupposés de l'ontologie et de l'épistémologie dialectiques empêchent une métathéorie qui serait la condition de possibilité de *toute* théorie de l'espace en géographie.

Par ailleurs, suivant les dispositions de l'approche critique, nous avons constaté que la théorie générale résorbe les particularités épistémologiques d'autres théories dans la grille épistémique unitaire du marxisme. Cette tendance de la relecture critique est contraire au principe de dépassement dialectique des antinomies théoriques souhaité par l'auteur. De plus, nous avons illustré comment l'approche se transforme en un raisonnement par extension qui collectionne de façon totalisante tous les phénomènes



sociaux. Ceci en retour contrevient à une critique rigoureuse des aspects de la domination capitaliste. Finalement, en absence d'un dialogue constant avec les cas concrets et avec les théories alternatives, si la métathéorie s'étend déductivement à toute la réalité sociale, elle encourt le danger d'oublier les cas étudiés. Ainsi, l'objectif d'un dialogue constant avec les cas concrets se perd dans un système philosophique immuable.

Enfin, la troisième dimension fondamentale, révolutionnaire de la théorie de l'espace, cherche à saisir les mouvements politiques en cours orientée vers un dépassement du capitalisme. Encore une fois, l'ontologie et l'épistémologie dialectiques présentent des problèmes qui freinent sévèrement le projet de l'auteur : notamment, on ne peut formaliser la théorie qui doit demeurer toujours près de l'immanence du processus. Par ailleurs, en plus des attentes téléologiques induites par la théorie de la valeur et la contradiction inhérente au processus historique, Harvey est en quelque sorte contraint de revenir à des propositions révolutionnaires convenues au sein d'un marxisme orthodoxe. L'auteur adopte d'ailleurs une identité révolutionnaire classique afin de maintenir ses présomptions fondamentales, et c'est donc une massification de la lutte prolétarienne qu'il cherche à travers les cas étudiés. Il se trouve donc à sous-évaluer un ensemble de processus et de modes de domination en cours alors même qu'il hérite d'apories importantes de l'identité révolutionnaire classique : d'une part l'infrastructure économique n'a jamais réussi à assurer l'unité de la lutte des classes, de l'autre, l'action politique n'a pas été plus féconde à ce propos.

En outre, la conception marxiste de la nature humaine gagnerait décidément à être reconsidérée. D'abord, elle implique que la voie royale de l'émancipation consiste à se défaire d'une domination essentiellement économique, ce qui la rend vulnérable à

bien d'autres formes de domination. Elle reprend par ailleurs une idéologie moderne du citoyen qui contrevient au principe même de l'approche critique, en ce qu'elle présume un universalisme qui évacue les différences anthropologiques concrètes. Ce sont autant d'éléments qui rendent la justesse du sujet révolutionnaire marxiste vacillant.

Est-ce donc le langage fondationnel ou alors les présupposés dialectiques (ontologie, épistémologie et téléologie) qui génèrent le plus d'embarras dans le projet explicatif marxiste? Si, pour l'approche marxiste en tant que telle, l'impact du langage fondationnel sur le processus explicatif apparaît secondaire, c'est sans doute parce que Harvey adopte un structuro-marxisme déjà défini dans un langage relativement figé. Au concept abstraitement contrôlé (des inspirations scientistes de *Explanation in Geography*) correspond le concept inscrit dans le développement dialectique de l'histoire, immanent, mais balisé par un protocole d'autres modes d'intelligibilité, de propositions théoriques et de présupposés métaphysiques.

D'une certaine façon, entre ce que Harvey qualifie de langage naturel et de langage artificiel, le concept marxiste d'espace est l'image inversée du concept d'inspiration positiviste. En effet, la perfectibilité du concept demeure curieusement similaire. La théorie désintéressée par l'être des choses de l'une, renvoie à une théorie d'*un* être des choses de l'autre. Le cadre nomologique perfectionne ses présupposés dans une idéalité abstraite, la philosophie marxiste perfectionne les siens en les naturalisant dans l'être des phénomènes. Enfin, d'un côté le concept a son efficacité dans le travail d'extraction hors des usages naturels, de l'autre, il détient cette efficacité dans une union aboutie avec l'être essentiel des phénomènes.

Sur ce point, nous avons aussi noté que le constructivisme du concept d'espace qui traverse l'ensemble de l'œuvre de l'auteur est fondamental en ce qu'il implique une lecture d'inspiration kuhnienne de la connaissance scientifique. La façon dont Harvey lit *The Structure of Scientific Revolutions* le confirme dans la nécessité de construire une théorie avant tout par un langage fondationnel. Car la théorie est susceptible de permettre une « science normale » (au sens de Kuhn) de l'espace en géographie. C'est justement cette lecture particulière de Kuhn qui donne son sens à la conception de l'espace dans les textes scientifiques et dans les textes marxistes. À partir de la centralité du langage fondateur, nous allons effectivement d'une rigueur conceptuelle dans l'extraction entière hors des usages communs, définitivement abstraite, à une rigueur ontologique, entièrement naturelle, entièrement inscrite dans les processus en cours.

Bref, nous avons tenté de relever l'intérêt de reconsidérer, d'améliorer ou de repenser les présupposés métaphysiques qui entravent les objectifs marxistes de l'auteur. En outre, si ces présupposés de la dialectique et celui de la nature humaine amènent tant de difficultés dans l'effort explicatif, mais que leur aspect « allant de soi » continue à conforter leur acception générale, c'est peut-être qu'il faut restituer à la théorie de l'espace sa part d'« irréel » pour stimuler à nouveau la créativité théorique.

L'imagination, dans ses vives actions, nous détache à la fois du passé et de la réalité. Elle ouvre sur l'avenir. À la *fonction du réel*, instruite par le passé [...] il faut joindre *une fonction de l'irréel* tout aussi positive comme nous nous sommes efforcés de l'établir dans des ouvrages antérieurs. Une infirmité du côté de la fonction de l'irréel entrave le psychisme producteur. Comment prévoir sans imaginer? (Bachelard, 1957, p. 16).

Rien n'empêche Harvey, en délaissant ou en transformant certaines présomptions métaphysiques encombrantes, de satisfaire davantage aux exigences de la connaissance marxiste. C'est notre position dans ce mémoire que l'épistémologie dialectique, censée dépasser des antinomies de la pensée, mériterait tout spécialement de dépasser les antinomies métaphysiques de sa propre théorie. D'autre part, en revisitant l'approche critique par exemple, on peut faire en sorte que le schème d'intelligibilité dialectique serve véritablement à confronter des antinomies sociales et mentales, plutôt que le paradigme marxiste s'étende à d'autres théories en masquant les particularités théoriques de leurs champs d'études. Enfin, en réévaluant les composantes de la téléologie, on permettrait à la théorie de saisir une multitude d'autres développements actuels du capitalisme sans pour autant perdre les balises théoriques et philosophiques du marxisme.

Enfin, l'interprétation que nous proposons ici ne discrédite pas le projet et l'intérêt de la théorie de David Harvey. Cette théorie présente des mérites indéniables, dont celui, et non le moindre, d'avoir placé l'espace au centre des études marxistes dans un cadre théorique qui réussit l'ambitieuse tâche de réunir philosophie, méthodologie et engagement politique. Dans cette discussion sur l'épistémologie, nous espérons avoir pu nous rapprocher ne serait-ce qu'un peu du brillant effort théorique que David Harvey a su insuffler à la géographie. Tel que nous avons tenté de le démontrer, les sciences sociales de l'urbain ont tout intérêt à discerner dans leur processus épistémique, les obstacles qui restreignent l'atteinte de leurs objectifs de connaissance. Ainsi, nous croyons qu'une telle approche épistémologique peut contribuer à l'explication de cet objet fondamental qu'est la ville capitaliste.

## BIBLIOGRAPHIE

### 1. Ouvrages de David Harvey, exégèses et critiques

- Abu-Lughod, J.-L. (1988). The Urbanization of Capital: Studies in the History and Theory of Capitalist Urbanization by David Harvey. *Economic Development and Cultural Change*, 36(2), 411-415.
- Amedeo, D. (1971). Explanation in Geography by David Harvey, *Geographical Review*, 61(1), 147-149.
- Barnes, T. (2006). Between Deduction and Dialectics: David Harvey on Knowledge. Dans D. Gregory et N. Castree (dir.), *David Harvey A Critical Reader* (p.26-46). Oxford : Blackwell Publishing.
- Berry, B. J. L. (1974). David Harvey : Social Justice And The City. *Antipode*, 6(2), 142-149.
- Castree, N. (1996). Birds, Mice and Geography: Marxisms and Dialectics. *Transactions of the Institute of British Geographers*, 21(2), 342-362.
- Castree, N. (2006). The Detour of Critical Theory. Dans D. Gregory et N. Castree (dir.), *David Harvey A Critical Reader* (p.247-269). Oxford : Blackwell Publishing.
- Castree, N. (2007). David Harvey: Marxism, Capitalism and the Geographical Imagination. *New Political Economy*, 12(1), 97-115.
- Calinicos, A. (2006). David Harvey and Marxism. Dans D. Gregory et N. Castree (dir.), *David Harvey A Critical Reader* (p.47-54). Oxford : Blackwell Publishing.
- Campbell, J. S. (1972). Libertarian reactions to a marxist view : comment on David Harvey. *Antipode*, 4(2), 21-25.
- Chivallon, C. (2008). L'espace, le réel et l'imaginaire : a-t-on encore besoin de la géographie culturelle? *Annales de géographie*, 2(660-661), 67-89.

- Chouinard, V., Fincher, R., Duncan et J., Ley, D. (1983). A Critique of « Structural Marxism and Human Geography ». *Annals of the Association of American Geographers*, 73(1), 137-150.
- Christophers, B. (2011). Revisiting the Urbanization of Capital. *Annals of the Association of American Geographers*, 101(6), 1347-1364.
- Clerval, A. (2011). David Harvey et le matérialisme historico-géographique. *Espaces et sociétés*, 4(147), 173-185.
- Corbridge, S. (1998). Reading David Harvey : Entries, Voices, Loyalties. *Antipode*, 30(1), 43-55.
- Cosgrove, D. (1985). David Harvey's Geography by John L. Paterson. *Economic Geography*, 61(1), 108-110.
- Doel, M. (2006). Dialectical Materialism: Stranger than Friction. Dans D. Gregory et N. Castree (dir.), *David Harvey A Critical Reader* (p.55-78). Oxford : Blackwell Publishing.
- Driver, F. (1988). Consciousness and the Urban Experience: Studies in the History and Theory of Capitalist Urbanization by David Harvey. *Geographical Review*, 78(1), 85-8.
- Duncan, J. et Ley, D. (1982). Structural Marxism and Human Geography : A Critical Assessment. *Annals of the Association of American Geographers*, 72(1), 30-59.
- Feagin, J. R. (1987). Bringing Space Back into Urban Social Science: The Work of David Harvey. *Sociological Forum*, 2(2), 417-422.
- Gale, S. (1972). On the Heterodoxy of Explanation: A Review of David Harvey's Explanation in Geography. *Geographical Analysis*, 4(3), 285-322.
- Garnier J.-P. (2014). Le droit à la ville de Henri Lefebvre à David Harvey. Entre théorisations et réalisation, *L'Homme et la société*, 1(191), 59-70.
- Gregory, D. (2006). Troubling Geographies. Dans D. Gregory et N. Castree (dir.), *David Harvey A Critical Reader* (p.1-25). Oxford : Blackwell Publishing.

- Harvey, D. (1969). *Explanations in Geography*. Londres : Edward Arnold Publishers.
- Harvey, D. (1973). *Social Justice and the City*. Georgie : University of Georgia Press.
- Harvey, D. (1982). *The Limits of Capital*. Oxford : Blackwell Publishers.
- Harvey, D. (1985a). *Consciousness and the Urban Experience*. Maryland : Johns Hopkins University Press.
- Harvey, D. (1985b). *The Urbanization of Capital*. Oxford : Blackwell Publishers.
- Harvey, D. (1989a). From Managerialism to Entrepreneurialism: The Transformation in Urban Governance in Late Capitalism. *Geogr. Ann.*, 71(1), 3-17.
- Harvey, D. (1989b). *The Condition of Postmodernity: an Enquiry into the Origins of Cultural Change*. Oxford : Blackwell Publishings.
- Harvey, D. (1989c). *The Urban Experience*. Maryland : Johns Hopkins University Press.
- Harvey, D. (1996). *Justice, Nature and the Geography of Difference*. Cambridge : Blackwell Publishers.
- Harvey, D. (2000). *Spaces of Hope*. Berkeley (CA) : University of California Press.
- Harvey, D. (2003). *Paris, Capital of Modernity*. New York : Routledge.
- Harvey, D. (2005). The Sociological and Geographical Imaginations. *International Journal of Politics, Culture, and Society*, 18(3/4), 211-255.
- Harvey, D. (2006). *Spaces of Global Capitalism : Towards a Theory of Uneven Geographical Development*. Londres : Verso.
- Harvey, D. (2007a). Neoliberalism and the City. *Studies in Social Justice*, 1(1), 1-13.
- Harvey, D. (2007b). Neoliberalism as Creative Destruction. *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 610, 22-44.

- Harvey, D. (2009a). *Cosmpolitanism and the Geographies of Freedom*. New York : Columbia University Press.
- Harvey, D. (2009b). The Urban Process under Capitalism : a framework for analysis. *International Journal of Urban and Regional Research*, 2(1-4), 101-131.
- Harvey, D. (2012). *Rebel Cities: from the Right to the City to the Urban Revolution*. Londres : Verso.
- Harvey, D. (2014). Alienation and Urban Life. Dans Jaya Klara Brekke, Dimitris Dalakoglou, Christos Filippidis et Antonis Vradis (dir.), *Crisis-Scapes Athens and Beyond (p.195-204)*. Athènes : Synthesi.
- Herod, A. (2008). Spaces of Global Capitalism: Towards a Theory of Uneven Geographical Development by David Harvey. *Labour/Le Travail*, 61, 317-319.
- Johnston, R. (2001). Spaces of Hope by David Harvey. *Annals of the Association of American Geographers*, 91(2), 449-452.
- Johnston, R. (2008). The Limits to Capital by David Harvey. *Annals of the Association of American Geographers*, 98(4). 941-948.
- Jones, J. P. (2006). *David Harvey*. Londres : Continuum.
- Katz, C. (2006). Messing with 'the Project'. Dans D. Gregory et N. Castree (dir.), *David Harvey A Critical Reader (p.234-245)*. Oxford : Blackwell Publishing.
- Kemeny, J. (1982). A Critique and Reformulation of the New Urban Sociology. *Acta Sociologica*, 25(4), 419-430.
- Kennedy, B. A. (1970). Explanation in Geography by David Harvey Review. *The British Journal for the Philosophy of Science*, 21(4), 401-402.
- Kumar, P. (2002). Dialectical Utopianism Spaces of Hope by David Harvey Review. *Economic and Political Weekly*, 37(18), 1731.
- Morton, S. (2003). 'Workers of the world unite' and other impossible propositions. *International Journal of Postcolonial Studies*, 5(2), 290-298.



- Paterson, J. L. (1984). *David Harvey's Geography*. New York : Croom Helm, Beckenham and Barnes and Noble.
- Pilbeam, P. (2006). David Harvey, *Paris, Capital of Modernity*. *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, 32, consulté le 13 octobre 2012. URL : <http://rh19.revues.org/1113>.
- Shepperd, E. (2006). David Harvey and Dialectical Space-time. Dans D. Gregory et N. Castree (dir.), *David Harvey A Critical Reader (p.121-141)*. Oxford : Blackwell Publishing.
- Sidaway, J. D. (2007). David Harvey: A Critical Reader by Noel Castree and Derek Gregory. *Annals of the Association of American Geographers*, 97(1), 212-214.
- Zelenyi, I. (1986). The Last of the Marxist Urban Sociologists? Consciousness and the Urban Experience: Studies in the History and Theory of Capitalist Urbanization by David Harvey. *Contemporary Sociology*, 15(5), 707-710.
- Withers, C. W. J. (2009). Place and the "Spatial Turn" in Geography and in History. *Journal of the History of Ideas*, 70(4), 637-658.
- Wolpert, J. (1971). Explanation in Geography by David Harvey. *Annals of the Association of American Geographers*. 61(1), 180-181.
- Wright, M. (2006). Differences that Matter. Dans D. Gregory et N. Castree (dir.), *David Harvey A Critical Reader (p.80-101)*. Oxford : Blackwell Publishing.
- Zukin, S. (2006). David Harvey on Cities. Dans D. Gregory et N. Castree (dir.), *David Harvey A Critical Reader (p.102-120)*. Oxford : Blackwell Publishing.

## 2. Épistémologie

Alexander, J. C. (1985). *Neofunctionalism*. Thousand Oaks(CA) : Sage Publications.

Alexander, J. C. (1982). *Positivism, Presuppositions, and Current Controversies — Theoretical Logic in Sociology vol. 1*. Berkeley (CA): University of California Press.

- Andler, D., Fagot-Largeault, A. et Saint-Sernin, B. (2002). *Philosophie des sciences*. Paris : Gallimard.
- Arditi, A. et Swidler, J. (1994). The New Sociology of Knowledge. *Annual Review of Sociology*, 20, 305-329.
- Bachelard, G. (1934). *La formation de l'esprit scientifique contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*. Paris : J. Vrin.
- Bachelard, G. (1984). *Le nouvel esprit scientifique*. Paris : Presses universitaires de France.
- Bachelard, G. (1957). *La poétique de l'espace*. Paris : Quadrige.
- Bernard, C. (1984 [1865]). *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. Paris : Flammarion.
- Berthelot, J.-M. (1990). *L'intelligence du social : le pluralisme explicatif en sociologie*. Paris : Presses universitaires de France.
- Berthelot, J.-M. (2001). *Épistémologie des sciences sociales*. Paris : Presses universitaires de France.
- Berthelot, J.-M. (2008). Perspective générale : plaidoyer pour un pluralisme sous contraintes. *Revue européenne des sciences sociales*, 46(140), 15-28, consulté le 16 novembre 2014. URL : <http://ressrevues.org/163>.
- Boudon, R. (2008). Mais où sont les théories générales d'antan? *Revue européenne des sciences sociales*, 47(140), 31-50, consulté le 30 octobre 2013. URL : <http://ress.revues.org/166>.
- Bourdieu, P. (1979). *La distinction*. Paris : les Éditions de Minuit.
- Bouvier, A. (2009). À quelle condition la sociologie peut-elle être cumulative? Dans B. Walliser (dir.), *La cumulativité du savoir* (p. 277-325). Paris : Éditions de l'EHESS.
- Bouveresse, J. (1982). Avant-propos — De la société ouverte à la société concrète. *Annuaire des collectivités locales*, 2, 1-9.

- Brown, E.S. (dir.) (1979). *Philosophical Disputes in the Social Sciences*. Brighton : Harvester Press, N.J. Humanities Press.
- Cassirer, E. (2004 [1906]). *Le Problème de la connaissance dans la philosophie et la science des Temps modernes t. 1.*(Collège de philosophie, C. Bouchindhomme et R. Fréreau, trad.). Paris : Le Cerf.
- Cioran, E. M. (1956). *La tentation d'exister*. Paris : Gallimard.
- Feyerabend, P. (1988 [1975]). *Contre la méthode – Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*. (B. Jurdant et A. Schlumberger, trad.). Paris : Éditions du Seuil.
- Feyerabend, P. (1989). Realism and the Historicity of Knowledge. *The Journal of Philosophy*, 86(8), 393-406.
- Fine, A. (1984). And Not Anti-Realism Either. *Noûs*, 18(1), 51-65.
- Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. (1969). *Archéologie du savoir*. Paris : Gallimard.
- Granger, G.-G. (1960). *Pensée formelle et sciences de l'homme*. Paris : Aubier.
- Granger, G.-G. (2014). Épistémologie. *Encyclopedia universalis*, Consulté le 10 octobre 2013. URL : <http://www.universalisedu/epistemologie/.com>.
- Habermas, J. (1988). *On the Logic of Social Sciences*. (J. A. Stark et S. Weber Nichol森, trad.). Cambridge : MIT Press.
- Hacking, I. (1990). Two Kinds of "New Historicism" for Philosophers. *New Literary History*, 21(2), 343-364.
- Hacking, I. (2000). How Inevitable Are the Results of Successful Science? *Philosophy of Science*, 67, 58-71.
- Hacking, I. (2009). *Scientific Reason*. Taipei : NTU Press
- Hempel, C. (1965). *Aspects of Scientific Explanation*. New York : The Free Press.

- Hollis, M. (2002). *The Philosophy of Social Science : an Introduction*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Holton, G. (1973). *Thematic Origins of Scientific Thought*. Cambridge (MA) : Harvard University Press.
- Hulak, F. et Girard, C. (dir.) (2012). *Philosophie des sciences humaines. Concepts et problèmes*. Paris : Vrin.
- Kant, E. (2012 [1781]). *Critique de la raison pure*. Paris : PUF Quadrige.
- Kuhn, T. S. (1962). *The Structure of Scientific Revolutions*. Chicago : Chicago University Press.
- Laugier, S. et Wagner, P. (dir.) (2004). *Philosophie des sciences. Volume 2 : Naturalisme et réalisme*. Paris : Vrin.
- Livet, P. (2009). Cumulativité et dynamiques des sciences sociales. Dans B. Walliser (dir.), *La cumulativité du savoir* (p. 23-56). Paris : Éditions de l'EHESS.
- Nagel, E. (1961). *The Structure of Science*. New York : Harcourt, Brace and Company.
- Passeron, J.-C. (1991). *Le raisonnement sociologique. L'espace non poppérien du raisonnement naturel*. Paris : Nathan.
- Passeron J.-C. (1994). Homo sociologicus. *Le Débat*, 2(79), 94-111.
- Popper, K. (1959). *The Logic of Scientific Discovery*. Londres : Routledge.
- Ullmo, J. (1969). *La pensée scientifique moderne*. Paris : Flammarion.
- Vandenbergh, F. (2004). Les conditions de possibilité de la connaissance de l'objet et de l'objet de la connaissance en sociologie. *Revue du MAUSS*, 2(24), 375-387.
- Verdon, M. (1982). On the Laws of Physical and Human Nature : Hobbes's Physical and Social Cosmologies. *Journal of the History of Ideas*, 43, 653-63.
- Verdon, M. (1991). *Contre la culture*. Paris : Les Éditions des archives contemporaines.

- Verdon, M. (1994). *Keynes and the 'Classics'*. Londres : Routledge.
- Verdon, M. (1998). *Rethinking Households. An atomistic perspective on European living arrangements*. Londres : Routledge.
- Veyne, P. (1971). *Comment on écrit l'histoire*. Paris : Éditions du Seuil.
- Weber, M. (1965 [1922]). *Essai sur la théorie de la science*. (J. Freund, trad.). Paris : Librairie Plon.
- Whitehead, A. N. (1929). *Process and Reality : an Essay in Cosmology*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Winch, P. (1990). *The Idea of a Social Science and its Relation to Philosophy*. Londres : Routledge.

### 3. Géographie, sociologie et la ville

- Agamben, G. (2008). *État d'exception*. Paris : Seuil.
- Anderson, B. (1983). *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. New York : Verso.
- Baechler, J. (2004). Mais qu'est-ce que la sociologie? *Revue du MAUSS*, 2(24), 147-153.
- Berry, B. J. L. (1958). Estimating the Parameters of Spatial Interaction. *Regional Science Association*, 2 , 280-288.
- Bonte, P., Izard, M. (2010). *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Bourgeois, P. (1995). *In Search of Respect*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Braithwaite, R. B. (1960). *Scientific Explanation*. New York : Harper Torchbooks.
- Butler, J. (1990). *Trouble dans le genre*. Paris : La découverte.
- Caillé, A. (2004). Présentation. *Revue du MAUSS*, 2(24), 7-44.

- Castells, M. (1969). Théorie et idéologie en sociologie urbaine. *Sociologie et sociétés*, 1(2), 171-192.
- Claval, P. (1985). Idéologie et sciences sociales : quelques points de vue. *Cahiers de géographie du Québec*, 29(77), 185-192.
- Chapais, B. (2008). *Primeval Kinship*. Cambridge (MA) : Harvard University Press.
- Chombart de Lauwe, P.-H. (1965). *Des hommes et des villes*. Paris : Payot.
- Cosgrove, D. (1983). Towards a Radical Cultural Geography : Problems of Theory. *Antipode*, 15(1), 1-11.
- Cosgrove, D. (1987). New Directions in Cultural Geography. *Area*, 19(2), 95-101.
- Cox, K. (dir.) (1997). *Spaces of Globalization : Reasserting the Power of the Local*. New York : Guilford Press.
- Deneault, A. (2013). *Gouvernance : le management totalitaire*. Montréal : Lux Éditeur.
- Dubet F. (2004). Pourquoi rester « classique »? *Revue du MAUSS*, 2(24), 219-232.
- Durkheim, É. (1975). *Textes 2. Religion, morale, anomie*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Ehrenberg, A. (2010). *La société du malaise*. Paris : Odile Jacob.
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir*. Paris : Gallimard.
- Frey, O. (2012). Sociologie urbaine ou sociologie de l'espace? Le concept de milieu urbain. *SociologieS Dossiers*, Actualité de la sociologie urbaine dans des pays francophones et non anglophones, consulté le 20 juin 2014. URL: <http://sociologies.revues.org/4168>.
- Garrison, W. L. (1956). Estimating the Parameters of Spatial Interaction. *Regional Science Association*, 2, 280-288.
- Goldstone, J. A. (1982). The Comparative and Historical Study of Revolutions. *Annual Review of Sociology*, 8, 187-207.

- Grafmeyer, Y. (1984). La ville laboratoire et le milieu urbain. Dans Y. Grafmeyer et I. Joseph (dir.), *L'École de Chicago : Naissance de l'écologie urbaine* (p. 6-52). Paris : Flammarion Champs essais.
- Grafmeyer, Y. (2013). La sociologie urbaine dans le contexte français. *SociologieS*, Actualité de la sociologie urbaine dans des pays francophones et non anglophones, consulté le 10 juin 2014. URL: <http://sociologies.revues.org/4179>.
- Herzfeld, M. (1993). *The Social Production of Indifference*. Chicago (Il) : University of Chicago Press.
- Haggett, P. (1965). *Locational Analysis in human geography*. Londres : Arnold.
- Hayot, A. (2002). Pour une anthropologie de la ville et dans la ville : questions de méthodes. *Revue européenne des migrations internationales*, 18 (3), 93-105.
- Laborit, H. (1971). *L'homme et la ville*. Paris : Flammarion.
- Le Breton, É. (2009). La sociologie urbaine des Trente glorieuses contre l'urbanisme. Premiers éléments d'un chantier en cours. *Espace et sociétés*, 28, 7-18.
- Ledrut, R. (1976). *L'espace en question*. Paris : Anthropos.
- Lefebvre, H. (1974a). *La production de l'espace*. Paris : Anthropos.
- Lefebvre, H. (1974b). *Le droit à la ville suivi de espace et politique*. Paris : Anthropos.
- Lévi-Strauss, C. (1949). *Les structures élémentaires de la parenté*. Paris : PUF.
- Löw, M. (2012). The intrinsic logic of cities: towards a new theory on urbanism. *Urban Research & Practice*, 5(3), 303-315.
- Löw, M. (2013). The City as Experiential Space: The Production of Shared Meaning. *International Journal of Urban and Regional Research*, 37(3), 894-908.
- Lussier, É. (2012). *L'ennui : Autopsie d'une affliction moderne*. Autour de l'œuvre de Walter Benjamin. (Mémoire de maîtrise) Université du Québec à Montréal.

- Lynch, K. (1960). *The Image of the City*. Cambridge : MIT Press.
- Martuccelli, D. (2005). Critique de l'individu psychologique. *Cahiers de recherche sociologique*, 41-42, 43-64.
- Mattelard, A. (2007). *La globalisation de la surveillance*. Paris : La découverte.
- Merrifield, A. et Swyngedouw, E.(dir.) (1995). *The Urbanization of Injustice*. Londres : Lawrence Wishart.
- Perry, B. et Harding, A. (2002). The Future of Urban Sociology : Report of Joint Sessions of the British and American Sociological Associations. *International Journal of Urban and Regional Research*, 28(4), 843-853.
- Park, R. E. (1915). The City: Suggestions for the Investigation of Behavior in the City Environment. *American Journal of Sociology*, 20, 579-83.
- Park, R. E., Burgess, E. et Mackenzie, R. (1925). *The City*, Chicago : University of Chicago Press.
- Schütz, A. (1987 [1932]). *Le chercheur et le quotidien*. (A. Noschis-Gilliéron, trad.). Paris : Méridiens Klincksieck.
- Séchet, R. et Veschambre, V. (dir.) (2006). *Penser et faire la Géographie sociale*. Rennes : PUR.
- Simmel, G. (1988). Métropole et mentalité. Dans Y. Grafmeyer et I. Joseph (dir.), *L'école de Chicago : naissance de l'écologie urbaine* (p. 61-77). Paris : Aubier.
- Small, M. L. et Newman, K. (2001). Urban Poverty after The Truly Disadvantaged: The Rediscovery of the Family, the Neighborhood, and Culture. *Annual Review of Sociology*, 27, 23-45.
- Smith, N. (1984). *Uneven Development. Nature, Capital, and the Production of Space*. Athènes (Ga) : University of Georgia Press.
- Smith, M. P. (1992). Postmodernism, Urban Ethnography, and the New Social Space of Ethnic Identity. *Theory and Society*, 21(4), 493-531.



- Soja, E. S. (1999). In *Different Spaces : The Cultural Turn in Urban and Regional Political Economy. European Planning Studies*, 7(1), 65-75.
- Springer, S. (2010). Public Space as Emancipation : Meditations on Anarchism, Radical Democracy, Neoliberalism and Violence. *Antipode*, 43(2), 525-562.
- Springer, S. (2014). Why Radical Geography must be Anarchist. *Dialogues in Human Geography*, 4(3), 249-270.
- Torretti, R. (1998). Space. Dans E. Craig (dir.), *Routledge Encyclopedia of Philosophy*. Londres : Routledge.
- Touraine, A. (1990). Les écoles sociologiques. *Cahiers de recherche sociologique*, 14, 21-34.
- Ullman, E. E. (1953). Human Geography and Area Research. *Annals of the Association of American Geographers*, 43, 54-66.
- Weber, M. (2014 [1921]). *La ville*. (A. Berlan, trad.). Paris : La découverte.
- White G. F. (1945). *Human adjustment to floods*. Dissertation, University of Chicago, Department of Geography Research Paper, 29.
- Wirth, L. (1938). Urbanism as a Way of Life: The City and Contemporary Civilization. *American Journal of Sociology*, 44, 1-24.
4.     Marxisme et capitalisme
- Adorno, T. W. (1973 [1966]). *Negative Dialectics*. New York: Seabury Press.
- Balibar, É. (1990). Les apories de la « transition » et les contradictions de Marx. *Sociologie et sociétés*, 22(1), 83-91.
- Balibar, É. (2001). *La philosophie de Marx*. Paris : La découverte.
- Balibar, É. (2005). Le structuralisme : une destitution du sujet? *Revue de métaphysique et de morale*, 1(45), 5-5.

- Balibar, É. (2012). « L'introuvable humanité du sujet moderne » L'universalité « civique bourgeoise » et la question des différences anthropologiques. *L'Homme*, 3(203-204), p. 19-50.
- Balibar, É. et Macherey, P. (2014). *Marxisme – Le matérialisme dialectique*, Encyclopedia Universalis, consulté le 16 mai 2014. URL: <http://www.universalisedu.com/encyclopedie/marxisme-la-theorie-marxiste/>
- Baudrillard, J. (1970). *La société de consommation. Ses mythes, ses structures*. Paris : Gallimard.
- Boltanski, L. Chiapello, E. (1999). *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard.
- Castel, R. (2009). *La montée des incertitudes. Travail, protections, statut de l'individu*. Paris : Éditions Seuil.
- Dardot, P., Laval, C. et Mouhoub, M. E. (2007). *Sauver Marx? Empire, multitude, travail immatériel*. Paris : La Découverte.
- Dubet, F. (2003). Que faire des classes sociales? *Lien social et Politiques*, 49, 71-80.
- Dunford, M. et Pickvance, C. (2007). Urban sociology: critical essays. London : Tavistock Publications, *Progress in Human Geography*, 31(4), p.537–549.
- Fischbach, F. (2005) Activité et négativité chez Marx et Spinoza. *Archives de Philosophie*, 68(4), 593-610.
- Gaudreau, L. (2013). *La fixation du capital dans la propriété foncière. Étude des conditions spatiales de la reproduction du capitalisme*. (Thèse de doctorat) Université du Québec à Montréal.
- Gorz, A. (1969). *Réforme et révolution*. Paris : Éditions du Seuil.
- Horkheimer, M. (1974). *Théorie traditionnelle et théorie critique*. Paris : Gallimard.
- Kurz, R. (2002). *Lire Marx. Les textes les plus importants de Karl Marx pour le XXIe siècle*. Paris : La Balustrade.
- Laclau, E. et Mouffe, C. (1985). *Hegemony and Socialist Strategy. Towards a Radical Democratic Politics*. New York N.Y. : Verso.

- Laval, C. (2014). Démocratie et néolibéralisme. *Institut de recherche de la FSU*, Consulté le 14 septembre 2014. URL : <http://institut.fsu.fr/Democratie-et-neoliberalisme-par.html>.
- Love, N. S. (1987). Epistemology and Exchange : Marx, Nietzsche, and Critical Theory. *New German Critique*, 41, 71-94.
- Marx, K. (1993 [1867]). *Le Capital Livre 1*. (J.-P. Lefebvre, trad.). Paris : Presses universitaires de France.
- Marx, K. et Engels, F. (1989 [1926]). *L'idéologie Allemande*. (G. Badia, trad.). Paris : Nathan.
- Pasolini, P.-P. (1976). *Les écrits corsaires* (P. Guilhaon, trad.). Paris : Flammarion.
- Popper, K. (1957). *The Poverty of Historicism*. Londres : Routledge.
- Popper, K. (1945). *The Open Society and its Enemies*. Londres : Routledge.
- Poulantzas, N. (1974). *Les classes sociales dans le capitalisme aujourd'hui*. Paris : Éditions du Seuil.
- Rancière, J. (1981). *La nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*. Paris : Fayard.
- Ranson, B. (1980). Rival Economic Epistemologies: The Logics of Marx, Marshall, and Keynes. *Journal of Economic Issues*, 14(1), 77-98.
- Sheppard, E. et Barnes, T. J. (1990). *The Capitalist Space Economy : Analytic Foundations*. New York : Routledge.
- Touraine, A. (1969). *La société post-industrielle*. Paris : Denoël.
- Webber, M. et Rigby, D. (1996). *The Golden Age Illusion : Rethinking Postwar Capitalism*. New York : Guilford.